U d'/of OTTAWA
39003002548948

25/7/1970

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/willycolettet00lahi

MÉNAGES D'ARTISTES

WILLY & COLETTE

Œuvres de Jean de La Hire

L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ

(1re série : La Jeunesse)

I . — **Le Sang des Grenades**. 3 fr. 50
II . — **La Lutte pour la Vie**. (en préparation.)
III. — **Le Régiment d'Irma**. . 3 fr. 50
IV. — **L'Enfer du Soldat**. . . 3 fr. 50
V . — **Mémoires d'un Don Juan**, accompagnés d'une *Physiologie du Donjuanisme* . . . . 3 fr. 50
VI. — **Les Vipères**. . (en préparation).
VII.— **La Ville Ardente**. (sous presse).

NOUVELLES

La Torera . . . . . 3 fr. 50
Le Contrebandier . . (en préparation).
Vengeances d'Amoureuses. . 3 fr. 50

ROMANS RETROSPECTIFS

Le Tombeau des Vierges . . 3 fr. 50
Maîtresse de Roy . . . . . 3 fr. 50
Les Sept Beautés de la Marquise . . . . . 3 fr. 50

CRITIQUE

Willy et Colette . . . . . 3 fr. 50
M. et Mme Rostand. . (en préparation).

Tous droits de reproduction et de traduction réservés, pour tous pays, y compris le Danemarck, la Suède et la Norwège.

Jean de La Hire

MÉNAGES D'ARTISTES

WILLY & COLETTE

Etude biographique et critique,
ornée de nombreuses illustrations, portraits,
caricatures, de deux autographes et suivie d'opinions
de critiques, d'une bibliographie, d'une
iconographie et de divers documents.

1905
Bibliothèque Indépendante d'Edition
ADOLPHE D'ESPIE
ÉDITEUR
15, rue des Ursulines, 15
Paris

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2257
.J8Z75
1905

Il a été tiré
de
ce livre
Dix exemplaires sur papier impérial
du Japon
numérotés de 1 à 10
et signés
par
l'auteur.

Jacques Boyer, Paris

Jacques Blanche pinx.t

Lefèvre Lorrain

WILLY
Portrait par Boldini
(Salon de 1905)

I

WILLY

WILLY ET COLETTE

PREMIÈRE PARTIE

WILLY

I

Réflexions Générales

Après trois mois de lectures, d'études, de recherches et de documentation minutieuses, au moment d'écrire ce livre que je porte tout entier dans ma tête, je sens mon esprit bouillonner de mille pensées tumultueuses. Malgré le plan très rigoureux que je me suis tracé, malgré le soin méthodique et froid que j'ai mis à établir toutes les parties de ce plan, je me demande encore si ce livre ne pèchera pas par quelque confusion : je vois bien devant moi ce que je veux

faire, mais l'homme-écrivain que je vais étudier et raconter est à la fois si simple et si complexe ; il est en même temps si célèbre, si bruyamment, universellement célèbre et si peu connu ; les manifestations de son intellectualité sont si profondément diverses et multiples, — que, devant cette forêt, j'ai l'appréhension de ne pouvoir la pénétrer toute dans son ensemble très ouvert, pourtant mystérieux, et de ne pouvoir décrire, en les comptant, ses arbres nombreux, puissants, gracieux ou funambulesques, dont les branches souvent s'entremêlent.

« La gloire, a dit, je crois, un des Goncourt, est un nom souvent répété ». Quel nom, depuis six ans surtout, a été plus souvent répété que celui de Willy ? A l'apparition de *Claudine*, tous ceux qui goûtaient la science et l'érudition de M. Henry Gauthiers-Villars, tous ceux qui se plaisaient aux jeux de mots — fastragales et festons sur une façade derrière laquelle on pense des choses sérieuses — de l'Ouvreuse, et enfin

l'innombrable multitude de ceux qui lurent *Claudine*, ou la regardèrent aux devantures des libraires, ou en entendirent parler : tout ce Monde de mondes différents et sans aucun lien entre eux, tout ce Monde répéta à propos et hors de propos le nom de Willy, le répète encore et le répètera toujours...

Est-ce la Gloire ?... Eh bien, non ! ce n'est que la célébrité, une célébrité que d'aucuns jugent de mauvais aloi, et M. Henry Gauthier-Villars, et M. Willy, méritent mieux que cela.

A lire ses livres, tous ses livres, à regarder les nombreux portraits, dessins, caricatures qui ont popularisé ses moustaches et son chapeau à bords plats, à compulser les sérieux et les sincères des cents milliers d'articles qu'on a écrit sur Willy, je me suis convaincu de ceci : M. Henry Gauthier-Villars, ou Willy, n'est pas gai, cascadeur, plaisantin comme on le représente surtout et comme on se l'imagine : il est réellement grave, parfois mélancolique et toujours très simple ; il n'est pas un

effronté roublard, comme tout le monde en est persuadé : il est intelligemment, adorablement naïf ; il n'est pas égoïste et méchant, comme beaucoup le disent : il est bon, généreux, de large et d'excellent cœur, avec trop de confiance ; il n'est pas orgueilleux, comme il en aurait le droit : il est d'une modestie qui, devant son œuvre, lui fait dire très sincèrement et avec tristesse : « Hélas ! j'aurais pu faire autre chose ! (1) » ; il n'est pas complètement heureux, comme nul n'oserait en douter : il sent que le Destin, avec une ironie imitée de la sienne, a fait bifurquer sa renommée sur une voie où il en a été réduit à prendre, systématiquement, le parti de ne pas s'embêter, et où il s'embête tout de même quelquefois ; enfin, il n'est pas satisfait, comme les médiocres pensent qu'il l'est et le seraient à sa place : il est encore ambitieux, parce que son énorme célébrité n'est pas la gloire qu'il mérite, qu'il sait mériter et qu'il veut.

---

(1) Eugène de Solenière *Willy*.

Des écrivains, des artistes, qui comprennent et connaissent Willy lui donnent cette gloire, mais le gros public, qui s'égare souvent, et que mille folliculaires contribuent à égarer, ne connaît pas Willy, le lit sans le comprendre, l'acclame sans l'estimer assez, lui fait une légende qui masque de plus en plus la vérité et crie son nom à tue-tête sans trop savoir pourquoi... Ce public devrait savoir pourtant que, si l'on oublie deux ou trois romans de Willy écrits pour obéir au Destin et à la Fortune, la plupart de ses livres — *Maîtresses d'Esthètes*, les 4 *Claudine*, *Minne* — sont d'une psychologie profonde et vraie, sans exemple dans la littérature de ces dernières années ; que Willy a un sens critique parfait, un talent d'imagination et de composition, une puissance de style digne d'un grand classique ; et encore que l'érudition de Willy est aussi étendue et aussi sûre qu'il est possible ; et enfin que son ironie est la plus fine, la plus spirituelle, la plus humaine, la moins froidement rhé-

Portrait-charge par *Léandre*

Gerschel, photo.

Mme Colette Willy

toricienne que nous connaissions. — Sait-on beaucoup d'écrivains à qui l'on puisse, sans flatterie, attribuer toutes ces qualités. Et pourtant beaucoup de critiques et de gens de goût pensent cela depuis longtemps qui, *à cause de la célébrité de Willy*, n'ont pas eu la sincérité de le dire. Mais tous le crieront un jour, et le public alors connaîtra le vrai Willy, qu'il voit déformé à travers les caricatures et les plaisanteries douteuses des journaux satiriques et court-vêtus.

J'arrête là ces réflexions générales ; j'ai peut-être eu tort de les exprimer dès le début, car elles se dégageront d'elles-mêmes d'une étude impartiale, froide et approfondie de la vie, du caractère et de l'œuvre de Willy.

II

La Vie et l'Homme

Henry Gauthier-Villars est né le 10 août 1859, à Villiers-sur-Orge, dans le département de Seine-et-Oise. Il vécut son enfance dans la maison de son père, quai des Grands-Augustins. M. Albert Gauthier-Villars, éditeur, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, lui donna le goût des sciences, en même temps que les livres de la maison d'éditions inspiraient à l'enfant l'amour du bouquin et de l'écriture qui fait le bouquin.

Henry fut mis d'abord au lycée Condorcet, puis au collège Stanislas. Comme tout le monde, il eut son baccalauréat, mais, à l'envers de tout le monde, il savait le latin et le grec ; depuis, il ne les a pas oubliés, ce qui sans doute a contribué à lui bien apprendre le fran-

çais. (1) Sorti du collège, il retourna à la librairie paternelle, afin de s'initier aux

(1). Citons cette amusante réponse que Willy a faite à l'enquête de *La Revue Littéraire de Paris et de Champagne* sur l'emploi du latin comme langue universelle.

Réponse de Willy :

Vous le savez mieux que moi, les essais abondent, point heureux. Le *Præco latinus* est mort, qui rédigé entièrement en latin, offrait à l'admiration des annonces de couvre-chefs désopilantes, chapeaux de qualité supérieure *(qualitate nihil est quod his par sit)* et « bons à l'usage » incontestablement, car : *eorum durabilitas præter omnem questionem collocata est.*

Personnellement, je ne verrais aucun inconvénient à ce que les murs de Paris fussent bariolés, *Capiello adjuvante,* d'affiches rédigées dans la langue du regretté Pétrone. L'éléphant et le Turc qui, depuis moult années, proclament leur exclusive dilection pour tel papier à cigarettes, ne s'écrieraient plus : « Je ne fume que le... » mais *Nullam aliam nisi papyrum quæ nomine Nili dicitur fumo.* Et le visiteur qui s'étonne de voir son ami porter « des chemises pareilles » substituerait au : « Tu as donc fait un héritage ? » l'interrogation : *Num tibi hereditas evenit ut camisias tales induas ?*

Et pourquoi, cher Monsieur Aubert, les inscriptions *ad hoc* ne recommanderaient-elles point aux gens moroses le petit dernier de votre serviteur et la couverture dont l'enrichit Préjelan : *In mœrore versati, si apud bibliopolam Albin Michel festivam fabulam emetis, auctore Willy, quæ « Maugis amore incensus » dicitur, cujusque operculum Préjelan lepida graphide ornavit, rideatis.*

Oui, pourquoi pas ? — Tout vôtre...

difficultés et aux joies du métier d'éditeur. Mais le fils ne partageait pas les projets du père, et au lieu de s'essayer à éditer des livres, Henry Gauthier-Villars en écrivit. — Il fait des vers, des articles de début, contes, nouvelles, critiques, adopte le pseudonyme d'Henry Maugis, publie à petit nombre un livre de sonnets, conférencie sur Marck Twain, traduit de l'allemand deux ouvrages de science photographique, en refond et préface un troisième ; il travaille, entreprend, réfléchit, et commence à s'amuser, pour se distraire lui-même et se moquer des autres, à faire des calembours étourdissants ; il collabore à des journaux de province et à des revues parisiennes d'avant-garde... Et il observe en ironiste avisé le monde symboliste qui grandiloque autour de lui.

Ces travaux de jeune homme, ces essais d'un écrivain qui laisse jaillir de son esprit, spontanément, toutes les floraisons dont la Nature et l'Etude ont semé les graines, menèrent Henry Gauthier-Villars jusqu'en 1889.

C'est à cette date qu'il prend un deuxième pseudonyme : « *L'Ouvreuse du Cirque d'Eté* », et qu'il ouvre la série de ces critiques musicales, impitoyables, clairvoyantes et précises, follement spirituelles et terriblement raisonnables, qui lui ont valu tant de haines, d'amitiés, d'influence, de puissance, et aussi quelques duels. Les premières lettres de l'Ouvreuse parurent dans une revue des plus intéressantes, *Art et Critique*, dirigée par Jean Jullien.

En 1890, l'Ouvreuse passe à l'*Echo de Paris*, où elle est restée, et là commencent ces quinze années si fécondes, qui vont de 1890 à 1905. — Henry Gauthier-Villars subsiste toujours par des livres de science, d'histoire et d'érudition ; l'Ouvreuse persiste pour, envers et contre tous ; et *Willy* naît, grandit, devient rapidement illustre. — Entre temps, il avait été secrétaire de la rédaction de la *Revue Internationale de musique*, et directeur du *Chat-Noir*. Pour varier ses plaisirs, il imaginait et exécutait d'admirables mystifications, dont je

raconterai bientôt la plus célèbre et la plus amusante.

Et au milieu de ses travaux, de ses amusements d'intellectuel ironiste et pince-sans-rire, Willy se maria. Il épousa Mlle Gabrielle Colette, fille du commandant Colette, qui vivait dans une province éloignée. En dehors de ce mariage, la vie de Willy est toute dans ses œuvres, et j'en ferai mieux l'histoire au chapitre où je parlerai de l'œuvre diverse et multiple de cet écrivain-protée.

Mais son caractère ? quel est-il ? où est-il ? Dans ses œuvres aussi, et de leur étude il se dégagera. Cependant, je veux l'esquisser d'abord ; le lecteur n'aura qu'à se rappeler et à faire les applications utiles.

Je commence par citer des fragments d'un portrait de Willy par lui-même : ils nous aideront à mettre à nu l'âme de cet homme, déconcertant seulement pour qui écoute les mille fausses trompettes de la Renommée, simple et logique pour qui l'écoute et le regarde lui-même.

... J'eusse souhaité — brun, grand, mince — une allure fatale et 1830 ; au lieu de faire de moi le beau ténébreux tant désiré, la Nature m'a modelé plutôt boulot, perçant mon visage grassouillet d'yeux dont le bleu lavé rassure — trop — les timides d'abord enclins à s'effarer devant l'illusoire retroussis d'une moustache de va-t-en-guerre.

... Depuis pas mal de temps... je traduis Wagner en calembours dans les Lettres à l'Ouvreuse. *Ça ne m'amuse pas follement, mais il faut vivre.*

Avec le produit de mes romans, qui se vendent bien, j'élabore à grands frais des volumes d'histoire qui se vendent moins : les louis que m'ont rapportés Maîtresse d'Esthètes *et* Un Vilain Monsieur, *je les ai usés, tous, à des achats d'autographes coûteux : comptes du duc d'Antin, correspondance de Stanislas Leczinski et de Vauchoux, etc. Il en est résulté un* Mariage de Louis XV, *de haut embêtement, j'ose le dire.*

Et mon âme d'archiviste-paléographe se gaudit au penser que je m'en vais bien-

tôt fouiner dans les bibliothèques allemandes, de Munich à Weimar, de Wolfenbüttel à Berlin, pour y rechercher les lettres inédites de la princesse Palatine. Le grave bouquin de Charlotte-Elisabeth d'Orléans sera payé par la trilogie folâtre de Claudine.

Ma pauvre fille ! Elle n'est point assez honnête pour ne pas faire parler d'elle. Mais comme les opinions divergent ! Emile Pourillon tient Claudine en Ménage *pour un chef-d'œuvre dangereux, et Mœterlinck me traite (tout arrive) de « délicieux poète aigu » à propos de ce livre dont Camille Mauclair aime le « ton libertin mêlé d'un léger sanglot ». Par contre, le* Fêtard *décrète : « C'est écrit de bric et de broc » et le* Mouvement socialiste *méprise mon style « plat comme les bords de mon chapeau ». — Lequel dit vrai, Seigneur ?*

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Ce portrait, qui est un chef-d'œuvre de style et un document d'une touchante sincérité, je l'ai rapproché de ceux qu'ont tracés de Willy les hommes qui le connaissent bien : entre autres M. Eugène de Solenière. — Dans le livre de M. de Solenière, *Willy*, j'ai lu cette phrase : « *Vous êtes un de ces hommes rares... qui n'ont pas seulement un esprit et une verve intarrissables, mais aussi — sans ostentation, ni apparat, les imbéciles en riraient — un peu de sentimentalité sincère et beaucoup de bonté* » (Lettre préface). — *et celles-ci : « Willy... résume pour le public l'auteur gai et je ne sais pourquoi je ne crois qu'à moitié à cette gaieté affichée, à ces dehors hilares... Souvent, en des soirs intimes, en des heures de fatigue et de tristesse, lorsque involontairsment on se regarde en dedans, nous avons causé, et je sentais je ne sais quelle rancœur lui monter aux lèvres ; il semblait se souvenir d'idéals de jeunesse, de buts plus abstraits, d'altitudes inconnues aux cervelles mondaines, et, dans un soupir découragé, il*

murmurait : « Hélas ! j'aurais pu faire autre chose !..

« Et je me suis demandé souvent devant le labeur effrayant qu'il fournit, devant l'effort continuel, la lutte incessante dans cette fatalité de combat qui condamne à poursuivre ou à succomber, si parfois rêvant d'un travail, d'une œuvre de longue haleine — besogne définitive — notre ami, s'absorbant en lui-même, délaissant l'aventure et le hasard boulevardiers, n'irai pas au versant d'une colline verdoyante, dans la paix silencieuse, séréniser son cœur et terminer sa journée sous des horizons plus hautains et des ciels plus clairs ».

Or, ces réflexions d'un ami, je les ai rapprochées aussi de certains articles de critique écrits par des hommes de talent en la perspicacité et en la sincérité de qui j'ai foi ; je les ai rapprochées encore de ces mille portraits — photographies, peintures, dessins, caricatures — de Willy que j'ai vus dans les Salons, revues, magazines, journaux, collections de cartes postales... Je me suis souvenu de

mes travaux d'esprit lorsque, à la lecture des différents ouvrages de Willy-Ouvreuse-Gauthier-Villars, j'essayais de me faire la psychologie de l'auteur,.. Et ces études comparées m'ont tellement montré un Willy différent du Willy « omnibus », du Willy populaire, légendaire et accepté, que j'ai voulu ne plus m'en tenir aux documents, et voir par moi-même.

Je n'avais jamais rencontré Willy ; il ne savait de moi que mon nom. Je lui écrivis, lui demandant une entrevue sous prétexte de lui apporter mon dernier roman ; il me répondit quatre mots pour me fixer un rendez-vous ; j'allai chez lui.

Et quand je vis cette face intelligente et mâle, au front vaste, au nez énergique et bon, ces yeux bleus souriants, dont la bienveillante ironie est voilée d'une vague tristesse qui veut se cacher, et, m'exprimé-je assez clairement ?... *d'une peur indécise de vous faire de la peine*, (mais ne lui en faites pas non plus, car il se met vite en colère et il joint à un

esprit terriblement mordant une canne agile et une épée sans peur) ; quand je pressai cette main très accueillante, mais franche, sûre et solide ; quand j'entendis cette voix rapide, douce, mais nette carrément dans l'affirmation d'un point précis, me dire des choses très simples et très aimables ; quand j'eus inspecté vivement ce cabinet de travail en fouillis où des images de Willy et des images de Colette paraissent — et sont — d'une gravité intense, profonde, cachée et presque douloureuse, à côté des graciles silhouettes de Polaire ; où le soleil baignait de lumière des livres d'auteurs célèbres amicalement et chaudement dédicacés, des papiers couverts d'une écriture fine, rapide, inquiète ; quand, enfin, devant toutes ces physionomies, ces apparences, ces réalités, ces grimaces et ces objets, je repassai en un éclair dans mon esprit tout ce que j'avais lu, vu, entendu de et sur Willy, — le vrai Willy me fut révélé. Je compris ce qu'était M. Henry Gauthier-Villars, je compris sa parole : « *Le génie, c'est le talent*

Dessin de Widhopff

des hommes morts », je compris son portrait fait par lui-même, je compris les phrases de M. Eugène de Solenière, — et j'eus à l'esprit, nettement, toutes les réflexions générales que j'ai voulu émettre au premier chapitre de ce livre, et auxquelles je prie le lecteur de se reporter, s'il veut avoir un aperçu, synthétique maintenant, du caractère de Willy.

A ce point de mon étude, les conclusions que j'en tirerais moi-même ne pourraient être que des redites coordonnées. Tout lecteur intelligent les coordonnera lui-même et se fera, de Willy, un de ces portraits-médaillons qui sont tant à la mode maintenant, quoiqu'on ne lise plus beaucoup *Les Caractères* de ce portraitiste de génie qu'était M. de La Bruyère.

Je terminerai seulement ce chapitre par quelques anecdotes et rappels de faits survenus dans l'existence de Willy, et propres à servir d'ornements à sa figure autant que de documents à qui écrira sa Vie, dans l'avenir.

Mystifications, Polémiques, Duels

Willy a été, et le sera sans doute encore, un mystificateur exquis : ainsi, dans l'Olympe, les Dieux se plaisaient parfois à berner les hommes et à s'en amuser. La plus célèbre des mystifications auxquelles s'est plu Willy est celle dont furent victimes, à la risée de la France entière, M. Claretie et M. Rostand.

L'on se souvient qu'au moment de M. Rostand à l'Académie, il ne fut bruit dans la presse et dans le monde que du discours en vers que devait prononcer le récipiendaire. Or, le 1er Mai 1903, à la *Nouvelle Revue*, Willy publia des vers de jeunesse, en les donnant comme des fragments de ce fameux discours du nouvel académicien. M. Claretie eut la naïveté de se laisser prendre à cette amusette, et, dans *Le Figaro* du 29 mai 1903, il écrivit et signa sans hésiter l'article suivant :

M. Henry Gauthier-Villars a publié naguère dans la Nouvelle Revue *quelques vers du discours académique de*

Rostand, primitivement écrit en vers. Et précisément le poète, en cette harangue inachevée, rappelait ses souvenirs de la Provence, de la Méditerranée, de Marseille :

J'en conviens, vous avez réalisé le rêve
Que j'ai conçu, là-bas, tout enfant, sur la grève
De Provence où le rythme immortel de la mer
Apporte, avec l'odeur du goémon amer,
L'arôme des lauriers et des myrtes d'Athènes,
Là j'entendis se réveiller des voix lointaines
De joueuses de flûte et d'aèdes pensifs.
Souvent, tandis que l'eau brisait sur les récifs,
Eclaboussant mon front de sel vif et d'iode,
J'ai reconnu les chants d'Eschyle et d'Hésiode.
D'autres fois, le mistral faisant rire un galet,
J'ai supposé qu'Aristophane me parlait..,

Et il y a de l'Athénien, en effet, chez ce Français de pure race ; — de l'Athénien par la grâce et le charme, de l'Aristophane par l'ironie et le caprice. Il y a aussi du rêveur de légendes, un inassouvi qui souffre en même temps qu'un enchanteur ouvrant pour nous le Palais des féeries. Il a déchiré ce discours en vers dont un journal de Catalogne et une gazette hellénique, l'Athenaï, *ont recueilli les fragments, comme des pétales de roses jetés au vent.*

JULES CLARETIE.

Mme Colette Willy

C'est encore Willy qui a montré son goût pour la mystification intelligente par sa biographie de Lemice-Terrieux, parue à la *Revue Encyclopédique* du 18 Avril 1896.

N'est-ce pas aussi une jolie mystification que la manière dont Willy mit fin à une ardente polémique qu'il eut avec M. Mangeot, directeur d'une gazette musicale ? Caché sous un anonymat qu'il rendit impossible à trouer pour voir au delà, il envoya à M. Mangeot, avec prière d'insérer, le sonnet suivant, qui devait plaire aux lecteurs et abonnés de la revue musicale :

Musique, tu me fus un palais enchanté
Au seuil duquel menaient d'insignes avenues,
Nuit et jour, des vitraux aux flammes continues,
Glissait une adorable et vibrante clarté.

Et des chœurs alternant, — dames de volupté,
Oréades, ondins, faunes, prêtresses nues, —
Toute la joie ardente essorait vers les nues,
Et toute la langueur et toute la beauté.

Sur un seul vœu de moi, désir chaste ou lyrique,
Ta fertile magie a toujours, ô musique !
Bercé mon tendre songe ou mon brillant désir,

Et quand viendra l'instant ténébreux et suprême,
Tu sauras me donner le bonheur de mourir,
En refermant les bras sur le rêve que j'aime.

Ravi, M. Mangeot inséra le sonnet. Mais quelle dût être sa stupéfaction et sa colère, quand il apprit, de Willy lui-même, que le sonnet était acrostiche !..

Mais toutes les polémique de Willy ne se terminèrent pas aussi drôlement que celle-là. Car Willy a eu beaucoup de polémiques ; on l'a rarement attaqué sans qu'il se défendit, estimant, à bon droit, que la réputation et le talent d'un écrivain ne doivent pas être à la merci d'un folliculaire envieux, bête et le plus souvent ignorant des choses dont il parle.

Souvent aussi, Willy a attaqué, car il ne déteste rien tant que la médiocrité ou l'incompréhension. — Dans ses lettres de l'Ouvreuse, redoutées à si juste titre, il dit nettement son opinion, sans se préoccuper des contingences. Et comme son opinion n'est pas celle de tout le monde, sa sincérité sans peur lui a valu des aventures.

En voici une, des plus savoureuses.

La manière si originale dont Willy fait la critique musicale eut le don de

déplaire à M. Erik Satie, fondateur d'une Eglise. Et M. Erik Satie, courroucé, écrivit à Willy la lettre suivante, tout à fait jolie :

Eglise
Métropolitaine d'Art
de
Jésus conducteur

Abbatiale, le 2 du mois de mai de 1895.

Erik Satie, parcier et maître de chapelle, à Monsieur Gauthier-Villars, contre l'enflure de Son Esprit et en protection des choses magnifiques.

Monsieur,

Le caractère sacré de l'Art rend plus délicate la fonction de critique ; vous avilissez cette fonction par l'inexcusable irrespect et l'incompétence que vous apportez dans son exercice. Sachez, par Dieu, que toutes les consciences vous réprouvent de vouloir atteindre, pour le ternir, ce qui est au-dessus de vous. Le démoniaque dragon de la présomption vous aveugle. Vous avez fait un blasphème de votre jugement sur Wagner qui est pour vous l'Inconnu et l'Infini. Pour moi, je puis le maudire tranquillement ; mes mélodies dynastiques, mon

expression athlétique et l'ascétisme de ma vie, m'en donnent le pouvoir. Après ces paroles, je vous ordonne l'éloignement de ma personne, la tristesse, le silence et une douloureuse méditation.

ERICK SATIE.

Après cette lettre bouffonne, et qui ferait croire à une mystification sans ce qui arriva neuf ans plus tard, Willy s'amusa de temps en temps du fondateur de l'Eglise Métropolitaine etc. M. Erik Satie digéra mal les justes moqueries de l'Ouvreuse, puisque, le 10 avril 1904, l'irascible maitre de chapelle provoqua un incident dont les journaux du 11 avril rendirent compte ainsi :

« Hier, au moment où Willy entrait au concert Lamoureux, au début de l'exécution de la Symphonie de Beethoven, un Monsieur, qu'il ne reconnut pas, et qui n'était autre que M. Erik Satie, s'approcha de lui et lui dit :

— Vous écrivez sur mon compte des choses que je ne puis tolérer plus longtemps.

— Que voulez-vous que cela me fasse? répliqua Willy.

« Pour toute réponse, M. Erik Satie lui porta un coup de poing qui l'effleura à l'épaule.

« Willy leva sa canne et frappa à tour de bras.

« Des municipaux accoururent et dans leur hâte renversèrent une dame qui, dans l'aventure, fut la victime la plus touchée...

« On s'empara d'Erik Satie et on le fit sortir.

« Ce matin, l'Ouvreuse écrit dans l'*Echo de Paris* : « ce commencement de la symphonie, je l'ai mal entendu, occupée que j'étais à contempler M. Erik Satie recevant des coups de canne ».

« Ce sera, nous croyons, la seule conséquence de cet incident ».

Et c'en fut, en effet, la seule conséquence, M. Erik Satie se tenant pour satisfait.

Mais Willy n'a pas donné que de la canne, il a aussi donné de l'épée, et il en a reçu, heureusement sans grand

danger pour personne. Il s'est battu souvent en duel. Voici les rencontres les plus intéressantes, soit par les incidents qui les ont amenées, soit par la qualité des adversaires.

Le 25 octobre 1886, une rencontre eut lieu, pour raisons intimes, entre MM. Henry Gauthier-Villars et Emile Courtet, dit Emile Cahe. A la deuxième reprise, M. Gauthier-Villars a été blessé au-dessus de l'œil droit superficiellement, puis, plus profondément, à la main droite. Le combat fut aussitôt arrêté.

A la suite d'un écho paru au *Gil Blas* le 4 mai 1893, M. Henry Gauthier-Villars se jugea offensé, et envoya ses témoins à M. Lefebvre, coupable de l'écho.

Une rencontre à l'épée eut lieu. A la deuxième reprise, M. Lefebvre reçut un coup d'épée dans la région abdominale ; cette blessure, sans être très grave, était assez importante et mit fin au combat.

En 1895, à la suite d'un article de Willy, M. Ferdinand Herold qui se jugeait offensé, demanda une rétractation

à Willy, Willy refusa. Le duel eut lieu, à l'épée, Willy fut blessé au bras droit. Les témoins étaient Pierre Quillard, Bernard Lazare, G. Vanor.

Plus récemment, en avril 1903, Willy se battit en duel avec M. Jean de Mitty. Celui-ci se reconnut dans un personnage de *Claudine s'en va*, demanda des explications à Willy, qui les refusa. La rencontre eut lieu dans l'établissement Chéri, à Neuilly, Willy fut légèrement touché au flanc.

Quelques jours après, le 17 avril, Willy se battait de nouveau, cette fois contre M. Samuel Larray. La rencontre était motivée par un article et un écho,

spirituel et féroce, de Willy au *Gil Blas*. La rencontre eut lieu dans la propriété du comte de Chabannes de La Palice. A la troisième reprise, M. Samuel Larray fut touché au ventre : cette blessure mit fin au combat.

Willy a eu encore d'autres duels, antérieurs à ceux-ci, et dont lui-même ne se rappelle pas les détails. Ces nombreuses rencontres sont très naturelles, si l'on considère la multitude de gens que son esprit sarcastique a raillé dans les Lettres de l'Ouvreuse et dans la plupart de ses romans; mais, quoique vif, et piquant, et pénétrant au bon endroit sensible, l'esprit de Willy n'est pas malveillant, et les gens d'esprit lui ont répondu de même : les autres se sont tus ou se sont fâchés, selon leur degré de courage, ou de poltronnerie, selon leur désir de réclame ou de tranquillité. Puis, ma foi ! avec Willy, l'épée n'est pas un bon argument, car, à moins qu'il soit tué, et il y a peu de chance, car il sait se défendre — (et qui voudrait le tuer ?) — il lui reste toujours sa plume, avec quoi il a

Dessin
de
Mme W. de La Hire

et aura toujours le dernier mot — et quand Willy veut avoir le dernier mot, gare pour ses adversaires, s'ils craignent le ridicule.

Quand les gens se croient outragés, ils provoquent l'insulteur ; mais quand c'est la morale qui croit avoir à se plaindre d'un homme, elle fait signe à une ligue qui traîne l'homme en correctionnelle. Cela devait arriver à Willy. Voici le compte-rendu très complet, que F. Pascal fit dans le *Gil Blas*, du procès intenté à Willy par la ligue contre la licence des rues.

Gazette Judiciaire

Willy en Correctionnelle

Notre excellent collaborateur Willy racontait hier, avec la verve et la bonne humeur qu'on lui connaît, qu'il avait à répondre aujourd'hui du délit d'outrages aux bonnes mœurs, devant la justice de son pays.

Il avait commis ce délit dans la *Vie en Rose*, où il publie un roman intitulé la *Maîtresse du duc Jean*. Et dans le fragment incriminé, il décrit assez librement, en effet, une scène de volupté prolongée.

Nous offenserions gravement la vérité si nous disions que le joyeux Willy éprouvait une allégresse

particulière à se trouver sur le banc des accusés. Pour la première fois, depuis qu'on le rencontre en public, peut-être, on ne l'a pas vu rire.

Cependant, la neuvième chambre correctionnelle était envahie par un public fort distingué, assez semblable à celui des répétitions générales. On voyait, en effet, dans la salle, MM. Huysmans, Striensky, Funck-Brentano, George Vanor, Maurice Ordonneau, Emile Berr, Daniel Riche, le dessinateur Doin; les uns cités par Willy, les autres, par Paul Gavault, qui est poursuivi en diffamation par M. Alphonse Lemonnier.

A la lecture de l'acte d'accusation par M. le président Puget, Willy déclare qu'il n'a aucune explication particulière à donner, que ses explications seront présentées par Me Paul Boncour, son défenseur.

M. Striensky vient rappeler au tribunal les sérieux travaux d'histoire que Willy a publiés, sous son nom patronymique de Gauthier-Villars. Son *Mariage de Louis XV* est une œuvre historique de grande valeur. M. Gauthier-Villars aurait pu profiter de son sujet pour évoquer des scènes scabreuses. Il s'en est abstenu. Et M. Striensky voit dans cette discrétion, une preuve que M. Gauthier-Villars ne recherche pas le succès dans le scandale.

M. Funck-Brentano lui rend le même témoignage.

— Vous connaissez, lui demande le président, les romans de M. Willy ?

— L'obligation de me tenir au courant de la production historique, ne m'a laissé le temps, jusqu'à présent...

— Bien bien, dit le président.

M. Huysmans parait à la barre.

— Je connais quelques-uns des romans de Willy. J'y ai trouvé des morceaux fort curieux, fort intéressants, qui ont un véritable intérêt documentaire

sur les mœurs de notre époque. A mon sens, ce sont des œuvres d'artiste.

Cette opinion de M. Huysmans a une valeur toute particulière. On ne peut pas le soupçonner de complaisance aux corrupteurs professionnels. Mais l'austérité de sa vie ne l'empêche pas de concéder une grande liberté aux peintres de nos mœurs contemporaines.

C'est aussi cette opinion qu'ont exposée un certain nombre d'autres écrivains, dans des lettres que Me Paul Boncour a lues, au cours de sa plaidoirie. On pense bien que les diverses *Claudines,* dont Willy est le père, ont été mises en cause, en même temps que la *Maîtresse du duc Jean.*

M. Jules Renard écrit à Me Paul Boncour :

Mon cher réquérant,

J'ai cru, jusqu'ici, que le premier avril était réservé à la campagne où coule le ruisseau, où nage le poisson.

C'est d'ailleurs ma première citation à témoin, — Comment m'excuser ? J'en ignore, voulez-vous le faire, avec votre meilleure bonne grâce ? La moindre amende me ferait de la peine. En échange, je ne crains pas de dire que *Claudine* est une créature délicieuse. La postérité ne choisira-t-elle pas entre toutes ses incarnations ? Ce sera son affaire. Moi, par peur de me tromper, je garde les quatre volumes.

Je suis heureux de le dire et de déposer ceci :

Mon fils, âgé de 14 ans, domicilié en ma demeure, a déjà lu *Madame Bovary* ; je ne dis pas qu'il lira tous les auteurs poursuivis et acquittés, mais il lira tous les auteurs de talent. Il lira donc bientôt, peut-être *Claudine,* et j'espère qu'il ne lira jamais aucun manuel de niaiserie morale. J'ajoute (et je

vous remercie de me donner, par votre requête, l'occasion d'avoir un petit accès de fierté paternelle) j'ajoute, pour parler comme dessus, que mon fils ne cesse point d'être au tableau d'honneur de sa classe. C'est un garçon charmant, d'une netteté d'esprit qui m'attendrit et je suis sûr que M. le sénateur Bérenger l'aimerait beaucoup.

Tout vôtre,

JULES RENARD.

Autre lettre, de M. Gustave Uzanne :

Mon cher maître,

Je ne connais pas les textes incriminés qui mettent Willy en face de la justice ; peut-être s'est-il fourvoyé sur de petites galères qui ont la réputation de trop faciles bateaux de fleurs. Il est regrettable qu'il soit sorti du livre et des magazines sérieux pour s'enrôler un instant parmi les francs-tireurs des basses cythères.

Quoi qu'il en soit, Willy, que Mæterlinck qualifia de « véritable poète ému », est à mon sentiment tout autre chose qu'un pornographe. Je respecte en lui l'historien qui nous a donné des ouvrages d'excellente érudition et de saine reconstitution du siècle dernier. Ses perverses *Claudine*s sont d'une psychologie sincère dans l'aridité du vice souffreteux et pathologique. Je ne crois pas que ces analyses de fruits verts aient pu intoxiquer les lecteurs. D'ailleurs, la dernière *Claudine* s'en est allée sans murmure après cent éditions consommées. L'auteur et le public lui ont souhaité *bon voyage* et, si nous la retrouvons jamais, ce sera peut-être dans un couvent de Rédemption.

Je ne crois pas être suspect de tendresse pour la littérature licencieuse, contre laquelle j'ai récem-

ment mené campagne avec toute l'indignation que je ressentais, mais Dieu sait si j'aurais jamais pensé à voir Willy traité en écrivain de publications outrageantes, en conteur de ces feuilles dè tolérance contre lesquelles j'appelai le balai purificateur.

e veux croire, mon cher maître, que vous n'aurez aucune peine à prouver aux bons juges, que la plume de Willy, qui s'égara inconsciemment dans des feuilles équivoques, est celle d'une sémillante *Ouvreuse* de sensations musicales, qui ne relèvent que de l'art le plus élevé et d'un écrivain historiographe infiniment mieux doué pour accomoder le passé à la façon des Goncourt, que le présent à la sauce verte.

Croyez, je vous prie, mon cher maître, à l'expression de mes sentiments distingués.

OCTAVE UZANNE.

MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger rappellent aussi dans leurs lettres cordiales, l'aide toute généreuse que Willy a donnée aux jeunes musiciens, dans ses critiques musicales, et ses heureux efforts pour amener le public à goûter la musique de César Franck et de Berlioz.

Me Paul Boncour, qui a donné lecture de ces lettres au cours de sa plaidoirie, en a usé fort habilement pour établir dans quelle estime les hommes de lettres tiennent le père de Claudine. Il s'est attaché à démontrer combien il est difficile de préciser le délit qui lui est reproché, en homme abondamment informé de toute notre littérature. Il a fait remarquer aussi l'inutilité générale de la répression des outrages aux mœurs par le livre et par l'image, il s'est étonné que parmi tant d'écrits répréhensibles, ceux de Willy aient eu le privilège d'attirer les rigueurs du parquet.

Me Boncour n'ignore pas que les poursuites dont

Willy est victime ont été décidées sur la plainte d'une Ligue privée, que le grand succès des *Claudines,* a particulièrement offusquée. Et il ne s'est pas fait faute de citer dans la *Terre,* dans le *Journal d'une Femme de chambre,* des obscénités plus caractérisées, plus accentuées que celles qu'on peut relever dans la *Maîtresse du duc Jean.* Pourquoi les indulgences du parquet envers Zola et Mirbeau, et pourquoi ses sévérités contre Willy ?

Et Me Boncour, en terminant, a avoué qu'en raison même de l'origine des poursuites dirigées contre son client, il n'aurait pas le mauvais goût de solliter pour lui l'application de la loi Bérenger.

Le tribunal a néanmoins condamné Willy à 1.000 francs d'amende et le directeur de la *Vie en Rose,* à 3.000 francs.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul procès de Willy. Mais les autres furent des procès d'affaires professionnelles, sans intérêt à relater ici.

*
* *

Et maintenant, quand j'aurai ajouté que Willy est l'homme du monde le plus actif, qu'on le voit partout au dehors et qu'on le trouve tout autant chez lui, qu'il dort peu et ne flane jamais, si ce n'est dans les bibliothèques et leurs bouquins, j'aurai fait assez pour que l'on comprenne comment cet homme, à

quarante-six ans, a écrit, sans négliger un seul jour ses occupations extérieures et ses plaisirs de parisien fort invité et recherché, l'œuvre quasi formidable que je vais étudier.

III

L'Œuvre

L'œuvre de Willy est considérable. Sans compter des travaux parus dans des Revues et non encore publiés en librairie, elle comprend plus de cinquante volumes, que l'on peut ranger en quatre catégories :

I. — Les Romans.

II. — Les Etudes critiques et musicales.

III. — Les livres de Science, d'Histoire et les Traductions.

IV. — Les Pièces de Théâtre.

Je pourrais aussi parler des poésies, car Willy a fait des vers, et de beaux vers ; je crois bien qu'il en fait encore. Mais son recueil de *Sonnets* est depuis longtemps introuvable, et les vers qu'il a écrits depuis, sérieux ou funambulesques, n'ont pas été rassemblés en volume. Je réserve donc Willy poète pour une étude future qui complètera

Duc, photo.

HENRY GAUTHIER-VILLARS (Willy)

celle-ci. Je dois ajouter cependant que la plupart des poésies de Willy ont été faites pour être mises en musique par la Ctesse de Chabannes de La Palice (Armande de Polignac) dont tous les connaisseurs de musique estiment si haut le talent délicat et très adroitement nuancé.

Mentionnons, encore pour mémoire, des critiques littéraires, telles que la conférence sur *Mark Twain* et la conférence sur les *Parnassiens*, qui fit « grand bruit, dit M. Henri Albert, par la virulence de ses attaques contre les disciples de Leconte de Lisle », — et une série d'articles recueillis dans un volume intitulé : *Quelques livres*. Mais ce sont là menus travaux et distractions de M. Henry Gauthier-Villars. Je n'en parlerai donc pas davantage, afin de passer tout de suite aux ouvrages vraiment importants.

I. — LES ROMANS.

Je serai bref au sujet de certains ro-

mans de Willy tels que *Maugis amoureux*, *La Môme Picrate*, *La Maîtresse du Prince Jean*. Ces enfants du succès, nés de lui et pour lui, ne suffiraient pas à garder longtemps la renommée de Willy et ne contribuent pas beaucoup à sa vraie gloire. Tout en fourmillant de traits d'observation et de mots d'esprit ; tout en étant écrits, aux pages où la déformation de la langue n'est pas systématiquement voulue, en un style qui est de l'excellent Willy, c'est-à-dire du très bon et très beau style, ils sont loin de valoir *Maîtresse d'Esthètes* et *Un vilain Monsieur*, et ils ne sont presque pas comparables aux quatre *Claudine* et à *Minne*. Les premiers sont de très amusants et de très jolis romans à succès, les seconds sont des œuvres de grande valeur littéraire ; aux premiers un souvenir réjoui peut suffire, les autres méritent une étude détaillée et, pour la série des *Claudine*, pour *Minne*, un examen approfondi.

D'abord, *Maîtresse d'Esthètes* et *Un vilain Monsieur*. Au temps où il rem-

portait ses premières victoires sur Paris et la littérature, Willy fut à même d'observer les mœurs de cette foule de jeunes — souvent bien vieux — « artistes », — dits symbolistes, décadents, magnifiques, hermétiques, abscons, que les jabots et les « conquêtes » du Sar Péladan empêchaient moins de dormir que de travailler ; il connut ces femmes esthètes, maîtresses de rapins rosa-cruxistes ou de poètes deliquescents, qui, engaînées dans des robes-fourreau de velours ou de moire, promenaient hiératiquement dans les Salons et les Expositions Indépendantes et des Rose-Croix leur profil aigu, leur poitrine plate et leurs cheveux en bandeaux ; il les écouta parler, il regarda leurs peintures, lut leurs livres, fouilla un peu leur âme sonore autant que vide, — et de ces hommes mi-touchants, mi-cocasses, de ces femmes plus bêtes que cela ne leur est permis et parfois dangereuses, il a fait *Maîtresse d'Esthètes* et une bonne partie — la meilleure — d'*Un vilain Monsieur*. Les notations en

sont exactes, bien qu'elles semblent exagérées maintenant que les « jeunes » se sont remis à s'habiller, à parler, à vivre comme tout le monde, et à travailler comme s'ils n'avaient pas de Génie. Le jargon symbolo - magnifico - décadent y est spirituellement blagué en des pages où, sous les calembours, les jeux de mots, les ellipses forcées, la phrase est nette, claire, vibrante, colorée, sans chevilles, où au milieu de la grandiloquence des disciples du Sâr, le style est rapide, concret et sûr : le style de Willy.

Maîtresse d'Esthètes est un excellent roman satirique, d'une gaieté tranquille, souriante et pleine de santé. Pour Willy, dont l'esprit, quelque abracadabrant qu'il paraisse, est tout de bon sens et de jugement droit, les aberrations décadentes, que notre génération ne connaît pas, sont une série de fausses notes dans un concert, et cela l'amuse, et il donne des coups de griffes aux musiciens, sans colère, mais avec persistance, car les fausse snotes ont eu des

échos. Tant d'échos, en effet que, dans *Un vilain Monsieur* Willy revient à la charge, prenant cette fois à parti les littérateurs verlibristes, qui se firent poètes parce qu'ils ne savaient rien faire. Ces personnages des cénacles de 1894 ont laissé des œuvrettes sans valeur, vides, fades et horriblement prétentieuses, dont les exemplaires tirés à petit nombre dorment dans des bibliothèques d'anciens confrères indifférents, d'amis aigris, de critiques maussades ou de collectionneurs curieux ; mais ils ne seront pas oubliés, ils revivent dans *Maîtresses d'Esthètes* et *Un vilain Monsieur*, avec leurs ridicules et leur vaniteuse médiocrité ; ridicule, médiocrité : grâce à Willy, ces deux mots sont toute leur histoire et elle s'arrête là.

Mais celle de Willy continue, avec des œuvres autrement originales et puissantes : les *Claudine* et *Minne*.

Les *Claudine* — qui ne le sait ? — sont au nombre de quatre : *Claudine à l'Ecole*, *Claudine à Paris*, *Claudine en Ménage* et *Claudine s'en va*. Ces quatre

livres formant une suite rigoureuse et ayant, avec une égale intensité, les mêmes qualités de forme et de fond, j'en parlerai comme d'un seul ouvrage qui s'appellerait *Claudine*. Je n'en raconterai pas l'intrigue : tout le monde la sait : la petite, puis grande Claudine n'a pas besoin d'historien, personne n'ignore ce qu'elle fut et ce qu'elle est, maintenant que la voilà partie !..

Mais que n'a-t-on pas écrit sur l'œuvre célèbre de Willy !.. Nous avons vu — Willy nous l'a dit lui-même — Emile Pouvillon, qui a du sens critique et du talent, tenir *Claudine en ménage* pour un chef-d'œuvre dangereux, Mœterlink traite Willy de « délicieux poète aigu », à propos de ce livre dont Camille Mauclair aime « le ton libertin mêlé d'un léger sanglot ». — Ici on décrète : « c'est écrit de bric et de broc », là, on juge le style de Willy « plat comme les bords de son chapeau ». Jean Lorrain écrit : « la surprise de ce livre c'est que, jusqu'ici libertin, il devient tout à coup moral ». M. André

Beaunier ajoute : « Comme elle écrit, cette Claudine ! avec quelle habileté, quel esprit, quelle délicatesse ! comme elle sait dire les choses les plus difficiles avec un art subtil, — subtil et simple, presque classique, si je ne me trompe. Willy peut être fier d'avoir patronné les débuts d'un si rare et parfait écrivain ». M. Henri Albert conclut : « Ces qualités de l'œuvre d'art, toute la critique fut unanime à les reconnaître et à les louer. Elles sont suffisantes pour garantir à Claudine une longue existence dans la mémoire charmée de ceux qui la connaîtront ». — M. Marcel Boulanger s'écrie : « Voici un bon, un excellent livre, adroitement composé... le style en est savoureux et fort... Il en émane une volupté inavouable et une réduction péremptoire... » — Remy de Gourmont dit à son tour — et en italien, s'il vous plaît : « *Claudine à l'Ecole* et *Claudine à Paris* sono libri di pura vena francese, dei frutti del suolo e del clima — frutti saporiti, frutti dalla dollezza temperata da una stilla

Dessin de Barrère

d'acerba ironia ». — Charles Le Goffic juge : « Le père de *Claudine s'en va*, ce délicat et spirituel Willy, l'un des meilleurs écrivains de ce temps ». — François de Nion dit la même chose, et d'autres, et d'autres... Nous n'en finirions pas, des éloges ! Des « éreintements » non plus, d'ailleurs, car les gens qui ont bavé sur Willy, sur son talent et sur ses livres sont innombrables. L'extrême bien et l'extrême mal, on a tout dit des *Claudine*. — Et Willy s'exclame : « Lequel dit vrai, Seigneur ?..»

Que Willy se rassure si, par grand hasard, il n'était pas rassuré. Ceux qui disent vrai sont ceux qui, en vingt lignes ou en dix pages, paraphrasent le mot de Pouvillon : « *Claudine* est un chef-d'œuvre dangereux ». — Dangereux, vraiment, tant que cela ?.. Un chef-d'œuvre peut-il être dangereux ? et pour qui ?.. J'imagine que toutes les lectrices de Claudine ne l'ont pas en tout imitée. Et encore, quel mal y aurait-il eu ?.. Pour trancher la question, il faudrait savoir où commence et où

finit « l'honnêteté » de la femme. Et qui osera soutenir que Claudine n'est pas une femme honnête ?.. Son mari l'a eue vierge, elle l'aime aussi profondément qu'il est possible, et très exclusivement, malgré des curiosités, plutôt mentales, et d'ailleurs si vite, si facilement assouvies ?.. Beaucoup de hautes et prudes épouses qui font une moue d'horreur au seul nom de Claudine ont roulé dans les draps de combien d'amants !.. Laissons donc ce mot « dangereux » de côté, et gardons le mot « chef-d'œuvre ». Quelques critiques, même admirateurs de l'œuvre de Willy, n'ont osé prononcer ce mot. Pourquoi ? Sans doute, c'est un bien gros vocable, dont on abuse beaucoup, surtout dans les cénacles de jeunes génies sans talent ; mais encore ne faut-il pas le proscrire de notre langue. « Chef-d'œuvre » dit Larousse, est un « travail ou objet parfait, œuvre capitale et supérieure dans un genre quelconque ; résultat qui ne laisse rien à désirer ». Cette définition n'est pas d'un style merveilleux, mais elle est

juste et claire, et c'est tout ce que l'on doit demander à une définition. — Eh bien ! relisez *Claudine,* étudiez ces quatre livres, imaginez le plus grand romancier français, à votre goût, récrivant ce roman, et dites-vous s'il y trouverait quelque chose à changer, à ajouter, à retrancher ?.. Pourrait-il l'écrire, d'ailleurs, et pour faire *Claudine*, ne fallait-il pas une mentalité spéciale, un style personnel, une faculté particulière de vision, un esprit de la plus absolue originalité : la mentalité, le style, la vision, l'esprit de Willy ?.. Et Willy lui-même, seul capable d'écrire ce livre, parce que seul il a été bâti pour l'écrire, Willy lui-même pourrait-il le perfectionner ?.. Qu'ajouter à ce caractère de Claudine qui la fasse plus vivante et plus vraie ? Quelles modifications apporter à ce style pour le faire plus clair, plus pur, plus français ? Quelles coupures ou rallongements risquer à cette phrase pour la rendre plus classiquement correcte et plus harmonieusement balancée ? Quels changements essayer dans

le roman tout entier pour en mieux construire le plan, en équilibrer davantage les parties, en arrondir l'ensemble ?.. Bien fort serait celui qui pourrait répondre ! Or, la vie et la vérité des caractères, la beauté du style, la structure nerveuse et forte de la phrase, le « définitif » du plan de composition, n'est-ce pas là les qualités qui, si elles y sont en entier, et en perfection, font d'un roman un chef-d'œuvre ?.. (1) Tout cela se trouve dans *Claudine* et, en plus, l'incontestable originalité du sujet, que beaucoup copient maintenant, mais qui n'est emprunté à personne, qu'à la Vie ; en plus encore, l'intérêt toujours soutenu de l'intrigue, l'émotion de certaines péripéties, la sympathie que provoque l'héroïne... En voilà assez, je pense, pour corroborer les jugements que de plus grands et plus savants que moi ont portés sur *Claudine*, sur cette tétralogie

(1). Dans un panneau de Willette pour l'Hôtel-de-Ville, Claudine figure, comme une incarnation d'une classe de jeunes femmes d'aujourd'hui. Quelle plus grande consécration faut-il donc au type qu'a vivifié le talent créateur de Willy.

romanesque, sans exemple et sans rivale dans la littérature contemporaine, sans « rappel » antérieur dans aucune littérature.

N'aurait-il écrit que *Claudine à l'Ecole*, *Claudine à Paris*, *Claudine en Ménage* et *Claudine s'en va*, Willy pourrait être satisfait : il ne mourra point dans la mémoire des hommes qui lisent. Mais Willy a écrit bien d'autres belles choses (1), à commencer par *Minne*.

Minne est l'histoire charmante d'une petite fille qui, tout en devenant une petite demoiselle de treize, quatorze et quinze ans, lit les récits criminologiques d'Arthur Dupin au Journal. — Elle vit seule, avec sa mère, dans un petit hôtel du boulevard Berthier. — A lire des exploits d'Apaches parisiens, à entendre ces mêmes Apaches, sur les fortifs, lancer des coups de sifflet dans la nuit, à les voir, le jour, déambuler lentement, la cigarette à la bouche, ou dor-

(1) Et il en écrira encore bien d'autres, je l'espère !

mir béatement, sur le talus, la casquette sur le nez, Minne, toute frissonnante de désirs aventureux et séduite par les récits du Gustave Aymard du *Journal*, Minne s'est éprise d'un Apache, le Frisé, dont elle a lu bien des choses terribles et belles, et qu'elle croit reconnaître, qu'elle reconnaît dans un de ces oisifs pommadés du boulevard extérieur ; chaque jour, en allant au Cours, elle le voit, le regarde, le frôle, et tressaille du violent, de l'inexplicable, du pervers désir d'être l'amante de cet homme à casquette qui est joli, félin et qui sent le crime... Son désir est aussi ardent qu'inexpérimenté ; l'ingénuité de la petite âme de Minne est aussi complète que l'absolue virginité de son corps impubère... Et pourtant, à la campagne, pendant les vacances, elle ne pense qu'au Frisé ; elle songe à la vie qu'elle mènerait avec lui, quand elle serait Reine des Apaches, à la belle vie d'amour et de crime et de sang... et cette sorte d'obsession lui fait dire à son cousin Antoine, collégien pas encore dégrossi,

mille énormités dont elle ne comprend elle-même ni le sens ni la portée...

Mais il est impossible de raconter ce livre admirable, tout en nuances, en observations psychologiques d'une acuité, d'une finesse extraordinaires et d'une profondeur par moments effrayante ! Il faut dire cependant que, de retour à Paris, Minne voyant, une nuit, passer son Frisé sous ses fenêtres s'affolle, descend, s'évade, court après lui, ne le trouve pas, fait des rencontres qui la déconcertent, l'effraient ou la navrent, se désespère, se fatigue dans la nuit et le froid, et, enfin, sanglotante, éperdue, elle tombe sur le seuil de sa porte, qu'elle a enfin retrouvée... Et le pauvre Antoine, qui l'aime, croit « que cette enfant charmante a servi de jouet consentant, de poupée vicieuse, puis épouvantée, puis brutalisée, à un — à plusieurs misérables, peut-être ?.. Il le croît, il le croît !.. Il le croira toute sa vie... »

Ainsi finit cet exquis roman, dont le style a toutes les délicatesses et les au-

daces de Minne elle-même... Encore une œuvre bien originale, qui peut soutenir, sans diminution, le voisinage glorieux des *Claudine*...

Mais il est encore un autre roman, plus beau peut-être que les *Claudine* et que *Minne*. Il a paru tout dernièrement et s'appelle *Les Egarements de Minne*.

Non, Antoine ne croira pas toute sa vie que Minne ait servi de jouet consentant, de poupée vicieuse à un ou plusieurs misérables. Car, il l'épouse et il la trouve vierge, absolument vierge, de corps autant que de connaissances sexuelles. — L'histoire qui fait le fond des Egarements de Minne tient en quelques mots. Entre les bras d'Antoine, Minne n'a rien ressenti de ces voluptés du plaisir dont elle a tant vu parler dans les livres. Elle prend un, deux, trois amants, et, tandis qu'ils se pâment, elle ne sent rien, elle n'éprouve rien... Elle se désespère. Son mari la soupçonne, la fait espionner : elle s'en aperçoit : scène conjugale..... Demi-pardon et voyage du couple à Monte-Carlo — et

Gerschel, photo.

WILLY ET COLETTE

Dessin de Pascaud

là, un soir d'attendrissement, où Antoine se montre d'une bonté, d'une grandeur héroïquement simple, Minne reçoit enfin, sous le corps de son mari, cette commotion prodigieuse de l'amour qu'aucun amant n'avait pu lui donner...

Mais que ce résumé est sec et froid ! comme il dit peu ce qu'est le livre !... ce livre pour lequel, cette fois, nul n'oserait ne pas prononcer le mot de chef-d'œuvre... Ah ! l'angoisse profonde de cette pauvre petite femme à la recherche inutile du bonheur ! Et la veulerie désolée de son dernier amant, le baron Couderc ! Et l'éveil des soupçons et de la jalousie d'Antoine ! Il y a là une scène, qui tient en deux pages, où Antoine, rentrant à l'improviste, trouve Minne endormie, tout habillée, sur le canapé du salon. Et sur ce visage triste, las et fatigué des voluptés que la femme n'a pas goûtées, il voit, il découvre des choses qu'il n'avait jamais vues. Cette Minne endormie — et sincère ! — n'est pas la Minne qu'il connaît... Qu'est-elle donc ?... Je ne sais pas de pages plus

angoissantes, plus naturelles, d'une psychologie plus simple, plus aigüe et plus vraie... Et la noblesse sentimentale autant que désabusée du gros Maugis. Et les explications à demi-mot, dans le soupçon, la colère et la haine de l'amour, entre Antoine torturé et Minne sourdement désespérée !... Puis, le voyage, et, surtout, la nuit délirante à Monte-Carlo, la première, la véritable nuit de noces et d'amour, où s'éveille enfin le corps de Minne... Il y a là une description si minutieuse de sensations qu'à la lecture les nerfs se crispent, le cœur bat trop fort et les larmes gonflent les yeux...

Que les malveillants ou les imbéciles — à vous tous, membres de la foule trop souvent anonyme des « éreinteurs » de Willy — lisent *Les Egarements de Minne*. Qu'ils désossent ce style simple, clair, harmonieusement fait de constructions classiques, de substantifs savoureux, de verbes gonflés de la sève de la pensée, d'adjectifs aptes à mettre en valeur juste les plus

délicates nuances, ce style qu'aucune cheville n'alourdit, que le mot propre rend solide et nerveux, qu'aucune phraséologie prétentieuse n'obscurcit. S'ils se targuent de psychologie, qu'ils examinent avec quelle compréhension quasi divinatoire de l'âme féminine est posé, conduit, analysé le caractère de Minne, d'Antoine, de Maugis, de Couderc. S'ils font profession de défendre la morale, quel livre trouveront-ils plus moral que celui-ci qui montre l'impuissance de l'amant, de trois amants successifs, et la supériorité du mari. Trop longtemps les romans se sont complu dans le mensonge en étalant, règle générale, la médiocrité du mari aux pieds de la déité prestigieuse de l'amant. Cela est vrai souvent — mais que plus souvent aussi la femme va chercher ailleurs le bonheur que le destin lui a préparé chez elle ! Willy a voulu mettre cela en action ; il l'a fait avec ce courage, cette sincérité grave et ce talent, qui déjà lui avait fait écrire les *Claudine*. Relisez les cinq romans : vous verrez que l'amour

légitime et naturel — oui, naturel et légitime — y est montré plus noble, plus beau, plus *satisfaisant* que les amours illégitimes et contre nature ; vous verrez que l'honnêteté y est jugée préférable à ses contraires, et plus voluptueuse. Et l'on éclate de rire, vraiment, à souvenir qu'un sénateur — pavé de bonnes intentions comme un chemin vicinal de cailloux inopportuns, pointus, dangereux et blessants — s'indigna du haut de la tribune du Sénat, contre les mauvais désirs que les livres de Willy jettent dans les cœurs des jeunes filles. Mauvais, le désir d'un mari comme Renaud ? le désir de plaisirs conjugaux pareils à ceux qu'Antoine fit enfin goûter à *Minne ?* Si jamais j'ai des filles je leur souhaite un Antoine ou un Renaud.

Mais M. Bérenger, s'il a lu les *Claudine* et *Minne*, et s'il a compris le sens très clair de ces livres, doit trouver qu'il a mal jugé. Voyons, est-on immoral, de mener six romans de telle sorte que, dans leur ensemble, ils posent le pro-

blème de la fidélité conjugale supérieure ou non à l'infidélité, des amours légitimes et conformes à la nature préférables ou non aux amours contre nature et illégitimes — et que, en définitive, ils concluent nettement, sans restriction, à la prexcellence de la fidélité sur l'infidélité, de la légitimité sur l'illégitimité, des sentiments naturels sur la dépravation des sentiments ?...

Mais laissons ces vaines discussions. Les sénateurs seront morts depuis longtemps que beaucoup de femmes honnêtes liront encore *Claudine* et *Minne* et s'y *reconnaîtront*. Par contre, beaucoup de femmes infidèles à leur mari, et beaucoup d'hommes infidèles à toutes les femmes, disons plus, infidèles au genre femme, brâmeront d'indignation à la lecture de ces livres, où Willy condamne et l'adultère, et le sophisme, et les doux plaisirs si chers au vertueux Platon.

Où s'arrêtera Willy dans l'étude sagace et inattendue de la petite âme compliquée des jeunes filles et des jeunes

femmes modernes ?.. Quel roman nous réserve-t-il encore qui sera une belle œuvre de plus dans la littérature française ?.. Nous ne savons. Willy rêve avec le passé, vit le présent et ne parle pas de l'avenir...

II. — LA CRITIQUE MUSICALE.

Je ne suis pas musicien ; je ne connais rien à la musique. Si je ne suis pas dûment averti d'avance que l'on va jouer du Lulli et du Wagner, je suis fort capable de croire qu'on a joué tout le temps du Beethoven. — J'aime entendre la musique, parce que c'est un bruit souvent agréable ; quand je ne le trouve pas agréable, je m'en vais.

Et je ne sais juger ni ceux qui font de la musique, ni ceux qui en jugent. On m'excusera donc de ne pas dire des bêtises sur Willy, critique musical. Si j'en parlais, en effet, je ne dirais certainement que des bêtises. Je n'en parlerai pas. Mais comme il faut que cette

étude sur Willy soit complète, je m'effacerai pour un moment devant Mme Colette Willy. — « Colette », donnons-lui ce nom unique, par lequel tout le monde la désigne avec une familiarité faite de juste admiration et de sympathique respect, Colette a donné dans *La Revue Illustrée* l'article le plus complet qui ait été écrit sur Willy critique musical. Voici cet article, intégralement :

L'Ouvreuse

Une prudente coquetterie me déconseille de donner ici la date de mon mariage, et le lecteur se contentera sûrement de cette poétique vérité : c'est depuis toujours que je connais Willy, En ce temps-là, j'avais deux tresses jusqu'aux talons (elles ont raccourci)... La Bourgogne était heureuse, heureuse de m'avoir donné le jour, et je m'accordais en cachette la joie interdite de lire *Lutèce*, petite feuille du quartier latin, où, sous des pseudonymes nombreux

Dessin
de
Léal de Camara

et truculents, celui qui devait être mon mari luttait avec fracas contre la mauvaise littérature et la mauvaise musique, aux côtés de Verlaine, de Jean Moréas, d'Ajalbert et d'un quarteron d'anarchistes dont quelques-uns ont fini sous-préfets.

Aux vacances, durant les rares et courtes visites d' « Henry-Gauthier-Villars », comme disent les provinces, je m'étonnais sans arrière-pensée qu'un homme encore jeune se donnât tant de mal pour paraître vieux ; pipe désabusée, chapeau revenu de bien des choses, cravate morte à toute espérance... Il a rajeuni depuis et ne fume plus que des cigarettes d'Orient. La postérité m'en devra-t-elle quelque chose ?

Suscité par Jean Jullien, barbu, combattif et bon, *Art et Critique* parut alors, brilla quelque temps et mourut. C'était assez pour qu'on commençât d'y lire les Lettres de l'Ouvreuse, écrites en collaboration avec l'érudit Alfred Ernst, polytechnicien aux joues roses. Le libertaire Adolphe Retté, le penseur

élégant qu'est Georges Lecomte, ces deux bons poètes : Viélé-Griffin et Henri de Régnier s'en souviennent-ils ?

Ah ! les belles lettres d'alors, si pleines de foi, de parti pris, de prodigue ardeur et de jeux de mots tout frais que n'avaient point encore pillés les revues de fin d'année, les Lettres si sincères, si hargneuses et si gaies, où le Vergiss mein nicht fleurissait, enlacé au grattechose ! Seuls, les artistes les lisaient. C'était le bon temps...

Assurément je rends grâce à l'*Echo de Paris* dont le fort tirage les rendit populaires, mais que les lecteurs de Willy me le pardonnent, je le fais responsable d'avoir, par une vogue tardive, exigé que s'abaissât jusqu'au procédé ce qui fut jaillissement spontané, originalité sans effort, avec cette irrépressible insolence qui caractérise les jeunes critiques et les martyrs de la foi.

Il y a trois ans, alors que nous nous promenions sur la Cannebière avec Mlle Polaire, l'inoubliable « Claudine à Paris » de qui le sarrau noir, les mol-

lets nus et les cheveux courts-bouclés révolutionnaient Marseille, une vieille fée locale, tireuse de cartes et liseuse d'avenir, dit à Willy, penchée sur les lignes de sa main droite : « Monsieur, sous une autre latitude et en un autre temps, vous auriez fait un apôtre. » Polaire se mit à rire pointu, le nez au ciel, et Willy haussa les épaules. Moi, je ne trouvai point cela si ridicule.

Nimbé du bord-plat, il combattit à plume-que-veux-tu pour imposer Wagner aux foules... Aux portes de l'Eden, armé non pas d'un glaive flamboyant, mais d'une solide canne, il lutta sans merci contre les marmitons « lohengrincheux » qui demandaient la tête de Lamoureux. Aujourd'hui il bafoue ses belles ardeurs de jadis et ceux qui restent fidèles aux dieux de leur jeunesse C'est pourquoi certains le traitent (pas trop haut) de renégat.

Ceux-là le connaissent bien mal.

L'effort seul le passionne, non le résultat. Il fait le coup de poing pour monter dans un wagon avec ses parti-

sans, regarde autour de lui, à peine installé, et trouve « qu'on est trop ». Du même élan, il redescend. Et, sur le quai, il blague les gens qu'il a hissé dans le train. De là, sa froideur pour le Ring et la méchante humeur avec laquelle l'ouvreuse accueille, aux concerts dominicaux, la fracassante conclusion du *Crépuscule des Dieux* ou quelque autre bluette wagnérienne de même envergure. Depuis que les femmes du monde chantent Brunehilde de cinq à sept, Willy, déwagnérisé, déclare volontiers toute cette ferblanterie niebelungenienne inférieure à l'*Orféo* de Monteverde. Il le croit, peut-être.

Musicienne d'oreille, dépourvue de technique, paresseuse incurable et qui me complais à ma paresse, il semble pourtant à mon incompétence que Willy use, dans ses *Lettres d'Ourreuse*, à la fois lâchées et tatillonnes, de trois procédés distincts :

1° La déformation calembourique. Elle est souvent drôle chez lui qui, au dire de Félix Fénéon, « a intellectualisé

le calembour ». Ceux qui ont entendu Mme Lilie Lehmann et son mari s'amusent en lisant : « Nous avons avalé le Kalisch jusqu'à la Lilie ». Les ennemis de Tschaïkowski goûtent cette appréciation franco-russe : « Il n'y a caviar le public pour comprendre que cette moujick a remporté une verste». Et j'accorde qu'enrôlées en des plaisanteries de haulte graisse, certaines vérités amères purent être ingurgitées par le public, sans haut-le-cœur. Toutefois ce procédé (outre qu'il inflige à mon mari une menteuse réputation « d'auteur gai ») a le tort, à mes yeux inexpiable, d'avoir créé toute une génération provinciale d'Habilleuses, de Petit Banc, de Bonnet rose, d'Ouvreuse de portières, et autres cipaux de service, lamentables.

2° L'affichage d'une technicité outrée, à dessein d'effarer les musicographes d'occasion, ceux qui ne connaissent la *Rosalie* que comme prièce de Max Maurey et prennent la quinte augmentée pour une aggravation de toux.

Je cite : « Epatant, ô d'Indy, ton

Finale avec l'ample phrase en ré bémol du deuxième temps (clarinettes, cor anglais) tripatouillée ici à cinq quatre par les altos et sur laquelle se greffe le thème du hautbois *sol, la, si bémol.* J'en bave des enharmonies, mon Vincent ! »

Ou encore : « Berlioz, en dépit de son échevèlement romantique, n'était pas assez pochetée pour moduler à la flan, dans son *Enfant du Christ*, comme nos illogiques hypodebussystes : pigez le machin du récitant : c'est du fa mineur qui s'éclaircit en la bémol majeur sur l'idée de miracle, passe en la bémol mineur à dessein d'indiquer les terreurs d'Hérode, pour aboutir au long point d'orgue (dominante, mi bémol) de l'attente. Et v'lan ! les cordes se lancent dans le mi majeur dès qu'on raconte le massacre des Innocents. A propos d'innocents, j'ai vu ce crétin qui opère dans le Monde Musical... »

3° Le lyrisme qui, crevant en floraison, brusque l'écheveau emmêlé d'une phrase, s'élève jusqu'à l'émotion vraie, jusqu'à l'enthousiasme brûlant et pur,

et vous plaque sans précaution au milieu d'une mare coassante de calembours ; exemple :

« Donc, tu meurs joyeuse, Iseult, avide de cet Au-Delà consolateur qui va te réunir pour jamais à Tristan ; ta cantilène expirante plane au milieu des harpes extasiées sur l'aérien grupetto qui transfigure comme la mort : et tu chantais ainsi, lorsque tu t'abîmais dans l'amour, cette mort éphémère de l'être, au fond de la nuit complice des aveux. Des pleutres ont raillé la divine sérénité de ta métaphysique amoureuse, heureux de s'appuyer sur la bonne volonté obtuse de Gaspérini, ce sont les bons vivants, Barrès disait vrai, ce sont les barbares ! Toi, amante immortelle, tu aimais comme on meurt, tu meurs comme on aime, voluptueusement mystérieuse ainsi que la Nature qui te jalouse et te désire, tu expires en chantant, blanche

... Comme les divins cygnes.

Sans altérer la paix ni la blancheur des lignes.

« C'est pas ta faute si un prétentieux violonnard rouennais s'obstine à grincer en si verjus majeur : Vive l'acide de Normandie ! »

Prenez ces trois procédés nettement disparates, mettez-les dans un chapeau (à bords plats), secouez : il en sortira une Lettre de l'Ouvreuse.

Dans cet article où le seul avatar de l'Ouvreuse doit être mentionné, je n'ai pas à parler de Willy romancier, et je m'y refuserais, d'ailleurs, pour deux raisons : « Claudine » et « Minne » étant mes filles en même temps que celles de mon mari, je ne pourrais me montrer à leur égard impartiale ; quant aux romans (depuis *Maîtresses d'Esthètes* jusqu'à *Maugis amoureux*), auxquels je ne collabore pas, Willy, à l'exemption d'une impertinente et délicieuse *Passade* exécutée avec la complicité de notre ami Pierre Weber, Willy m'en a toujours déconseillé la lecture, sous prétexte que « je n'aimerais pas ça ». Il connaît mes goûts mieux que moi-même ; je n'ai pas insisté.

Dessin de P. Mathey

On m'a fait pressentir que des indiscrétions particulières et inédites relèveraient grandement la saveur de cet article. Révélations flatteuses ? Potins acides ? Je redoute également le ridicule qui s'attache à l'épouse trop fervente et les reproches qu'encourt la collaboratrice débineuse. Au vague portrait littéraire que j'ai essayé ici, d'après ce Willy qui reçoit des regards adorants de Toby-Chien et des lettres décorsetées de beaucoup de lectrices sans occupations, j'ajouterai seulement, comme signe particulier : il rend les bêtes sentimentales et les femmes cyniques.

COLETTE WILLY.

Je complète cette étude par quelques renseignements purement documentaires. En plus de ses chroniques musicales et des Lettres de l'Ouvreuse, rassemblées en plusieurs volumes, Henry Gauthier-Villars a publié dans des Revues des articles et des études ayant trait à la musique et aux musiciens. On trouvera la liste détaillée et des livres et

des articles aux divers chapitres de la *Bibliographie.* —

Je remercie Colette maintenant de m'avoir facilité cette partie de mon travail. Je connais assez Gauthier-Villars historien, Willy romancier, et les deux en un homme vivant, pour me tirer d'affaire, tout seul, dans les autres parties de ce livre. Mais, songez donc ! si j'avais dû apprendre la musique, afin de pouvoir juger la critique de l'Ouvreuse !... J'aurais mis à ce dur labeur toute mon existence, et, quand je serais devenu à peu près « calé », il aurait été « bougrement » trop tard. Excusez-moi donc, Madame Colette, de vous avoir pillée.

Mais vous, M. Louis Laloy, dont je vais copier un article, ne m'excusez pas. J'ai entendu dire que vous étiez un modeste. Or, vous avez écrit sur Willy une étude si bonne, que je veux lui faire ici une place d'honneur, dût votre modestie en être navrée. — Et, bien que vous ne parliez pas seulement de l'Ouvreuse, mais encore de Willy et de Gauthier-

Villars, je n'enlève pas une ligne à votre article, mais je le fais composer en tous petits caractères, car mon éditeur est un homme terrible. Je lui ai dit : « Mon livre aura 330 pages » — « Pas une de plus, pas une de moins ! » s'est-il écrié — « Entendu ! ». — Or, j'avais compté sans votre article. Et l'éditeur me le couperait bel et bien si le nombre de 330 pages était dépassé. — Je vous insère donc tout entier mais sur le plus petit espace possible. Lecteur, chausse tes lunettes !

WILLY

Willy est un auteur très original, dont le style inimitable a cependant les plus grandes analogies avec celui d'autres auteurs nommés *Jim Simley, Henry Maugis, l'Ouvreuse (?), et Henry Gauthier-Villars.* Ce dernier, le seul sur lequel on possède des données précises, est de race franc-comtoise par son père, né à Lons-le-Saunier, et c'est une sympathie profonde qui l'attache à sa terre des Monts-Boucons. Les autres lui sont apparentés de fort près sans doute, car chez tous on retrouve ce mélange exquis de bon sens et de bonne humeur, de réflexion et de fantaisie, de malice et d'indulgence, dont est formée notre gaieté franc-comtoise.

Avec cette nuance particulière de gaieté, Willy ne pouvait être un « auteur gai » : on ne sent point chez lui le parti pris d'amuser, comme chez cer-

tains écrivains dont chaque page est un défi au sens commun, un exercice de haute voltige dans l'absurde. Les cabrioles de son esprit ne le détournent point de sa route : on se permet quelques bons mots, mais on suit néanmoins son idée, en bon Comtois dont la tête solide est à l'épreuve du vin d'Arbois, du marc, de l'absinthe, de la gentiane, et généralement de toutes les ivresses.

Par cette fermeté de jugement qui ne l'abandonne point, par ce fond de sérieux et de sincérité qui se découvre sous ses plus folles imaginations, Willy est mieux qu'un auteur gai : c'est un auteur plaisant. L'homme est plaisant aussi, dans tous les sens du mot, à commencer par le meilleur : ses quelques intimes peuvent dire la droiture, la franchise, l'affectueuse et secrète bonté de son caractère ; et il est le bienvenu partout. Que de fois, enfermé dans une salle surchauffée, sous la menace de la baguette prête à déchaîner les tumultes de l'orchestre (et de la salle aussi, parfois), j'ai (1) souri de voir apparaître, au dernier rang des arrivants, la figure connue, aux bons yeux bleus sous le bords-plats légendaire ; tranquille, serrant les mains tendues de toutes parts, il gagnait lentement son fauteuil ; sa vaste carrure obstruait le couloir, et le chef, baguette levée, attendait qu'il se fût assis. Quant à moi, je songeais au feuilleton du lendemain, qui serait, après l'orgie musicale, comme un rafraîchissement tonique à nos cerveaux engourdis. Cette Ouvreuse, qui a passé du Cirque d'Eté au Château d'Eau, pour devenir enfin l'*Ouvreuse* par excellence, est en vérité une personne fort distinguée ; d'abord, elle connaît ses notes, ce qui n'est pas commun

(1) Ce pronom de la 1re personne du singulier peut surprendre, si on le rapproche de la double signature qui s'étale au bas de ces lignes : mais les philologues sauront obscurcir ce problème.

dans la critique musicale ; même sa science va beaucoup plus loin : on assure qu'elle en remontrerait à un lauréat du Conservatoire sur le second renversement de l'accord de septième dominante avec altération descendante de la quinte. Mais elle ne laisse voir, de ses connaissances techniques, que ce qu'il faut pour donner du prix à sa simplicité. On lui sait gré de parler français, quand il lui serait sans doute facile de jargonner comme certains pédants de ma connaissance. Ce qu'elle nous donne, ce sont des impressions nettes et sincères, eelles que peut avoir un amateur très cultivé, qui entend juste et voit clair. Egalement éloigné de l'enthousiasme des snobs et du dénigrement systématique de maint arbitre du bon goût, cet auditeur idéal admire tout ce qui est beau, et accueille avec bienveillance tout ce qui est nouveau. Il ose dire à Saint-Saëns la vérité sur *Parysatis,* et bailler au concerto de Massenet, il fut wagnérien au temps des manifestations marmitonesques, et salua un maître dans le Debussy de la *Damoiselle Elue.* Très indépendant d'ailleurs, il s'abstient de soutenir les causes gagnées, et de combattre vaillamment, comme d'autres, pour des noms dont la mode s'est emparée. Il existe, dans une grande *Revue,* un critique élégant et fleuri qui peut se vanter d'avoir couvert d'une ironie dédaigneuse toutes les œuvres qui devaient triompher ; ni Wagner, ni Debussy, ni d'Indy, n'ont trouvé grâce à ses yeux, et je sais un article, daté de 1887, bien cruel pour César Franck (on dit qu'il en pleura), qui serait aujourd'hui bien plus cruel pour son auteur, si on lui jouait le mauvais tour de le reproduire : car l'auteur a changé d'avis ; docile au succès, il élève aux nues aujourd'hui ces *Béatitudes* où il voyait jadis le type de la « musique de l'ennui » Willy, — ou l'Ouvreuse, — a toujours fait exactement le contraire ; et certes il admire encore

Siegfried, ou le *Quator* de Debussy, ou *Fervaal;* mais il en laisse faire le panégyrique aux nouveaux convertis ; et il cherche les jeunes talents qu'il faut encourager ; il guette les œuvres nouvelles, heureux s'il peut les louer ; on le trouve au premier rang, parmi ces ardents défenseurs du progrès, c'est-à-dire de la vraie tradition, dont la forteresse est la *Schola Cantorum*, et si l'on aime les articles de l'Ouvreuse, ce n'est pas seulement pour la sûreté du goût, la franchise des impressions, l'entrain merveilleux du style : c'est surtout pour cette généreuse curiosité, secret d'une perpétuelle bonne humeur.

*
* *

La musique est un art jaloux : nombreux sont ceux dont elle absorbe toutes les facultés, qui ne pensent, ne sentent et ne vivent que par elle, et, l'oreille toujours bourdonnante d'échos harmonieux passent au milieu des hommes, pareils à des dormeurs mal éveillés. Willy n'est pas de ceux-là. Cet excellent musicien est en même temps tout autre chose ; cet homme compétent n'est pas un spécialiste, ou plutôt il est, si l'on peut dire, un spécialiste universel. Fort en thème autrefois (Stanislas s'en souvient), et même fort en chimie, il a d'abord aimé la science.

Il se nommait alors Henry Gauthier-Villars.

En 1887, on relève sur le catalogue de la librairie paternelle, « *La Photographie des objets colorés avec* « *leur valeur réelle* ». — « *L'éclairage des portraits* « *photographiques* » et « *La Platinolypie* ». Plus tard, il s'appliqua à d'autres travaux qui demandent une documentation aussi précise. Il se fit historien, traduisit *les Mémoires d'un Grenadier anglais*, d'après Lawrence, et traça le portrait ému et respectueux de Marie Leczinska. Son *Mariage de Louis XV* que Willy qualifia, un jour d'ingratitude envers Henry

Gauthiers-Villars, de « haut embêtement » est l'étude la plus profonde et la plus délicate de cette reine mélancolique et chrétienne, égarée dans le siècle de la frivolité et de l'athéisme.

Le labeur patient, parfois un peu long qui caractérise l'œuvre de M. Henry Gauthiers-Villars historien, relève, sans nul doute, de son origine comtoise, et repose sur nos qualités primordiales : la curiosité de l'inexpliqué, la puissance d'attention, la patience qui permet d'élucider avec méthode un problème obscur, l'entêtement dans la recherche, et, pour tout dire, le besoin de faire parfois un travail sérieux, qui contente notre âme simple, consciencieuse, de franc-comtois.

Aujourd'hui, par l'entremise pécuniaire de *Claudine,* il va « fouiner dans les bibliothèques alle- « mandes de Munich à Weimar, de Wolfenbüttel à « Berlin, pour y rechercher les lettres inédites de « la princesse Palatine ».

M. Henry Gauthiers-Villars est le dernier des bénédictins comtois.

*
* *

Willy est le premier des romanciers qui sourient à la vie d'aujourd'hui. Il a compris, grâce au robuste bon sens de chez nous, que ce n'était pas la peine de démêler avec un ennui persistant l'écheveau embrouillé des états d'âme baroques qui sont le lot ordinaire, paraît-il, des vierges fortes et des demi, des femmes à leur automne, des rastas de Cosmopolis, des professeurs de psychologie expérimentale et de leur disciple. Il ne s'est jamais demandé si la femme était un être de mensonge, et si l'adultère parisien ne s'érigeait point parfois en une loi impérieuse et analogue à celle du talion d'outre-mer.

L'angoisse du doute aggravée de celle du style ne passe point dans ses livres. Nul cœur brisé par

un amour incompris et souvent incompréhensible ne palpite au tournant de ses chapitres. Il n'est point un professionnel de l'analyse. Il n'explique rien. Il constate, sourit et passe. C'est lui qui est le véritable psychologue.

Ses personnages accomplissent le cycle accoutumé de leurs travaux frivoles, et inutiles. Ils agissent. Leurs paroles sont simples, et, sans éprouver de douleur lancinante au cœur, nous les comprenons, car nous les avons entendues ou nous aurions pu les entendre. Ils aiment, évidemment. Car, si on n'aimait plus dans les livres, il n'y aurait plus de libraires. Mais ils aiment très peu, comme dans la vie, quand ils ont le temps. Et leur temps est absorbé par de très petites occupations que M. Bourget ignore et qui sont essentielles.

Le souci du robinet de la cuisine qui pleure un filet d'eau insuffisant, un matin d'ablution nécessaire, chagrine justement notre ami dans *Une Passade*. Le poète miséreux et nanti d'une bonne fortune insoupçonnée concentre toutes ses facultés cérébrales sur la possibilité de transformer la désolation loqueteuse de son linge intime en la gloire d'un déshabillé soyeux. Je suis certain que les romanciers dits analystes n'ont jamais songé à ces douleurs banales et intéressantes. Heureusement, du reste, car ils les auraient travesties en complexités idéalistes.

Ainsi, les figures que dessine Willy nous sont connues. Elles ne nous étonnent pas, même lorsqu'elles se mettent à être perverses. Leur perversité est naturelle, j'allais écrire qu'elle est morale, tant elle est simple, déterminée par tout un monde de contingences qui la rendent inévitable. Elle est fatale, si vous préférez. Et nous ne nous plaignons pas de cette fatalité.

Vous devinez que le nom de *Claudine* va se pré-

senter ici. C'était inévitable. Elle est la création la mieux venue, la plus populaire de Willy ; il faut lui donner la place d'honneur.

Mais il ne fallait pas vous dire tout à l'heure qu'elle était perverse. C'est du reste un gros mot inventé par les méchants, et qui ne signifie rien. Car les actions des hommes échappent à notre sens critique, borné et conventionnel.

Claudine est charmante. Voilà tout. Elle n'a pas d'autre rôle à tenir, ici-bas. Elle le joue avec une sincérité dont nous sommes ravis.

La jeune fille élevée en pleine liberté de la campagne, sans guide et sans but, grandit comme une plante sauvage. Elle se développe librement, s'épanouit en une luxuriante floraison d'impressions saines et naturelles, — il faut bien écrire ce mot, encore une fois, puisqu'il dit tout le personnage.

Parmi ses compagnes de l'école communale, — maîtresse et élèves qui s'offrent le luxe peu coûteux de sensations banales et frelatées, — elle vit, aimable, primesautière, généreuse.

Elle est bonne, comme toutes les créations de Willy, d'une bonté émue, très douce et si vraie. Elle aime son mari, cet excellent Renaud qui ne peut même pas détester ses adversaires en Economie politique. Elle se laisse entraîner dans la plus aimable et anodine des aventures, avec une grâce sincère qui désarmera son admirable compagnon. Et, l'heure maladive écoulée, elle revit la vie d'avant avec un peu moins d'exubérance, un peu plus d'amitié pour le mari fort et bienveillant.

Et la délicieuse Claudine, si cordiale et si vivante, en tablier bleu et en jupe sombre, s'en va vers l'immortalité..., entraînant son mari indulgent, son brave homme de père avec ses jurons et ses escargots, et sa veille bonne portant dans ses bras hâlés le cuveau en chêne pour le tub...

Claudine est émue. Willy est un sentimental. De sa race, il a hérité ce don précieux d'émotion et de bonté qui s'épand sur son œuvre. On cherche par ses livres nombreux une âme malsaine : il n'en est pas. Et c'est bien ainsi. Car, à regarder les hommes, ils ne sont point si mauvais que les romanciers d'analyse le prétendent. Par quelques côtés, ils sont agréables à contempler. Willy a su les découvrir. Et voilà justement pourquoi il est un auteur plaisant, ce qui ne veut pas dire superficiel.

C'est le propre du Franc-Comtois de ne point dramatiser l'existence qui n'en a pas besoin, d'admettre qu'on puisse sourire des ridicules et des principes, d'apprécier cette qualité que nos pères appelaient la gauloiserie, d'oublier d'être « rosse », de savoir être ému. Willy a sû envelopper toutes nos qualités dans le tissu chatoyant et souple de son talent. Il leur a donné droit de cité sur la grande place de la Gloire, nous serions des compatriotes ingrats si dans la vieille revue comtoise, nous ne l'assurions de toute notre reconnaissance sympathique.

Louis LALOY.

III. — LIVRES D'HISTOIRE ET TRADUCTIONS.

Comme historien, et très apprécié, Willy a écrit le *Mariage de Louis XV*, en prépare un autre sur Charlotte-Elisabeth d'Orléans, et dans différentes revues (1) a donné différents articles,

(1) Voir au chapitre *Journaux et Périodiques*.

dont les principaux sont : Toussaint-Louverture au fort de Joux ; Le Carnet d'un officier bavarois ; La bataille de Leipzig ; Une question de préséance au XVIIIe siècle ; Le général Thiebaut pendant les Cent-Jours ; Lettres de Sophie Arnould ; Les amours du prince Alexandre de Wurtemberg ; Lavater, etc., etc.

Ce qu'il faut louer surtout dans les œuvres historiques de M. Henry Gauthier-Villars, c'est la clarté rapide du récit et l'abondance, la précision, le choix et la vérité des documents. — Willy est un historien scrupuleux et clairvoyant.

En attendant la publication en volume des études disséminées dans des revues et l'apparition du livre sur Charlotte-Elisabeth d'Orléans, c'est *Le Mariage de Louis XV* qu'il convient d'analyser.

On sait la stupeur qui s'empara de toute la France quand elle apprit les fiançailles de Louis XV avec la fille d'un polonais détrôné et tombé dans une noire misère. On connaît moins le rôle du chevalier de Vauchoux qui, pour servir

les rancunes de la marquise de Prie, « maquignonna » cette mésalliance sans exemple dans notre histoire. M. Henry Gauthier-Villars a découvert de très nombreuses lettres, toutes inédites, adressées au factotum de l'intrigante, par Stanislas Leczinski ; il a publié dans *Le Mariage de Louis XV*, après en avoir montré les raisons et les conséquences, cette correspondance qui éclaire d'un jour entièrement nouveau les marchandages auxquels donna lieu cette affaire ; le faible Stanislas s'y montre père infiniment plus préoccupé de marier sa fille sans dot, que de conserver si peu de dignité que ce soit. — On se rend compte en parcourant ces lettres des complications extraordinaires de ce mariage royal. — Rien ne fut épargné : méchancetés, calomnies intéressées, intrigues se nouant et se dénouant autour d'une princesse qui allait devenir, en même temps que reine de France, la plus malheureuse des femmes...

Ce « grave bouquin », comme l'appelle Willy en souriant, est écrit avec une

Dessin de Leandre

verve dont nul ne s'étonne ; il abonde en détails ignorés, parfois cocasses, souvent scabreux : l'Histoire, ici, offre

tout l'attrait d'un roman de mœurs...

Mais, dit M. Henri Albert « la prédilection de M. Gauthier-Villars pour cette pure image du passé qu'est la Reine nous peut fournir quelques indications sur la psychologie de Willy. Elle nous révèle une pitié secrète, une âme sensible qui s'attendrit devant la solitude et la souffrance. Jadis, un orateur connu retrouvait le cœur ému du Goncourt de la *Fille Elisa* dans l'historien de Marie-Antoinette ; de même, pour le chercheur d'états d'âme, le Renaud de *Claudine* est moins loin qu'on ne pense du Chevalier de la reine méconnue par un époux frivole et débauché. »

J'aime à voir un autre que moi exprimer les pensées que m'a données la lecture du *Mariage de Louis XV*. Aux lignes de M. Henri Albert je n'ajouterai qu'un document très personnel, qui jettera encore un peu plus de lumière sur la « psychologie de Willy. » En dédicace au volume du *Mariage de Louis XV* que je possède, l'auteur a écrit : « *... ce livre qui n'a pas eu — fichtre*

non ! — autant de lecteurs que les CLAUDINE, *qui m'a donné plus de mal qu'elles, et que je leur préfère peut-être...*

« HENRY GAUTHIER-VILLARS. »

Comme travaux « *graves* » en dehors de ses graves études sur la musique, Willy a donné des traductions de livres de science photographique (1), un manuel de Ferrotypie, une traduction fort élégante des *Mémoires d'un Grenadier anglais* par William Lawrence, et une édition, avec annotations, des *Mémoires d'un Vétéran de la Grande-Armée, 1791-1800*, de J.-C. Vaxelaire.

Enfin, parmi les études historiques publiées dans les revues par M. Henry Gauthier-Villars, une mérite mention particulière. C'est l'étude sur *Toussaint Louverture au fort de Joux, d'après des documents inédits*. L'auteur a pris en mains la cause de Toussaint, qu'il nous présente comme un martyr de la liberté. Cette manière de voir fut fort discutée. M. Visenot, dans *Le Polybiblion*, écrit :

(1) Voir le chapitre *Bibliographie. — Les œuvres.*

« Toussaint ne fut-il pas aussi un rebelle et sa révolte n'a-t-elle pas, en somme, coûté à la France l'une de ses plus belles colonies ? L'histoire de sa captivité au fort de Joux, situé aux confins de la Franche-Comté, vers la frontière helvétique, sous un climat rigoureux, a conquis à ce prisonnier des sympathies qui nous paraissent exagérées, au moins de la part des Français. Il suffira, d'ailleurs, de méditer le portrait moral que M. Gauthier-Villars nous fait, à la fin de son travail, du trop célèbre nègre, pour que ces sympathies, en dehors de toutes autres considérations, s'attiédissent sensiblement. Ces pages n'en sont pas moins très curieuses. » — M. Visenot me paraît avoir mal compris le sentiment de M. Gauthier-Villars. — Toussaint fut un noble combattant pour la liberté de son pays : quoique notre ennemi, ou justement pour cela, il méritait, vaincu, plus d'égards que ne lui en a accordés le gouvernement français qui, peu généreux, a envoyé cet homme du soleil mourir misérablement

WILLY
à différents âges

d'ennui, de tristesse et de froid dans un pays d'hiver. — Et l'intérêt que porte à Toussaint M. Gauthier-Villars part d'un cœur juste et d'une âme sensible, sans nuire pour cela au patriotisme du Français.

A noter encore l'article que donna M. Henry Gauthier-Villars à *La Nouvelle Revue* du 1er février 1897, intitulé *Un paquet de Lettres*. Ces lettres sont de Sophie Arnould. — Goncourt doit les avoir ignorées, car il y aurait pu prendre les indications nécessaires pour montrer mieux un côté du caractère de Sophie Arnould, l'emprunteuse. M. Gauthier-Villars reproduit ces lettres en les accompagnant de commentaires courts, rapides, et merveilleusement lucides. Ils éclairent ce fratras de lettres, et mettent mieux à nu l'âme gracieuse, coquette, « la fantaisie agressive, raisonnante, philosophique, en paniers et en poudre, la gauloiserie avec du rouge et des mouches » de celle qui les écrivit. — Et ce déballage est exquis de parfums, de passions légères et de mélancolie.

Comme historien chercheur de faits inconnus ou mal connus, comme conteur des choses du passé, M. Henry Gauthier-Villars s'est donc fait une place assez importante pour n'être pas jaloux du succès de Willy.

IV. — WILLY AU THÉATRE.

POLAIRE.

Passons du grave au doux, du sévère au plaisant
Oubliant Leczinski, dissertons sur Polaire,
Et regardons d'un œil à la fois complaisant
Et chaste !... les dessous de cette écolière.

Un mauvais Poète.

Au théâtre le nom de Polaire ne saurait être séparé de celui de Willy. Polaire ne se serait peut-être pas révélée grande actrice sans Willy, et Willy n'aurait peut-être pas eu de si grands succès sans Polaire. — L'une a représenté, aussi parfaitement qu'on puisse le désirer, le personnage imaginé par l'autre. Willy seul pouvait créer Claudine, Polaire seule pouvait faire vivre, sur la scène, la création de Willy. — Et

là, j'aurais mauvaise grâce à faire de la critique autant qu'à revenir sur le talent de Willy. Quant j'ai parlé des *Claudine* en livres j'ai dit tout le grand bien qu'il fallait en penser ; je ne pourrais que me répéter en parlant de *Claudine* en pièces de théâtre. — Donc, en mettant de côté le *P'tit Jeune Homme* et *Le Friquet*, desquels je me débarrassse tout de suite en disant qu'ils sont, le reflet de l'esprit et du cœur de Willy, que j'ai assez analysés, — je ne parlerai ici que de Polaire.

Polaire ! quel nom, pour une étoile ! Etant, là-haut, la plus brillante, comment ne le serait-elle point, ici-bas ?... Claudine à Paris, le P'tit Jeune Homme, le Friquet, voilà quels noms portent les trois firmaments au milieu desquels étincela Polaire. Car l'étoile d'ici-bas bien supérieure à celle de là-haut, qui reste stupidement à la même place sur la rampe du pôle et avec son cortège d'immuables oursons, ne craint point de changer de ciel et de comparses : après avoir électrisé ces Bouffes-Parisiens, si

mornes avant elle et qui, elle partie, redeviennent d'une navrante décrépitude, elle est allée aux Antipodes, au Gymnase, réchauffer ces régions froidement commerçantes bornées par la rue du Sentier, la rue St-Denis, le faubourg Poissonnière et la rue d'Enghien.

Mais cessons ce badinage, et redevenons sérieux, car Polaire n'est pas une artiste comique. Elle émeut et inquiète, elle charme aussi, bien plus qu'elle ne fait rire ; la joie sentimentale, la passion un peu naïve et désabusée, attendrissante, trouvent en elle une excellente interprète : on l'a bien vu dans *Le Friquet*.

Les documents écrits ne manquent pas sur Polaire. Il en est deux particulièrement intéressants : l'un est signé de Willy, l'autre de Polaire elle-même. Les voici : le premier décrit avec une précision laconique digne de La Bruyère; le second raconte avec toute la simplicité nécessaire :

POLAIRE

Vivace, tout le corps menu trépide, comme une voiturette sous pression. Ses bras nerveusement tendus, poings crispés, devant elle, la tête aux joliesses d'androgyne rejetée en arrière, elle cambre

Polaire par *Sem*

cette taille célèbre, capable d'enjalouser une abeille qui se corsèterait chez la faiseuse en renom. Les dents étincellent, et de la bouche, plus voluptueuse que classique, un gazouillis de rires clairs s'envole.

Alors, poignant contraste avec l'enfantillage de cette joie, voici que s'entr'ouvrent avec langueur deux yeux de fellahine, diamants noirs allongés jus-

qu'aux tempes, et sous la palpitation de ces cils d'Orient, rêve une indicible mélancolie.

WILLY.

Je suis née dans un gourbi d'Agha, près d'Alger... Quand j'étais toute petite, je prenais un vieux jupon de ma mère et je m'amusais à danser, à chanter, à jouer la comédie devant les gamins arabes qui m'applaudissaient en poussant des *you ! you !* d'allégresse ; ces juvéniles succès me grisèrent — déjà ! — au point de vouloir m'adonner complètement à l'art lyrique : tête de ma famille qui, bien entendu, rêvait pour moi l'existence prosaïque des ménagères pot-au-feu. Comme je n'aimais pas le bouilli, moi je filai à Paris, « gai séjour ». En descendant de la gare de Lyon, il me restait tout juste vingt-et-un sous en poche... Je cours chez un marchand de chansons, je choisis la plus jolie et je l'apprends par cœur (c'était une chanson sentimentale). J'achète une pauvre petite robe à tempérament (10 fr. par mois) ; c'est moins ma robe que mon tempérament qu'on remarqua lorsque je débutai — enfin ! — tremblante, au café-concert de la Cigale. Je n'ai guère connu l'ennui des « premiers tours de chant » devant les fauteuils d'orchestre indifférents. Avais-je plus de talent que mes autres camarades, non, mais j'étais autre : ma physionomie étrange charmait, mes « déhanchements excentriques » » — comme disaient les petits camarades en bois —, amusaient le public, ma façon de chanter valait mieux que ce que je chantais. Puis, sans transition, je bondis de la demi-notoriété à la gloire suprême : j'obtins la « vedette ». Mme Marchand m'engagea et ne voulut plus me lâcher ; mon nom d'étoile brilla en lettres de feu aux carrefours du boulevard...

La belle affaire ! Je n'étais entrée au concert qu'avec l'intention de faire du théâtre plus tard ;

comme je ne voulais pas commencer par de petits rôles, que, d'autre part, je me sentais incapable de me plier aux études de l'école, je voulais d'abord me faire un nom. J'étais arrivée. Ma résolution première se fortifia quand je constatai que les journaux parlaient tous des perles de mon collier, des « diamants noirs » qu'étaient mes yeux, des quarante-quatre centimètres de mon tour de taille ; on vantait « mon diable au corps, mon entrain exalté, ma grâce capricante » ; quand je parlais de mon désir *d'autre chose,* de mes ambitions scéniques, les habits noirs des coulisses avaient d'ironiques petits sourires et me faisaient taire en me lançant de magnifiques gerbes de fleurs. Ah ! c'était ainsi qu'on me méconnaissait ? Eh bien, on allait voir !...

— Je pris une grande résolution : moi, lorsque j'ai une idée fixe je la poursuis jusqu'à complète réussite. C'était au moment de l'apparition des *Claudines* de Willy ; j'avais lu — comme tout le monde — *Claudine à l'Ecole,* j'avais suivi la gobette de Montigny à Paris : cette fillette audacieuse me captiva tout de suite. Dès que j'appris l'intention de l'auteur de tirer une pièce de son roman, je courus follement emballée chez Willy. Vous savez la suite : il eut confiance en moi, lui ! Je débutai aux Bouffes, très applaudie, très discutée, mais indifférente à personne. Depuis, je fus Claudine, de Marseille à Berlin... Claudine est allée partout ! Hier, je fus le *P'tit Jeune Homme* dont le smoking rallia les suffrages de tous les sexes. Demain, dans une nouvelle pièce de mon auteur favori, je serai autre chose, tout, tout autre chose — et mieux.

POLAIRE.

Voilà donc l'histoire de Polaire. Est-il besoin de dire que le succès lui resta fidèle et la suivit au théâtre où elle mon-

tra du talent autant qu'elle avait montré d'étrangeté au café-concert ?

Dans *Claudine à Paris*, Henri Second trouva que Polaire « s'est montrée intelligente, habile et fine comédienne, tout en restant très originale, de cette originalité spéciale qui est bien à elle, mais qui, en la circonstance, s'adaptait on ne peut mieux au personnage qu'elle représentait. Il est impossible, ajoute-t-il, de mieux relater ce type, énigmatique au fond mais fantasque dans la forme, de Claudine. Mlle Polaire, sans effort apparent, lui a vraiment donné toute sa saveur ». — Robert de Flers constate que Polaire a joué « avec adresse et avec finesse » le rôle de Claudine. — Au *Figaro*, un M. Intérim (où étais-tu critique en pied ?) déclare que Polaire s'est montrée intelligente et adroite, avec l'allure équivoque et perverse qui convenait ». — Gaston Leroux, André Vervoort, Camille Le Senne, Alphonse Lemonnier, Xanrof, Victor de Cottens, et même G. Larroumet, et Em. Arène, et le grave Quentin Bau-

Gerschel, photo.

POLAIRE ET WILLY

chart, et Ferdinand-Herold, Pierre Nozière, et Catulle Mendès enfin, tous les critiques firent à peu près les mêmes louanges, en les entremêlant, il est vrai, de quelques timides restrictions et de paternels conseils pour l'avenir. Après *Le P'tit Jeune Homme*, les restrictions furent moins nombreuses et les conseils moins protecteurs. — Mais après *Le Friquet*, où Polaire se revéla capable de passion, de langueur et de sentimentalité, les plus narquois s'attendrirent et les plus indociles s'inclinèrent : Polaire était digne de jouer la Comédie. Sans être aussi enthousiaste que pour Sarah-Bernhardt, et cela, d'ailleurs, se comprend assez, Catulle Mendès donna la consécration définitive, et M. François de Nion écrivit ces lignes par lesquelles je terminerai cette revue de la presse : « Mlle Polaire qui, jusqu'ici, dans ses essais de théâtre, s'amusa sans prendre trop au sérieux la chose, est descendue cette fois dans la conscience de son rôle avec un courage, une volonté, un enthousiasme où se manifeste une véritable

artiste. Cette « Mignon » du trapèze qu'est le Friquet est rendue par elle avec des naïvetés et des hardiesses, de la gaminerie, du sentiment, de la passion qui en font une vraie et belle création dramatique. C'est joué sûrement et spontanément, ce qui est le fin du rare. »

Donc, c'est incontesté maintenant, Polaire est arrivée à ce qu'elle a voulu : sans Conservatoire, sans leçons scolastisques, sans tradition, par le seul pouvoir de sa volonté et la seule grâce de son tempérament, elle est devenue comédienne. Elle en est ravie, et nous aussi.

Nous avons dit la valeur de l'interprète, parlerons-nous de celle de l'auteur ?... Cela me semble inutile. — Au point de vue de l'art, *Claudine à Paris* en pièce de théâtre est inférieure au roman, et cela était inévitable. On peut fort bien écrire un chef-d'œuvre pour la scène ou pour le livre, mais si de la pièce on tire un roman ou du roman une pièce, la seconde production sera

Dessin de Sem

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

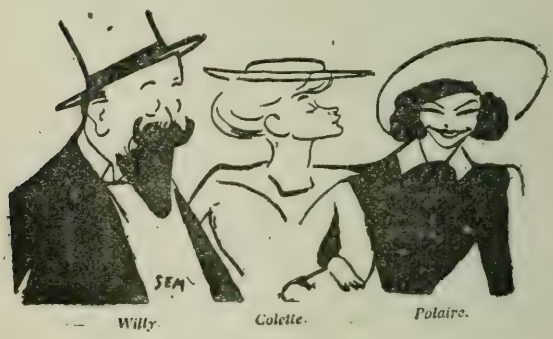
nécessairement inférieure à la première. — *Le P'tit Jeune Homme*, très spirituel et amusant, délicieux à entendre et à voir avec Polaire en veston, n'est ni meilleur ni plus mauvais que la généralité des pièces à succès, qu'elles soient de Capus, de Feydeau, de Gandillot ou de tout autre écrivain pour théâtre, que l'on joue chaque année entre la rue Montmartre et la rue d'Antin, y compris le Vaudeville et la Comédie Française. Quant au *Friquet*, l'histoire en est de Gyp, histoire touchante et jolie, et Willy en a fait une pièce intéressante. C'est beaucoup, car on joue tant de pièces stupides, et il est si facile d'écrire, même quand on a un énorme talent, des pièces parfaitement stupides!.. Voyez Balzac qui, au théâtre, n'est pas plus artiste que Decourcelle, et les pièces de Flaubert, qui sont à peu près de la force de Georges Ohnet, avec du style en plus, évidemment, car même en faisant des bêtises, Flaubert et Balzac avaient du génie, tandis que Georges Ohnet et Decourcelle, même en

n'ayant pas de génie écrivent comme deux épiciers rivaux et prétentieux. — Donc, du moins jusqu'à présent, je puis dire que la meilleure œuvre de Willy au théâtre, c'est Polaire... Et, ma foi, beaucoup s'en contenteraient... Je me hâte d'ajouter que je me place uniquement, ici comme dans toute cette étude, au point de vue exclusif de l'art. Je ne tiens pas compte du succès, car si on jugeait de la valeur d'une pièce d'après le nombre de représentations, *Les Deux Gosses* ou *La dame de chez Maxim*, dans deux genres différents, seraient des pièces plus belles que *Les affaires sont les affaires* ou que *Le Retour de Jérusalem*, et quelques soient les opinions sur Mirbeau et Donnay, j'imagine que peu de gens leur préféreront, comme artistes, Pierre Decourcelle et Feydeau.

Je ne cite que pour mémoire *Bastien et Bastien*, opéra-comique en un acte, musique de Mozart, dont la version française a été faite par MM. Gauthier-Villars et C. Hartmann ; *Médecine aux Champs*, comédie en un acte par Willy

et Andrée Cocotte ; *Serment d'Ivrogne*, et *P'stt*, vaudevilles en un acte, par les mêmes auteurs.

Et j'ajoute, pour finir, que, excepté pour *Le Friquet*, qu'il a écrit seul d'après le roman de Gyp, Willy, pour ses autres pièces, a eu comme collaborateurs MM. Lugné-Poë et Charles



Dessin de Sem

Vayre, réunis sur l'affiche sous le pseudonyme de Luvey.

V. — COLLABORATIONS.

En plus des collaborateurs pour le théâtre, que je viens de citer, Willy a eu d'autres collaborateurs. Citons Al-

fred Ernst pour *Les Lettres de l'Ouvreuse*; Léo Trézenik pour *Histoires Normandes*, Pierre Veber pour *Les Enfants s'amusent*, Andrée Cocotte pour *L'Argonaute*, Pierre de Bréville pour *Fervaal*, Andrée Cocotte encore pour *Dans le Noir* et *Pi...houïtt!* Trémisot pour *L'Automobile enchantée*, et, surtout Pierre Veber pour *Une Passade*.

A propos de ce roman, les envieux anonymes — évidemment! — se sont donné carrière. A la date du 1er mai 1903, un folliculaire faisait insérer dans *Le Sifflet* l'entrefilet suivant :

« *Une Passade* vient de reparaître chez l'éditeur Flammarion. La première était signée Willy, la seconde, Pierre Veber, la nouvelle édition porte les noms de Willy et Pierre Veber. Espérons que la quatrième — s'il y en a une — sera signée Pierre Veber, Willy et Cie. « Mais ce qui serait plus amusant, c'est que ni l'un ni l'autre de ces faiseurs n'en fut l'auteur».

Eh bien! satisfaisons le *Sifflet*, s'il existe encore. C'est moi, Jean de La

Hire, qui suis l'auteur d'*Une Passade*.

En 1894, quand le livre parut pour la première fois, j'avais déjà écrit les *Claudine*, *Minne* et *la Môme Picrate* en collaboration avec Villiers de l'Isle-Adam. J'avais apporté tous ces manuscrits à Polaire, alors à l'Opéra comme cantatrice de Wagner, et Polaire m'adressa à Gyp, qui me présenta à M. Henry Gauthier-Villars, lequel me recommanda à M. Pierre Veber; encombré de travail par *Cyrano de Bergerac*, qu'il devait livrer dans quinze jours à Mendès, lequel vendit cette pièce à Rostand, Veber se débarrassa de moi en me priant d'aller voir Champsaur. Mais Champsaur, comme chacun sait, travaillait alors au livre d'Elisée Reclus, *l'Homme et la Terre*, qui paraît en ce moment à la Librairie Universelle; il me donna un mot pour Paul Adam, or, Paul Adam se faisait lire justement, avant d'en prendre livraison, la *Force* et *l'Enfant d'Austerlitz* par Paul Bourget qui avait lui-même acheté les manuscrits à Alfred Capus, alors inconnu.

Gerschel, photo.

POLAIRE

Paul Adam eut pitié de moi et m'assura que Willy était à court de bouquins... J'allai donc voir Willy. Je fus reçu par Jules Claretie, qui, à cette époque-là, était son secrétaire... Alors... Mais l'histoire serait trop longue ! O *Sifflet*, tu es assez fort pour la finir, finis-là !..

Quoiqu'il en soit, *Une Passade* est un bon roman, digne de Willy autant que de Pierre Veber, et que tout le monde connaît. Le monde Montmartrois y est agréablement dépeint, avec une gaieté amusée de jeunes hommes que les femmes éreintent quelquefois. J'ignore qu'elle est la part de travail de chaque collaborateur dans *Une Passade* ; et ce serait prétention que de vouloir la définir. Mais dans ce livre consacré à Willy, je crois juste de mettre le très complet médaillon de Pierre Veber que Louis Vauxcelles a donné au *Gil Blas*.

Pierre Veber.

Pierre Veber a trentre-quatre ans aujourd'hui et son joli roman *Une Passade* éta t rééd té hi.r. Il a déjà signé quatorze romans, et fait jouer vingt-six

pièces, collaboré à tous les journaux de la cité, y compris le *Temps,* qu'il égaya de son humeur alerte.

Il trime tel un bénédictin, la nuit peut-être, car, le matin, il dort, l'après-midi il sort, vêtu comme Brummel, et le soir il va au théâtre. Ses rosseries y sont redoutées, d'autant plus qu'un bon sourire les accompagne ; Pierre Wolf, Bauer, Donnay, entre autres en sentirent le cruel aiguillon. Et — contraste déconcertant — je ne sais pas de camarade plus sûr, et de plus cordial accueil.

Il lança jadis la *Revue Blanche :* son prodigieux beau-frère, *Un jeune homme rangé,* l'aidait à déformer le réel ; tous deux y « chassèrent les chevelures » sans user des proses désastreuses du mallarmisme ambiant. Puis il s'amusa — sans nous ennuyer — à composer, flanqué de Jean, fraternel illustrateur, ces Veber's, que Swift et Rowlandson eussent appréciés. A la *Vie Parisienne,* ses dialogues d'une fantaisie outrancière le préparèrent aux succès de la rampe.

Le monde falot des salonnières semi-académiques — perruches et précieux ridicules que Léon Daudet a décrits d'une pesante ironie — lui suggéra *Chez les Snobs ;* il étudia les électeurs, les électrices de province et les élus, d'où les *Couches profondes ;* il vagabonda même parmi les bohèmes et rapins de la Butte, connut leurs compagnes, vierges aux lourds bandeaux, pour canapés d'esthètes, *et ce fut cette preste et délicate Passade avec Willy ;* il narra l'*Aventure,* idylle d'une mondaine et d'un cambrioleur, *Amour, Amour*, enfin, où revit le prestigieux Claude-Michel de Sembach.

Ces œuvres, d'écriture fine et délicate, ont classé Pierre Veber au premier rang de cette pléïade d'auteurs, dits gais, Capus le béat, l'effarant Courteline, et notre narquois Jules Renard.

Au théâtre, il a vécu des joies de la *220e. Main Gau-*

che, Que Suzanne..., Loute, enfin, qui réjouit l'Europe. Quant à *Gonzague,* sa prochaine comédie (mésaventures d'un accordeur bombardé marquis), elle est de qualité à désopiler les pires hypocondres, et à reconcilier, dans l'attendrissante effusion des fous rires inextingibles, Etéocle et Polynice, les Montaigus, et les Capulets, Gustave Téry et le Père Coubé.

VI. — CONCLUSION.

Je crois avoir dit tout ce qui devait être dit à propos de la personne et des ouvrages de Willy. Il ne me resterait qu'à conclure qu'un tel écrivain, de qui l'œuvre contient des livres si différents et de si grande valeur comme *Le Mariage de Louis XV*, et *Claudine* et *Minne*; de qui les opinions musicales ont eu tant d'influence sur la musique et les musiciens contemporains ; qui enfin a su conquérir la faveur des foules, l'estime des lettrés de sa génération, l'admiration des « vrais jeunes » et l'envie haineuse des « jeunes vieillis », des « ratés » de la littérature et des Arts ; il ne me resterait qu'à conclure qu'un tel écrivain, encore dans la force de l'âge et

la pleine et belle maturité du talent, s'il nous a donné beaucoup, nous réserve tout autant, sinon davantage ; et que son œuvre entière, élaguées les pousses et floraisons parasites, pourra être comparée, et peut l'être déjà, à une forêt où les arbres vigoureux s'élancent au milieu d'arbustes droits, pleins de sève et nerveux, où les fleurs pâles et des fleurs écarlates, toutes exquises naissent, épanouissent et ne meurent pas, où des jeunes filles, des jeunes femmes très réelles et gracieuses, avec des hommes très vivants et précis, se promènent dans les allées qu'Amour a jonchées de roses et clôturées d'épines... Et ce sera l'image de la vie, de toute la vie ondoyante diverse, calme de hautes pensées, tumultueuse d'ardentes passions, tourmentée de désirs inassouvis, de curiosités, voilée de tristesses nébuleuses et illuminée de joies tantôt discrètes, tantôt triomphantes, tantôt ricaneuses, ou perverses, ou polissonnes, ou largement voluptueuses. Ce sera la vie, toute cette vie que Willy aime

et regarde et emprisonne dans ses livres, superbe, palpitante et pourtant soumise — la vie du Passé et du Présent, qui va de Marie Leczinska qui pleurait d'être reine de France, à cette charmante et si moderne Minne, qui se mourait de ne point trouver l'amour auprès de l'amant, et qui ressuscite de l'avoir su saisir dans l'abnégation désespérée d'un mari. Et Willy est un grand écrivain pour avoir créé des types, dans lesquels le Présent se reconnaît, qui influeront sur les hommes et les femmes de l'Avenir, et pour avoir extrait des papiers jaunis par le temps des figures sur lesquelles se modelait la société du Passé.

JEAN DE LA HIRE.

II

COLETTE

DEUXIÈME PARTIE

COLETTE

I. — L'Intérieur de Colette et Willy. — La femme et l'œuvre.

De la lumière, des couleurs claires, joyeuses, douces à l'œil, un divan profond ; des fauteuils agréables, des chaises et des tentures d'un art nouveau raisonnable et discret ; des statuettes de Willy, de Collette, de Polaire, des photographies des Claudine, du P'tit Jeune Homme et du Friquet ; des dessins de maîtres contemporains en de minces cadres : Sem, Cappiello, Leandre, Boldini... et d'autres ; des livres, des revues, des journaux ; sur le tapis épais, Toby-Chien sommeillant dans un rais de soleil ; et par-dessus tout, caressant les objets aux angles atténués et les ten-

tures d'agréables nuances claires, la lumière, une tiède lumière de printemps...

Telle est la vaste pièce où j'attends, pendant que la servante est allé m'annoncer à Willy. Cette pièce est un salon, elle pourrait passer pour un atelier d'artiste dessinateur, elle est un cabinet de travail, une bibliothèque si l'on veut, un fumoir si l'on préfère : elle est tout cela en même temps, et si agréable, si claire, on y voit si bien, dans l'arrangement désordonné des choses, le goût naturel de la femme et le charmant laisser aller de l'écrivain « non pontifex » — que l'on s'y trouve tout de suite à son aise, confiant, et que l'on se dit : « J'aimerais vivre là ! » Et chaque fois que j'y suis revenu, il m'a semblé que dans ce « salon de travail » j'avais toujours travaillé.

Willy entre, les mains tendues. Nous causons, puis, furetant partout à la recherche de gravures, de livres, d'articles de journaux, de papier ou de cigarettes, nous courons par tout l'appartement. Voici le vrai cabinet de travail : un

fouillis de livres et de papiers imprimés de toutes sortes, et de papiers blancs et de papiers manuscrits. Encore des photographies — grandes et belles — de Willy, de Colette, de Polaire ; encore des statuettes, et un buste — de M. Gauthier-Villars père, j'imagine — et des peintures... Nous sortons de ce caravansérail des « choses imprimées », et nous voilà dans la salle à manger. La lumière ! toujours cette lumière exquise qui réjouit les yeux et fait plaisir, il semble, à tout le corps... La pièce est calme, ordonnée, claire et vaste ; au mur, le portrait grandeur nature de Willy et Colette, par Pascaud... Deux fauteuils commodes, un tapis moelleux... Mais nous sortons, et nous revoilà dans le « salon de travail ». Je hume au passage, des fleurs que je n'avais pas remarquées tout d'abord, et je contemple l'héliogravure d'un portrait de Colette par Jacques Blanche : il est très beau, ce portrait, exprimant une sorte de gravité mélancolique, profonde, presque douloureuse qui m'étonne d'abord, et

que je comprends ensuite en me rémémorant certains passages — à peine deux mots — des *Dialogues de Bêtes*... Mais une tenture est soulevée, retombe, une voix nette, un peu étrange, dit : « Vous êtes là ? » Willy se retourne, je l'imite et me voici devant Mme Colette Willy, qui écoute mon nom, ce que Willy lui dit de moi, me sourit et me tend la main...

Je ne décrirai point Colette : on l'a fait avant moi, et on la connaît pour l'avoir vue souvent aux premières, aux expositions, à certaines réunions mondaines. Je n'épiloguerai pas sur la différence de la Colette-vraie et de la Colette-légendaire : Francis Jammes l'a fait très spirituellement et très justement dans la préface des *Dialogues de Bêtes* (1). Je ne chercherai pas non plus à imaginer de subtiles et creuses dissertations psychologiques pour déterminer si Colette est Claudine entièrement, ou Claudine beaucoup, ou Claudine un tout

(1) Voir à la Bibliographie, au chapitre : *Pour Colette*.

petit peu. Je n'ai pas à savoir où Willy a pris son modèle : cela ne me regarde pas, ni le public. Je ne m'enquerrai pas si Colette à treize ans est racontée dans *Claudine à l'Ecole*, Colette a seize ans dans *Claudine à Paris*, encore moins si Colette mariée se trouve dans *Claudine en Ménage*. — On s'est beaucoup inquiété de cela, dans les salons, dans les coulisses et les foyers de théâtre, dans les compartiments des trains rapides, dans les salles de rédaction et les garçonnières, sur les boulevards de Paris et la rue Cannebière de Marseille. Moi, je ne m'en inquiète pas du tout, et, si j'y fais allusion, c'est pour qu'on ne puisse m'accuser d'omettre volontairement quelque chose. Je ne sais donc pas si Colette est Claudine, si Colette est née en 1850 ou en 1890, si elle a épousé Willy à seize ans ou à vingt, si Willy est Renaud ou Maugis ou Siminley ou les trois à la fois. J'ignore tout cela, parce que ni moi ni le public n'avons le droit de chercher à pénétrer dans la vie intime d'un écrivain et de sa femme,

Colette par Préjelan

parce que ni moi ni le public n'avons le droit de faire d'un probe roman de mœurs un scandaleux roman à clef — car c'est le scandale que le public désire, espère, attend et invente, s'il ne le trouve pas — ; parce que, enfin, de ce qu'un écrivain prend ses modèles dans la vie il ne s'ensuit pas que nous devions savoir où sont et quels sont ces modèles. J'ai dit d'ailleurs, pour ceux qui tiennent à l'assimilation malgré tout, ce que je pensais du beau et droit et très honnête caractère de Claudine. Je ne sais donc rien de ce que la plupart de mes lecteurs attendent que je leur explique. Nous étudions ici des œuvres et des personnalités littéraires, et non pas le bien ou le mal-fondé de tous les potins qui alimentent l'esprit facile et la jalouse malveillance — vicieuse aussi — du Tout-Paris. Et ce que je sais sur l'œuvre et la personnalité littéraire de Mme Colette Willy, le voici :

II. — Les Dialogues de Bêtes.

Mme Colette Willy a écrit un petit livre, intitulé *Dialogues de Bêtes* — Ce sont les dialogues de quatre personnages : *Kiki-la-Doucette*, chat des Chartreux, *Toby-Chien*, bull bringé, et deux humains, « seigneurs de moindre importance », *Lui*, le maître, et *Elle*, la maîtresse. En quatre lieux différents, (une salle à manger, un salon où le feu est allumé, un compartiment de wagon de chemin de fer, un perron ensoleillé d'une maison de campagne) Kiki-la-Doucette et Toby-Chien causent ; rarement, Lui et Elle se mêlent à la scène, peu, et toujours en êtres, dominateurs sans doute et investis de la puissance, mais en somme inférieurs. De quoi parlent le chien et le chat ? De Lui et d'Elle surtout, puis du dîner en retard, de la bizarrerie des voyages en chemin de fer, de l'excellence du Feu, de promenades, de chasses, d'amour : c'est là toute leur vie.

Notons d'abord que Colette a montré

Albéric Jacquet, photo.

WILLY ET COLETTE

en écrivant ces dialogues, un sens extraordinaire des pensées que doivent rouler dans leur cerveau un chat et un chien domestiques, et une entente profonde de leurs caractères respectifs : le chat parle en animal indépendant, original, mystique, orgueilleux, cruel et rempli de mépris pour tout ce qui n'est pas de la race des chats ; le chien s'exprime en bête tranquille, en serviteur fidèle, affectueux, dévoué, obéissant, imitateur, modeste, bon et d'esprit simple. Et c'est très amusant de voir ces deux animaux juger la Femme et l'Homme, Elle et Lui, leurs manies, leurs occupations, leurs jeux, leurs travaux : Kiki-la-Doucette y met une vanité méprisante, Toby-chien une affectueuse indulgence de simple qui aime et ne comprend pas.

Notons aussi avec quel don d'observation minutieuse, Colette a décrit la vie physique, les transformations périodiques, les traits, les mouvements, les divers aspects du chien et du chat. Et cela est d'autant mieux fait que la vérité ne ressort pas de la description — il n'y

a pas de descriptions dans Dialogues de Bêtes — mais seulement des paroles du chat et du chien, qui font allusion à des faits de leur existence.

Et parmi ces pages spirituelles, charmantes, naïves, comme la nature et la vérité, il s'en trouve de très belles ; ce sont celles, rangées sous le titre *Le Premier Feu*. En voici la mise en scène : « *Parce qu'il pleut et que le vent d'octobre chasse en l'air les feuilles trempées, Elle a allumé dans la cheminée le premier feu de la saison. En extase, Kiki-la-Doucette et Toby-chien, couchés côte à côte au coin du marbre tiède, s'éblouissent à contempler la flamme et lui dédient ensemble des prières intérieures* ». Là, ce n'est pas du dialogue, mais un chant alterné, indépendant de part et d'autre, analogue pour le procédé de composition, à la majeure partie de la VIIe bucolique de Virgile. Les pensées (les chants, on peut dire, en prenant ce mot dans le sens virgilien) philosophiques qu'inspire le Feu à Kiki-la-Doucette et à Toby-chien sont, d'abord, bien en harmonie avec ce que l'on sait

de leurs caractères dissemblables ; ensuite, ces pensées, Colette a su les traduire en un style qui fait mon ravissement ; il est harmonieux, grave et soutenu comme la psalmodie mi-humaine, mi-divine, (égoïsme et adoration mêlés) qu'improvise un croyant devant l'Idole aimée, redoutée, incompréhensible, intangible et mystérieusement Toute-Puissante.

En faisant parler les animaux, La Fontaine leur a prêté des sentiments pareils à ceux des hommes, si pareils en tout que les animaux de la Fontaine n'existent qu'autant qu'on voit en eux des allégories ou des symboles. Et cela s'appelle la Fable. Mais ce n'est pas de la Fable que le livre de Colette Willy ; c'est autre chose, qui n'a pas été fait, c'est l'expression humaine de la pensée animale, étant admis (ce dont je ne doute pas, d'ailleurs), que les animaux ont une pensée, et un langage pour l'exprimer que nous ne comprenons pas. Et ce que fait dire Colette au chat et au chien nous semble si vrai par rapport à un chien et à un

chat, que son livre sort tout naturellement du domaine de la Fable où les animaux parlent comme les hommes, pour rentrer dans celui d'une Traduction nouvelle, où l'on traduit en français le langage incompréhensible des animaux. Incompréhensible, c'est vrai ! mais non pas pour Colette Willy, puisque c'est elle la traductrice, et que nous avons en mains son livre.

Mme Colette Willy a créé un genre. Elle aura, hélas ! trois fois hélas ! des imitateurs et des imitatrices, et qui n'auront ni son talent d'écrivain, ni sa connaissance de l'âme animale, ni son goût d'artiste qui choisit, ni sa science de la langue que parlent, en dehors de nous, les quadrupèdes. Ne condescendrait-elle plus jamais à traduire, pour notre joie, les conversations et les rêveries des animaux ; son seul livre, dans le genre qu'elle a imaginé et rendu célèbre d'un coup, serait-il *Dialogues de Bêtes*, — Mme Colette Willy restera seule digne du quatrain de Raoul Ponchon

Les bêtes avant tout, surtout,
Parlent le langage des bêtes,
Que nous ne savons pas du tout,
Et que seule comprend Colette.

Elle restera seule interprète de la langue animalière, parce que la première elle a eu l'idée d'écouter parler un chat et un chien, parce que de telles idées ne s'imitent pas avec succès, et parce que, sans doute, par une dilection particulière, le Dieu des animaux — si les Hommes en ont plusieurs, les Bêtes, plus intelligentes, doivent bien s'en être inventé un ! — le Dieu des Animaux lui aura envoyé le Don d'entendre et de comprendre...

Bonnes gens qui croyez que l'Homme n'est pas le seul être pensant dans la Nature, lisez les *Dialogues de Bêtes*. Faites relier solidement et joliment ce livre exquis. Mettez-le en bonne place dans votre bibliothèque. Et quand vous apprendrez que Mme Une Telle ou M. Un Tel a publié un livre où il prétend faire parler les animaux, prenez le petit ouvrage de Colette Willy et relisez-le, en vous disant :

— Le nouveau livre qui vient de paraître, imité de celui-ci, peut être le livre d'une bête, mais il n'est sûrement pas assez intelligent pour être *traduit des Animaux*.

Ainsi vous ne serez pas exposés à maudire Colette Willy d'avoir la gloire redoutable et rare de créer un genre — sur lequel va se ruer la foule des imitateurs, le *servum pecus* d'Horace et les *moutons de Panurge* du grand Rabelais.

Pendant que nous mettons sous presse une nouvelle édition des *Dialogues de Bêtes*, paraît à la librairie du *Mercure*. Cette édition renferme 7 dialogues, soit 3 de plus que ceux analysés ici, d'après la première édition des *Dialogues de Bêtes*, parus au *Mercure*.

En plus des *Dialogues de Bêtes*, Colette Willy a écrit la très remarquable étude sur l'Ouvreuse que l'on a lue dans ce volume, et plusieurs lettres de « Claune à Renaud » parues dans des revues.

JEAN DE LA HIRE.

En simple note, comme indice de caractère.

Dans l'*Art et la Mode* du 10 avril 1905, on décrivait la toilette de Colette au vernissage. Et, entre autres choses, on lui faisait porter des parements ornés de boucles *dorées*. — Colette écrivit une lettre de protestation — la première et la seule qu'elle ait écrite à propos de tout ce qu'on a dit d'elle — pour rétablir la vérité. Les boucles n'étaient pas dorées, mais tout en *acier*.

*
* *

(Rappelons aussi en passant, que le critique Fagus, a signalé avec raison des rapports entre les œuvres de Francis Jammes et *Les Dialogues des Bêtes*).

Gerschel, photo

WILLY ET POLAIRE
avant « Le P'tit Jeune Homme »

III

Critiques et Documents

TROISIÈME PARTIE

CRITIQUES ET DOCUMENTS

Pour WILLY

J'ai réuni là un certain nombre des articles les plus sérieux — éloges et « éreintements » — qui ont été écrits sur Willy. Mon choix a été guidé par cette seule considération : la sincérité — tout au moins apparente — des critiques. Car, des thuriféraires plats et des détracteurs de parti-pris, il n'y a pas à tenir compte.

OPINIONS DE **Jean Lorrain**.

DOIT-ON LE LIRE ?

Vous avez lu ? Je n'ai pu continuer, c'est scandaleux ! Je ne suis pas prude, mais,

enfin... — Dans ce Willy, ça a l'air arrivé, c'est vrai comme la vie. — Alors, pas vraisemblable : voyez l'affaire Humbert. Si jamais romancier avait imaginé pareille intrigue, il eût été bien reçu par les pontifes du document humain. — D'autant plus que l'invraisemblance continue. Est-ce assez romanesque, tous leurs châteaux cambriolés maintenant ? — Qui sait si ce n'est pas par eux-mêmes ! — La bande à Mandrin, alors ! Ça serait trop beau. Cette femme-là aurait du génie. Il faudrait lui élever une statue. — Ou lui confier le portefeuille de M. Caillaux. Songez ! Une femme qui a fait rendre cent millions à une enveloppe vide, quel merveilleux ministre des finances ! — Ah ! ces gens du Midi ! Ah ! ces Gascons !

A Toulouse en Toulousain,
Tout le monde connaît bien
La famille Bruscambille.

« Joli refrain pour revue de fin d'année. — Et pour une assemblée d'actionnaires ! — Humbert, nom difficile maintenant à porter. — C'est plutôt embêtant pour le peintre ! — Le portrait de la princesse de Tarente ! — Et nous voilà loin de *Claudine*

en ménage. — Comme la conversation a dévié. — C'est la vie. — Si scandaleux que ça, si raide que ça, cette *Claudine ?* — Hum ! Hum ! — Plus que les autres ? — Plus que *Claudine à l'Ecole ?* — Et que *Claudine à Paris ?* — Ce n'est pas possible. — Lisez. — Si c'est raide ! La preuve, c'est qu'on en parle en pleine affaire Humbert, et malgré les volcans. — Il y a des portraits ? — Frappants. — Au point qu'il y a eu des démarches faites, paraît-il, auprès d'un éditeur. — Qui a refusé d'éditer le livre, comme trop immoral. — Après l'*Agonie* de Jean Lombard ! — Vous me donnez envie de l'acheter. Il paraît qu'il y a des scènes entre les deux femmes, une certaine Mme Lambrock ? — Dite Rézi, qui vous laisseront sans résistance. — Vous m'émoustillez. — Pour émoustillant, c'est une lecture émoustillante. — Les liaisons dangereuses du vingtième siècle, par un Laclos modern style. — Vous exagérez ! *Claudine* n'a rien d'une marquise de Merteuil. — Ni Rézi non plus. — Mais ce mari complaisant et voyeur, a des curiosités du chevalier de Valmont. — Moi, je ne le lirai pas ; je ne suis pas prude ; mais, enfin, il y a des bornes à tout. »

Ainsi va le train des conversations mondaines. Et les salons, les salons musicaux surtout, sont en ébullition.

Il faut convenir aussi que cette *Claudine* est une personne qui, depuis deux ans, a fait beaucoup parler d'elle ; elle s'est tirée à cinquante mille comme du Zola et du Mirbeau, et s'est fait même mettre en pièce avec Mlle Polaire, invraisemblable de minceur, Egyptienne et brucolaque (cliché connu), exquise dans son sarreau taché d'encre d'écolière insatiable et rebellée...

A l'école, ce petit pâtre bouclé (jolie définition de son physique aguicheur) assistait, intéressé, aux menus jeux et escarmouches des sous-maîtresses et des pensionnaires entre elles ; déjà pleine d'amativité, elle entrait en rivalité avec sa directrice à propos de la jolie Aimée, et, perversement sensuelle, se plaisait autant à attiser les désirs de Luce qu'à s'y refuser ; elle provoquait les confidences, les aveux et les caresses, quitte ensuite à mordre et à griffer. Cette Claudine, un petit monstre exquis de tendresse et de brutalité ! Mais dans quel cadre sain et robuste de vraie campagne, au milieu de quelles bouffées d'air pur et d'odeurs de faînes mouillées... Et c'était

Claudine à l'Ecole, qu'une mère ne pouvait laisser lire à ses filles.

Puis ce sauvageon de forêt émancipé suivait son vieux bonhomme de savant et de père à Paris. De Montigny-en-Puisaye, le petit pâtre bouclé, devenu quasi une jeune fille, émigrait rue Jacob, avec son cuveau, sa bonne Mélie et sa chatte Fanchette ; elle y scandalisait une vieille dame du troisième Empire, ébouriffait les papillotes de quelques autres ancêtres en crinoline, et, fantasque, charmante et mal élevée, mêlant agréablement le patois à l'argot, acidulée comme une pomme verte, courait seule les rues et les ateliers, était suivie par des vieux messieurs, voyait intimement une petite entretenue, la Luce de l'école, qui avait mal tourné, esquissait vers Lesbos quelques gestes, accueillait les confidences de son cousin Marcel, jeune éphèbe attardé aux traductions des auteurs grecs, s'intéressait trop à la correspondance uraniste du beau Charlie, flirtait avec son oncle, et, après une délicieuse et mouvementée rentrée en fiacre, finissait par épouser l'oncle Renaud, publiciste et écrivain connu et Parisien achevé, des plus tentants encore — d'après les descriptions, du moins — avec ses che-

veux drus, couleur plume de grèbe, ses yeux bleus insistants et sa moustache dédorée... Et c'était *Claudine à Paris*, qu'une mère ne pouvait laisser lire à ses fils.

C'est cette Claudine-là qui nous revient aujourd'hui, mariée, et c'est *Claudine en ménage*, et dans le monde on s'esbrouffe et on se voile la face, les dix doigts des mains bien écartés pour mieux lire ; les uns crient au scandale, les autres à la censure ; des dames âgées avouent ne pas comprendre ; d'aucunes, dont la valeur n'a pas attendu le nombre des années, déclarent que, cette fois, l'auteur a été trop loin ; un éditeur s'évanouit, des ménages qu'on connaît veulent se reconnaître, le volume est à clef... forée. Bref, *Claudine en ménage* est un livre que les maris ne peuvent laisser lire à leurs femmes, à moins que ce ne soit un livre que les femmes ne se soucient pas de voir lire à leurs maris.

Les *Liaisons dangereuses* du vingtième siècle ! a-t-il été chuchoté, insinué et redit.

J'ai lu, comme tout le monde, *Claudine en ménage*. J'ai été un peu étonné, surtout durant les premières cinquante pages, et puis je m'y suis fait. Vous me direz qu'on se fait à tout, et, lecture faite, je ne suis

Dessin de Rip

pas si scandalisé que bon nombre de mes confrères veulent l'être.

Claudine en ménage, c'est Claudine amoureuse, somme toute.

Si elle était tombée sur un mari plus jeune, plus autoritaire, moins curieux et surtout moins amusé des curiosités de sa femme, moins égoïstement indulgent surtout, qui sait si Claudine eût glissé si facilement sur la pente savonnée de ses caprices, et si nous aurions eu l'aventure si parisienne et si capricieuse de la blonde Rézi ?... Nous y aurions, il est vrai, perdu de bien jolies pages, les plus troublantes, les plus aiguës et les plus vraies qu'on ait peut-être jamais écrites sur l'amitié amoureuse ; car cette petite sauvage de Claudine adore son Renaud et l'adore avec frénésie. Il faut voir dans quels termes elle parle de sa nuit de noces et des autres ! Renaud, qui me paraît être un jouisseur averti, très friand de primeurs, assiste à l'éclosion de Claudine amoureuse un peu à la façon d'un voyeur amusé de tous les gestes de sa femme. Il y a plus qu'un amateur d'âme dans ce mari vicieux et complaisant ; il se prête et il assiste bien plus qu'il n'agit ; et cette attitude finit par être une déception

pour l'ardente et farouche petite fille qu'est Claudine. Claudine, en amour, avait rêvé moins un complice qu'un maître, et cette affamée de caresses trouve un partenaire qui les provoque, les caresses, les reçoit et les observe. Il y a maldonne. Ce *petit pâtre bouclé*, très femme sous ses cheveux courts, voit et veut l'amour mystérieux et sombre : c'est la féminité même de ce grand gaillard de mari, aux bras si longs et à la poitrine si large, et qui consent toujours et ne commande jamais, qui donne à Claudine sa première désillusion, et la jeune femme commence à trouver qu'il lui manque quelque chose.

C'est alors qu'apparaît Rézi, mondaine mélomane, Rézi la savante, Rézi la souple, Rézi la blonde, Rézi l'irrésistible dans son cadre d'élégance et de millions, Rézi et ses dessous soyeux et parfumés, la douceur de ses mains prenantes, le fluide de ses cheveux d'or, l'attrait de ses grands yeux couleur d'orage, la blancheur d'une peau unique et les deux fraises de ses seins ; Rézi dont le regard implore, dont la bouche s'ouvre comme une fleur ; Rézi dont le silence est plus éloquent que les paroles, Rézi dont l'impudeur soi-disant incons-

ciente détaille une à une toutes les beautés de son corps, Rézi et la chaleur de sa gorge on dirait inconsciemment appuyée aux omoplates de Claudine, Rézi et la fringante arabesque de sa silhouette dans l'adéquat étau de ses robes, et le fauve rayonnement de sa nudité dans le tub ; et c'est....., avec ses mille et un travaux d'approche et les reculs cabrés de l'autre, ses hésitations, ses effrois, et puis l'angoisse délicieuse du désir partagé, la chronique pimentée de la liaison des deux femmes.

Et cette liaison, le mari de Claudine la voit naître ; pis, il l'encourage, la protège, la dirige, en hâte la marche et, très excité, doublement épris de sa femme et de Rézi, leur trouve un abri contre les soupçons de l'autre mari, les conduit lui-même à la garçonnière coupable, y fait le guet, et, bon larron, y trouve enfin son compte, puisqu'il tâte aussi de la chair savoureuse de Rézi.

Willy a, sans le vouloir, écrit *Le plus heureux des trois*, et nous voici loin de *Mademoiselle Giraud, ma femme*, que l'époux trompé noyait bel et bien de ses propres mains.

Le mari de Willy, lui, fait de ses propres mains le ménage de *Claudine en ménage ;*

mais la surprise de ce livre c'est que, jusqu'ici libertin, il devient tout à coup moral.

Claudine a été l'amie de Rézi, Rézi a été la maitresse de Renaud ; mais, là, notre Claudine se fâche : elle est jalouse, elle adore son Renaud, elle n'admet pas le partage, elle surprend les coupables, souffre mille morts, voit rouge, manque étrangler Rézi et, de désespoir et de honte, s'enfuit dans son Montigny, dans le village de son enfance, se retremper, se panser et se guérir dans la senteur forte des labours et l'odeur mouillée des bois ; et là, devant ses horizons familiers de petite fille, elle souffre, elle pleure, et finit par écrire cette adorable lettre qui est le rachat même du livre. J'en détache ce passage :

« Je ne voudrais plus, plus jamais, vous causer de chagrin ; mais il faut que vous m'y aidiez, Renaud. Oui, je suis votre enfant, — pas rien que votre enfant — une fille trop choyée à qui vous devez parfois refuser ce qu'elle demande. J'ai désiré Rézi et vous me l'avez donnée comme un bonbon... Il faut m'apprendre qu'il y a des gourmandises nuisibles, et qu'à tout prendre, on doit se méfier des mauvaises marques... Ne craignez pas, cher Renaud,

d'attrister votre Claudine en la grondant. Il me plaît de dépendre de vous et de craindre un peu un ami que j'aime tant.

» Je veux encore vous dire ceci : c'est que je ne retournerai pas à Paris. Vous m'avez confiée au pays que j'aime, venez donc m'y retrouver, m'y garder, m'y aimer. Si vous devez me quitter quelquefois par force ou par envie, je vous attendrai fidèlement et sans défiance. Il y a dans ce Fresnois assez de beauté, assez de tristesse, pour que vous n'y craigniez pas l'ennui, si je reste auprès de vous. Car j'y suis plus belle, plus tendre, plus honnête.

» Et puis, venez, car je ne peux plus durer sans vous. Je vous aime, je vous aime, c'est la première fois que je vous l'écris. Venez ! Songez que je viens d'attendre pendant quatre longs jours, mon cher mari, que vous ne soyez plus trop jeune pour moi !... »

Le Journal. — 29 mai 1902.

De Francisque Sarcey

Permettez-moi de vous signaler, en terminant, un volume qui vient de paraître : les *Soirées perdues*, de Willy. C'est le

recueil des articles qu'a publiés notre confrère sur le théâtre en 1891 et 1892.

Willy a une note très particulière : personne n'est plus expert que lui aux coq-à-l'âne. Ils jaillissent de toutes parts dans sa prose, et ils sont si imprévus parfois, si bizarres, que l'on se sent tout à coup secoué d'un rire incoercible.

Mais ce qu'il a de plus étonnant, c'est que, sous ces à peu près fantaisistes, l'auteur cache une érudition profonde, un sens très droit, un jugement très sûr.

Avec son air de blague à outrance, à travers le torrent de ses calembours, il traite en se jouant des questions d'esthétique et ouvre des aperçus dont quelques-uns sont nouveaux et qui me paraissent presque toujours justes. Il a dérobé leurs grelots aux anciens fous du roi pour dire des choses sensées et vraies.

Le Temps. — 21 Janvier 1894.

Réponse de **François de Nion**

à l'Enquête suivante

sur le Roman Contemporain :

1° Que pensez-vous du *Roman Contem-*

porain, de son influence sociale et intellectuelle !

2° Comment le classer par rapport au roman réaliste ; en est-il la réaction ou le prolongement ?

3° La grande liberté avec laquelle les mœurs y sont décrites correspond-elle à la liberté des mœurs d'aujourd'hui ou est-elle seulement l'indice d'un secret désir de renverser les anciennes valeurs morales ?

4° Quels sont parmi les *romanciers français et vivants,* celui ou ceux que vous estimez le plus. Leur préférez-vous certains romanciers étrangers ?

Réponse

1° Je crois que le roman contemporain n'a pas plus de valeur sociale qu'un vaudeville ;

2° Qu'il n'est que le prolongement à peine adultéré du roman réaliste ;

3° Qu'il calomnie indignement les mœurs d'un peuple chez lequel se rencontrent au plus haut degré les vertus domestiques qui d'ailleurs sont le seul réactif et l'unique sauvegarde contre l'objection de ceux qui nous gouvernent ;

4° J.-H. Rosny, Paul Adam, M. de Vogüé, *Willy*, P.-V. Marguerite, Huysmans, Camille Lemonnier, ce grand écrivain français...

Et Tolstoï quand je l'aurai lu en russe.

CRITICAL REVIEW,

26 novembre 1903.

De Pierre de Bouchaud.

Portraits d'Ecrivains

Henry Gauthier-Villars (Willy)

M. Henry Gauthier-Villars est l'un des écrivains les plus intelligents que je connaisse. Son esprit, jamais en repos, embrasse les questions les plus diverses avec un égal bonheur.

Il est historien d'abord et, en cette qualité il nous donna l'an dernier, un grave livre d'histoire, bourré de faits : *Le mariage de Louis XV* (1). Il arrivait à nous avec une documentation digne d'un élève de l'Ecole des Chartes. Il rappelait tous les évènements relatifs à l'union de Louis le Bien-Aimé, cette course au clocher à la recherche d'une

(1) Perrin, éditeur, Paris.

reine de France. Rien n'est plus curieux à lire que les titres des candidats au trône. Chaque nom était suivi de considérants parmi lesquels on en rencontre d'un comique achevé. Et, grâce aux intelligentes citations de l'auteur, on revit positivement les scènes où le duc d'Orléans tenait le principal rôle. Le régent n'avait pas de chance. Georges 1er d'Angleterre lui refuse sa fille pour Louis XV, Mme de Brie fait avorter le projet du mariage avec Mlle de Vermandois. L'impératrice Catherine aurait bien consenti à une alliance, mais le rapport de notre représentant à Pétersbourg rend impossible l'union avec une princesse russe. Ce fut à ce moment qu'on découvrit à propos Marie Leczinska, dont le père, après un règne longuement interrompu, terminait à Nuremberg une lamentable existence de monstre déchu. Rien n'est intéressant comme le chapitre d'Henry Gauthier-Villars consacré à la *Déclaration de mariage*, coup de théâtre frappant l'Europe de stupeur et amenant au trône de France une princesse dédaignée jusque-là par toutes les cours régnantes. Le mariage se fit par procuration à Strasbourg, le 15 août 1725, en présence du duc d'Orléans et des parents de Marie. Elle partit

aussitôt pour Fontainebleau où elle fut reçue avec empressement.

Le volume s'achève à la naissance du Dauphin, 4 septembre 1729, M. Henry Gauthier-Villars y publie des lettres inédites de Stanislas Leczinsky. On se rend compte en les parcourant des complications inouïes de ce mariage royal. Rien ne fut épargné. Méchancetés, calomnies intéressées, intrigues se dénouant autour d'une princesse qui, malgré son avènement au trône d'un puissant pays, allait, au bout de peu de temps, devenir la plus malheureuse femme du monde. *Sunt lacrymæ reginarum*...

*
* *

Passons du grave au doux, du sévère au plaisant. Il ne s'agit plus, maintenant, de Henry Gauthier-Villars, mais de *Willy*. C'est bien le même talent, mais s'exerçant sur de tout autres sujets... Comme romans, le joyeux Willy avait débuté par deux récits spirituels : *Maitresse d'Esthète* et *Un vilain monsieur* (1). Ces livres étaient amusants, mais voilà tout. Ils n'atteignirent pas le grand public. Avec *Claudine à l'école et Claudine à Paris* (2) il en fut tout autrement.

(1) Simonis-Empis, éditeur, Paris.
(2) Ollendorf, — —

On fit à ces ouvrages parus à un an d'intervalle — le second date d'avril dernier — un accueil enthousiaste.

On aima cette petite jeune fille de quinze ans allant à l'école de son village et y racontant ce qu'elle y faisait, ce qu'elle y voyait et aussi ce qu'elle y entendait. Ah ! elle ne se préoccupe pas du boulevard, celle-là. Elle s'agite avec entrain dans la petite sphère où elle vit. Son paganisme ingénu de fillette ardente et intelligente ne s'étonne de rien. Et, comme son naturel est très droit, Claudine côtoie la boue sans même y tremper un de ses doigts tachés d'encre d'aspirante au brevet élémentaire qu'elle passe, d'ailleurs, brillamment, en enjôlant avec adresse un ou deux examinateurs amis de son père. Voici pour *Claudine à l'école.*

Dans le livre suivant, nous la retrouvons au moment où elle arrive à Paris. Son espièglerie, son esprit de plus en plus développés lui servent fort dans ses discussions avec un jeune gommeux efféminé, subtil et poseur. L'histoire finit par un mariage avec un homme de quarante ans, vers lequel Claudine se sent attirée par la même aimantation d'un cœur qui préfère le sérieux du milieu

de la vie masculine aux serments trompeurs des éphèbes raseurs et idiots... Voilà que je me mets à parler comme Claudine qui prend l'existence comme elle est, sans lui demander midi à quatorze heures, tout à la coule, quoi ! C'est ce que ne manque pas de faire non plus cette charmante petite Marguerite Vaneau-Desclotures que Willy et une collaboratrice d'un talent égal au sien viennent de nous présenter dans le volume qui paraît en ce moment : *Dans le Noir* (1).

*
* *

On le voit donc, Willy est humoriste. Mais cet humoriste qui écrit des nouvelles dans maints journaux amusants est aussi un excellent critique musical : troisième face de son talent. Comme musicien, sous le nom d'*Ouvreuse* du Cirque d'Eté, du Château-d'Eau ou de la rue Blanche, il donne hebdomadairement à l'*Echo de Paris* d'étincelantes chroniques. Celles-ci s'émaillent de merveilleux calembours, se fleurissent de noms de grandes dames, d'artistes, de gens de lettres, et contiennent toujours une très nette appréciation des choses de la

(1) Librairie Molière, Paris.

La Province, 25 novembre 1901 (Saint-Etienne).

musique, le sentiment toujours juste des œuvres anciennes et modernes, la critique exacte, en un mot, des morceaux joués par Chevillard ou Colonne. Sans avoir l'air d'y toucher, l'*Ouvreuse*, qui redevient Henry

Dessin de Claude S.

Gauthier-Villars quand il s'agit de rendre compte des partitions jouées à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, excelle à mettre en valeur les mérites d'un maëstro et loue avec un éclectisme digne d'éloge le talent partout où il se trouve. Mais l'*Ouvreuse* censure

impitoyablement les fautes de goût. Personne n'a, comme elle, le talent de faire tomber sous le ridicule une mélodie médiocre, un chanteur sans mérite, une orchestration symphonique embarrassée. Notre musicographe déclare, aussi, une guerre à mort aux fausses notes. Gare aux chefs d'orchestre qui ne sont pas sûrs de leur affaire. Ils n'ont qu'à bien se tenir...

Les chroniques musicales de l'*Ouvreuse* forment une suite de volumes à consulter par tous ceux qui se préoccupent du mouvement harmonique de notre époque. Elles sont à placer dans les bibliothèques à côté des étincelantes *Soirées de l'Orchestre* où Hector Berlioz, le musicien génial dont nous ne sommes pas assez fiers, notait avec une ironie à l'emporte-pièce les grandeurs et les décadences de ses confrères, critiquait sans vergogne ou louait avec hardiesse les œuvres musicales de son temps.

De Paul Héon.

Willy

Pour l'imagination des faibles lecteurs provinciaux ou des Parisiens qui, friands de littérature, vivent loin des journaux et

ne sont pas renseignés sur les pseudonymes, le personnage drapé dans ce moelleux vocable britannique est inquiétant comme un confus héros de la légende. Willy ! Ces deux syllabes énigmatiques, hallucinantes, qu'on voit, incessamment et partout, dans les plus menus papiers littéraires comme dans les gazettes les plus opulentes, surexcitent et passionnent.

Or, ce nom, quasiment illustre, n'est qu'un des avatars de son propriétaire, une des très diverses formules de son essence ! Ces signatures, presque aussi répandues : L'Ouvreuse du Cirque d'Eté, Henry Gauthiers-Villars — et combien d'autres — servent a masquer encore cette physionomie une et identique qui, plus volontiers, se voile du tulle léger et gracieux.

Ainsi s'exprimaient, jadis, *les Hommes d'aujourd'hui*.

Willy ne se sépare guère d'un tube à bords plats popularisé par Léandre, Sem, Cappiello, Barrère, etc., coiffure quasi légendaire que notre Widhopff a volontairement négligée, insoucieux des trop faciles caractéristiques, et trouvant plus intéressant de reproduire le crâne tourmenté, aux bosses significatives, du papa de *Claudine*.

Georges Lecomte a finement silhouetté Willy : « Des moustaches de Brenn farouche (complétées par une barbiche de mousquetaire) dont la menace est annulée par un sourire fin et bon, sourire non pas tant des lèvres qui pourtant expriment une ironie sans aigreur, mais surtout de l'œil bleu, noyé de douceurs subtiles, l'œil naïf d'une vierge des ballades allemandes ; un regard de caresse, si tendrement vague, où il y a de la Foi et du Mystère, regard d'une âme aimant à s'émouvoir dans les larges ondes wagnériennes. Puis soudain, avec l'instantanéité d'un total changement de décor, ce regard ingénu chahute, papillotte, se met à gaminer ; de candide, il devient farce ! Une voix féminine, toute frêle sous la brousse terrifiante des moustaches dit, avec une grâce espiègle, les drôleries les plus capricantes.

« Imaginez un homme qui sait du grec autant que normalien de France, indianiste érudit, fort renseigné sur l'écriture cunéiforme, capable de traduire, au retour du Bois, à quelque enchanteresse extasiée, l'antique littérature écrite en creux sur les quatre faces de l'Obélisque, un homme qui a médité sur la Bible, étudié les théogonies les plus lointaines, les Pandectes et le Droit

WILLY ET COLETTE

(Nos contemporains chez eux. — Dornac, phot. éditeur)

canonique, qui sait les brumeuses étymologies des mots, la philosophie et les caractères de l'Art en tous les temps ; un homme, qui, par simple jeu, extrairait une racine cinquième et résoudrait un problème d'astronomie aussi bien qu'il vous démontrerait la rigoureuse nécessité des guerres Puniques et qui, mettant une très gracieuse coquetterie à ne point manifester sa science en doctes écrits, préfère sourire et plaisanter, n'utiliser son savoir que comme une parure à sa fantaisie, se livrer à d'audacieuses gymnastiques d'idées, à de joyeuses cabrioles de mots en donnant comme bases aux sauts périlleux de sa verve les tremplins solides de ses multiples connaissances. Hardiment, il s'élance de l'un d'eux, décrit une souple volte, l'achève sur un autre tremplin d'où il rebondit plus élastique encore pour donner un coup de jarret sur un troisième qui le projette ailleurs. Ainsi, une de ses chroniques dégingandées et fantasmagoriques traite-t-elle de quelque symphonie : deux ou trois aperçus neufs et lucides témoignent de sa compétence musicale, mais tout de suite il est comme étreint par le spleen d'avoir été grave un instant et, soudain, le voici qui se met à faire des

pointes : un pizzicato cocasse, spirituel, une macédoine de jolis mots dont le chaos ingénieux met en joie, une juxtaposition d'idées disparates qu'il assemble à la faveur d'une lointaine analogie de vocables ou de pensées et, alors que, ravis, convulsés par le rire, nous le pourrions croire simplement un gentleman de la facétie, vite, quelques touches rappellent son érudition complexe en même temps qu'elles précisent le débat et imposent la considération pour les richesses du cerveau très orné du chroniqueur.

Inutile de rappeler son début au théâtre, *Claudine à Paris*, qui désenguignonna les Bouffes-Parisiens, et mit en lumière une délicieuse comédienne, Polaire, que Willy, reconnaissant à bon droit portraictura dans cet « instantané » tout plein de finesse et de charme :

« Elle ne joue pas Claudine, elle est Claudine.

« Vivace, tout le corps menu, trépide « comme une voiturette sous pression.

« Ses bras d'enfant nerveusement tendus, « poings crispés, devant elle, sa tête d'une « joliesse d'androgyne, rejetée en arrière.

« Claudine à Paris » cambre cette taille « célèbre, capable d'enjalouser une abeille

« qui se corsèterait chez la faiseuse en « renom. Les dents étincellent, et de la bou- « che, au dessin plus voluptueux que clas- « sique, un gazouillis de rires clairs s'envole.

« Alors, poignant contraste avec l'enfan- « tillage de cette joie, voici que s'entr'ou- « vrent avec lenteur deux yeux languides « d'Orient, diamants noirs allongés jus- « qu'aux tempes ; et, sous la palpitation des « cils, rêve une indicible mélancolie... »

« Et pour clore cette trilogie peu banale, un roman vient de paraître, que tous s'arrachent ; après *Claudine à l'Ecole*, après *Claudine à Paris*, voici l'œuvre attendue, et avouons-le, redoutée : *Claudine en ménage*. La gamine fantasque, véridique et passionnée, de Willy, nous l'avons quittée au seuil du mariage. Certains, peut-être, jugeront prudent de ne pas la suivre plus loin, car elle va frôler le danger — et l'un des pires — jusqu'à s'en délecter, jusqu'à en souffrir voluptueusement. Mais comment avoir le courage, si on l'a ouvert, de ne pas terminer ce livre inquiétant et délicieux, qui palpite de tendresse fourvoyée, de charme équivoque et de fiévreux désir ? Claudine s'y raconte sans embarras, également éloignée de s'enorgueillir et de s'humilier ; elle est ainsi ; il

faut la prendre ou la laisser : on la prend...

Courrier Français.

De Th. Lindenlaub

Médaillon

Un œil à fleur de tête, au regard curieux et narquois ; l'air musard ; c'est le Gilles de ce temps ; le haut-de-forme noir et mat, à bords plats, achève sa figure, comme le feutre blanc et le serre-tête, celle de l'habillé de soie ou de satin de l'autre siècle. Le Watteau de Willy, c'est Sem ou Abel Faivre. Mais nul crayon ne saurait exprimer ce que recèle ce front, derrière lequel il y a tant de choses. Là-dedans, tout marche, tout fonctionne ; cent petites scies mordent ; cent rouages tournent ; une foule de petites choses s'amenuisent.

Avec la prestesse d'un Frégoli, il passe à travers l'art, la critique, la musique, les petits vers, l'histoire, le roman, en prenant les mines et les airs appropriés.

Des musiciens il parle avec le sens le plus naturellement juste et délicat et en même temps il les salue de fanfares de sa façon, de symphonies carnavalesques, de jeux de mots,

d'improvisations fantaisistes, dont il a un répertoire inépuisable.

Tout à coup, il laisse là son orchestre de cocassédies, son picolo aigu, sa syrinx, son sifflet et le voilà dans les dossiers, la poussière des bibliothèques. Vous cherchez sur le front dégarni, la calotte de l'homme d'études ; vous le plaignez de pâlir sur la diplomatique de l'histoire. Crac ! Nouveau changement à vue : Une fillette montée en graine, entre en coup de vent, saute sur la table, tire les moustaches de son père spirituel ; c'est l'étrange Claudine elle-même, avec son mollet déjà coquin sous sa robette presque trop courte. Et Willy ferme vite ses liasses de documents et lui sourit d'un sourire aigu.

Ainsi Willy, toujours différent et toujours le même, occupe sa vie à faire des niches aux Neuf Muses, même à celle de l'astronomie, car, dans sa verte jeunesse il corrigea chez son père, le grand éditeur des mathématiciens, l'Annuaire du Bureau des Longitudes. On a même remarqué que vers ce temps-là les Saisons commencèrent à se déranger et à ne plus répondre aux calculs des disciples d'Uranie.

Insinuerez-vous, peut-être, que cet enfant

terrible de Willy a brouillé en cachette la grande horloge du Temps ?

TH. LINDENLAUB.

Gil Blas, 4 avril 1903.

De Georges Lecomte

Pour l'imagination des faibles lecteurs provinciaux ou des Parisiens qui, friands de littérature, vivent loin des journaux et ne sont pas renseignés sur les pseudonymes, le personnage drapé dans ce moelleux vocable britannique est inquiétant comme un confus héros de la légende. Willy ! Ces deux syllabes énigmatiques, hallucinantes, qu'on voit incessamment et partout, dans les plus menus papiers littéraires comme dans les gazettes les plus opulentes, surexcitent et passionnent. Qu'est-ce ? — Une formule de magie, le nom d'un guerrier fameux ou de quelque notoire personnage de drame, le surnom d'un bandit bien sanglant, l'appellation cythéréenne d'une fastueuse courtisane, le pseudonyme littéraire d'une femme célèbre, celui d'un équilibriste phénoménal ou encore celui du caniche préféré d'une grande dame ? Mais combien affolante deviendra l'anxiété si je révèle que ce nom,

quasiment illustre, n'est qu'un des avatars de son propriétaire, une des très diverses formules de son essence ! Ces signatures, presque aussi répandues : Jim Smiley, une ouvreuse du Cirque d'Eté, Henry Gauthier-Villars (1), — et combien d'autres — servent à masquer encore cette physionomie une et identique qui, plus volontiers, se voile du tulle léger et gracieux : Willy. Alors, plus nostalgiquement, on voudra être renseigné, sur l'être mystérieux et fécond qui suffit à alimenter tous ces travestissements dont un seul serait capable de glorifier un homme.

« L'Être » ? dites-vous ? Quelle duperie ? vous insinueriez qu'un *seul* être se dissimule sous cette joaillerie de noms connus ? mais c'est une association, un syndicat, toute une école, l'Ecole du rire et de la Faridondaine ? — Point du tout : Un seul être, rien qu'un être. Mais quel être ! Physiquement : Un sourire sous un chapeau de haute forme qu'ailleurs (*Nouvel Echo* du 12 février 1893) j'ai célébré ; des moustaches de Breen farouche dont la menace est annulée par un sourire fin et bon, sourire non pas tant des lèvres qui pourtant expriment une ironie

(1) Né à Villiers (Seine-et-Oise) le 10 août 1859.

sans aigreur, mais surtout de l'œil bleu, noyé de douceurs subtiles, l'œil naïf d'une vierge des ballades allemandes ; un regard de caresse, si tendrement vague, où il y a de la Foi et du Mystère, regard d'une âme aimant à s'émouvoir dans les larges ondes Wagnériennes. Puis, soudain, avec l'instantanéité d'un total changement de décor, ce regard ingénu chahute, papillotte, se met à gaminer ; de candide il devient farce ! Une voix féminine, toute frêle sous la brousse terrifiante des moustaches dit, avec une grâce espiègle, les drôleries les plus capricantes.

Willy ! Comment définir cette très complexe silhouette ? Imaginez un homme jeune, helléniste comme Weil, latiniste avec une telle conscience de sa force qu'il dédaigne le lustre facile des citations, indianiste érudit, fort renseigné sur l'écriture cunéiforme, capable de traduire, au retour du Bois, à quelque enchanteresse extasiée, l'antique littérature écrite en creux sur les quatre faces de l'Obélisque, un homme qui a médité sur la Bible, étudié les théogonies les plus lointaines, les Pandectes et le Droit canonique, qui sait les brumeuses étymologies des mots, la philosophie et les carac-

Gerschel, photo.

POLAIRE
dans « Claudine »

tères de l'Art en tous les temps ; un homme, qui, par simple jeu extrairait une racine cinquième et résoudrait un problème d'astronomie aussi bien qu'il vous démontrerait la rigoureuse nécessité des guerres Puniques et qui, mettant une très gracieuse coquetterie à ne point manifester sa science en doctes écrits, préfère sourire et plaisanter, n'utiliser son savoir que comme une parure à sa fantaisie, se livrer à d'audacieuses gymnastiques d'idées, à de joyeuses cabrioles de mots en donnant comme bases aux sauts périlleux de sa verve les tremplins solides de ses multiples connaissances. Hardiment, il s'élance de l'un d'eux, décrit une souple volte, l'achève sur un autre tremplin d'où il rebondit plus élastique encore pour donner un coup de jarret sur un troisième qui le projette ailleurs. Ainsi, une de ses chroniques dégingandées et fantasmagoriques traite-t-elle de quelque symphonie : deux ou trois aperçus neufs et lucides témoignent de sa compétence musicale, mais tout de suite il est comme étreint par le spleen d'avoir été grave un instant et, soudain, le voici qui se met à faire des pointes : un pizzicato cocasse, spirituel, une macédoine de jolis mots dont le chaos ingénieux met en

joie, une juxtaposition d'idées disparates qu'il assemble à la faveur d'une lointaine analogie de vocables ou de pensées et, alors que, ravis, convulsés par le rire, nous le pourrions croire simplement un gentleman de la facétie, vite, quelques touches rappellent son érudition complexe en même temps qu'elles précisent le débat et imposent la considération pour les richesses du cerveau très orné du chroniqueur.

S'il avait eu souci des parchemins ou des réputations graves, Willy aurait pu professer l'histoire, la science sociale, les langues mortes, devenir jurisconsulte retors, commentateur des textes les plus ardus, tribun, industriel décoré, rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes*, sportmann magnifique, homme ou conseiller d'Etat. Mais, comme si son érudition lui avait fait pressentir l'à-peu-près néant des connaissances humaines, il a préféré sourire, voir avec gaité le comique de l'existence ; méprisant les pédagogiques attitudes, les occupations positives, il a mieux aimé se tailler dans le solennel peplum de son savoir un radieux, scintillant et bien personnel maillot de clown ! Il le pense plus réjouissant et moins banal que l'habit noir, la toge ou le frac brodé. Il ap-

porte au moins quelque allégresse en notre morne vie grise. Maillot tissé de fils d'aurore, teint des couleurs de l'arc-en-ciel. Sur sa trame éblouissante luisent des gemmes, des nacres rosées ! à chaque mouvement, des frissons de lumière y courent. Maillot de tous points inventé par celui dont les élégantes formes se dessinent sous ses splendeurs et qui ne rappelle en rien les costumes un peu fatigués, les paillettes un peu ternies des fantaisistes contemporains. Surtout quelles arabesques compliquées sut dessiner en ses aériennes voltiges notre gymnaste littéraire : il lui répugne de rééditer, même avec l'agrément sournois de variations nouvelles, les dislocations de pensée, les pirouettes d'écriture qu'il vit accomplir à ses aînés : il s'ingénie à créer, il trouve. Et, sans peur de l'épuisement, en homme conscient de son inlassable élasticité, de ses ressources prestigieuses, il modifie son « faire » selon la qualité de ses divers publics ou l'atmosphère des lieux où il exécute ses divertissements spirituels : ici, ses facéties seront plus finement élégantes, là elles signifieront plus de rêve ou s'envelopperont de mystère, ailleurs elles restent extérieures et d'une joie plus directe.

Partout et toujours, il saura interrompre la paradoxale folie de ses souplesses, non pour hurler quelques lazzis aisés, mais pour stupéfier son public par de très profondes paroles, dites la bouche souriante, qui forcent à penser, révèlent la science protéiforme de l'artiste et rehaussent l'estime qu'on lui accorde : l'un des Hanlon-Lee, modulant avec politesse sarcastique, au cours d'une subtile acrobatie, quelque hémistiche latin, une parole des Pères de l'Eglise, citant une date d'histoire, un article du Code, une loi d'harmonie.

Dans la réalité de l'existence, Willy apparait aussi frénétique ; il est l'homme de sa littérature. Les faits et gestes d'une de ses journées expliquent tout comme ses écrits son agilité cérébrale : levé peu après l'aube, il froisse les gazettes humides encore de leur tout récent tirage, parcourt les revues, s'enfonce dans l'intimité souvent ténébreuse des poèmes les plus hermétiques, prend la peine d'en deviner les intentions, lit des articles de philosophie et de science, les communications aux diverses académies, dirige une grave maison d'édition, envoie dix télégrammes, écrit vingt lettres à des amis, des femmes, des savants, des secrétaires de

théâtre, des ministres, des barnums, des professeurs au Collège de France, saute dans un fiacre, de ce fiacre dans une exposition, de là tombe à une répétition générale, écoute la pièce, puis va aux quatre coins de Paris, consoler des angoisses de femmes, interroge par correspondance les vices de la province, observe ceux de Paris, se rend à des five o'clock musicaux, fait un whist au Cercle militaire, car il a des galons dans l'artillerie, écrit une demi-douzaine de chroniques sur des sujets les plus variés pour des journaux parisiens, départementaux ou exotiques, déjeune, dîne, a le temps d'être dévoué à ses amis, dur pour ses ennemis, d'administrer des raclées à qui l'irrite ; enfin, toujours frais, joyeux, amusant, il s'installe au théâtre d'où il sort pour aller près de la presse qui va gémir, sur le casier du compositeur ou sur le dos du metteur en page, écrire le compte-rendu de la soirée. Puis, ce sont le bock, les lippées et les baisers...

Dans ce brouhaha fiévreux, il garde assez de forces pour avoir de l'esprit à toute heure, sans contrainte, à la librairie comme au restaurant, dans ses causeries comme dans ses articles, d'envoyer des fleurs et des places de théâtre, de se battre en duel quand

il le faut, d'assister ses amis quand ils sont appelés « derrière les tribunes », de commander une batterie, vingt-huit jours par an ; de faire annuellement le pélerinage de Bayreuth et beaucoup plus souvent celui du Venusberg.

Tel se profile Willy aux regards de tous. Seuls, ses rares intimes ont pu deviner, à des émois surpris plutôt que confiés, à de furtives paroles discrètement mélancoliques, la tendresse de ce doux être qui, sachant sourire sait aussi pleurer et qui, gracieuse intelligence, est encore un bon cœur. Ceux-là pourraient dire quelle tendresse le sarcasme et l'ironie voilent aux indifférents, mais jalousement ils se taisent pour ne point accroître le cercle des familiers, bien vite trop peuplé et trop accueilli si l'on connaissait le réel Willy de l'intimité.

Trois mille articles de cet écrivain sont épars dans les périodiques d'hier et d'aujourd'hui, illustres ou d'une publicité restreinte, durables ou momentanés. Ils ont réjoui, intrigué, passionné leurs lecteurs divers, ils ont précisé les phases parallèles del'évolution artistique, dans tous les modes d'expression de la pensée ; ils ont défini maintes silhouettes, élucidé le caractère et

les intentions des œuvres les plus curieuses en ce temps. Les *Lettres de l'Ouvreuse* écrites en collaboration avec M. Alfred Ernst, critique sagace et loyal, styliste délicat, perturbèrent le monde jaseur des musiciens et celui, plus fougueux encore, des mélomanes. Si bien que Colonne et Lamoureux doivent involontairement se préoccuper de l'opinion de nos esthètes quand ils composent leurs programmes et aussi les snobs des concerts dominicaux quand, au au cours d'une audition, ils composent leur attitude. Ces lettres, des éditeurs intelligents, Léon Varnier et Simonis-Empis les réunirent en volumes. Le tome second, *Bains de sons*, fait tapage et, à l'instar du premier, il n'apparaîtra jamais sur les quais.

Notre fantaisiste Willy, pensant que la Vie et l'Histoire ne perdent pas leur enseignement pour être joyeusement contées, s'est plu à présenter sous leur aspect caricatural, mais véridique, les évènements contemporains ; chez Delagrave, éditeur austère que ces outrances joyeuses ne purent effaroucher, le premier volume est en vente. Titre : l'*Année Fantaisiste* et la série va continuer. Dans ces plaisantes annales se succèdent, défilé de l'incohérence la plus

cocasse, tous les faits marquants de l'époque. Ils sont si paradoxaux, si déments d'apparence ! et la vision railleuse du chroniqueur les montre plus baroques encore ; sur leur réalité non banale il darde les feux de sa verve ; il en colore les aspects, en bouleverse l'origine comme il en complique la portée. Sans mauvaise humeur ni exacerb-a tion, par la simple séduction du sourire, il montre combien est capricieux et vain l'effort de l'homme qui s'accomplit avec une gravité si solennelle et que nous avons l'outrecuidance de croire réfléchi, libre, efficace !

Puis, comme si Willy, las de cette modernité compliquée et perverse, avait soudain besoin de villégiature dans la paix de la nature, il expatrie son talent loin des coulisses et des flonflons. Le voici au vent. Il est ému par la grandeur des horizons, la sérénité des atmosphères. Alors, en collaboration avec le judicieux observateur Léo Trézenik, il nous montre l'humanité active de paysans très réels qui, tantôt dramatiques, tantôt burlesques, se meuvent parmi les bêtes, les moissons, les instruments de labour, à travers les champs que leur travail féconde, sous les ciels mobiles, dans la joie des aubes

Gerschel, photo

Colette et Toby-chien

splendides ou dans le mystère des soirs ; *Histoires normandes* où l'observation subtile remplace la Fantaisie.

Mais elle fait une entrée sensationnelle dans *Comic-Salon* où le crayon du dessinateur Christophe, exagérant les défauts ou le

Dessin de *Eenjamin Rabier*

caractère des toiles exposées, parvient malaisément à illustrer les déformations imprévues qu'imagine le caustique Willy et qu'il souligne de légendes folâtres.

Demain, cette Fantaisie rira dans d'autres

décors, trouvera des formes neuves qui toujours, malgré l'habitude, nous surprendront. Car, perpétuellement, elle innove et métamorphose son cadre, en conservant sa joie. Les stridences de son rire changent selon les émotions qui le provoquent.

Willy ne semble-t-il point, par la variété et la richesse de ses ressources, par les éblouissements fastueux et mobiles de son esprit, comme une Loïe Fuller de la littérature, mais une Loïe qui, non contente de faire onduler en rythmes expressifs et gracieux ses voiles polychromes saurait illuminer elle-même sa danse affolante par l'allégresse de ses projections magiques.

Célébrités contemporaines.

De Jules Bertaut.

D'aucuns le définirent jadis : un sourire sous un chapeau haut de forme. Lui-même avoue, dans une minute d'expansion, que la nature l'a modelé plutôt boulot, perçant seulement son visage grassouillet de deux yeux dont le bleu lavé rassure les timides.

En réalité, il est de taille moyenne et légèrement bedonnant. L'air d'un Auvergnat qui, après fortune faite à vendre des marrons, aurait été colonel de la garde...

sous l'Empire. Forte moustache et barbe grisonnante ; avec cela, des yeux très bons, très doux. Il a le sourire ; il l'a gouailleur et accueillant, mais ça suffit pour dérider. Le front découvert est si large qu'il en paraît bas, le crâne est court vêtu. Par pudeur, ne retire jamais son chapeau... sauf devant les femmes, — dans l'intimité.

Au moral, il est tellement compliqué qu'il ne se reconnaît plus lui-même : aurait pu être à la fois helléniste distingué, latiniste consciencieux, jurisconsulte éminent, conseiller d'Etat ou rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes* ; se contente de jouer les ironistes et de piloter Claudine à la terrasse du Napolitain. Sûrement, il a « soupé » de toutes ces grandes machines avant de les avoir entreprises, à moins qu'il n'ait point osé les aborder par excès de timidité. Car il est timide affreusement. Il doit blaguer pour se rassurer lui-même et se donner une contenance devant le monde, ou bien alors il se démène frénétiquement. D'un concert il vole à un théâtre, d'une salle de rédaction au boulevard, d'un salon à un dîner au cabaret. On le rencontre partout, il est de tous les endroits bien parisiens, et, au fond, il doit être provincial

comme pas un. Il a des émotions de grisette devant la campagne et il soupire après la vie rustique. Et toutes ces choses incohérentes se brouillent très agréablement dans son esprit et cela fait une littérature prestigieuse où il y a des larmes et des mots d'esprit, des sourires et des bêtises, des calembours et des délicatesses ravissantes. Fantaisie déconcertante, jamais lasse d'imprévu, fastueux éblouissement de l'esprit, observation burlesque, sentimentalité de grisette bêbête et poignante émotion du cœur, il amuse et il fait sourire, il fait pleurer et il déroute, il est prôné et il est exécré, mais il a juré de ne passer jamais indifférent. N'est-ce pas le combie de la coquetterie ?

De Sacha Guitry

Il a l'air d'un homme connu.

Et je ne vois guère que Dieu et aussi Alfred Dreyfus un peu qui soient aussi connus que lui.

De même que, lorsque de très vieilles gens meurent, on est très étonné, car on les croyait morts, depuis longtemps, de même Willy est tellement connu qu'on arrive à

douter de son existence propre. « Willy » ça devient une façon de parler. Pourtant, il inventa *Claudine*, personnage vicieux, et charmant, et universel.

Dans ce visage très agréable, et très réjoui, l'œil a gardé quelque chose d'inquiet et de naïf.

Il a lancé un chapeau, célèbre, qui lui est retombé définitivement sur la tête.

Ah ! si cet homme là consentait seulement à faire un peu de réclame !... mais il est inflexible !

Le Gil Blas. — 4 juin 1904.

De Camille Pert

Pour les uns, Willy est le critique musical à l'esprit pétillant, créateur d'une musicographie gouailleuse, sans périphrases et sans pédantisme ; pour les autres, Henry Gauthier-Villars apparaît avec ses patientes recherches historiques. Pour la généralité, il est l'auteur gai, le pince-sans-rire, le caricaturiste sarcastique, le faiseur de calembours au rire de Rabelais, aux finesses d'un Athénien boulevardier, aussi délesté de préjugés que de morgue.

Et pourtant, dans l'auteur de *Claudine*,

on sent une individualité cachée et qui perce peut-être par instants le masque éternellement joyeux dont on la revêt ; sa verve hilare pourrait bien être l'éclat de rire nerveux du sensitif qui voile d'ironie la souffrance de tout ce que la gloire a de néant, la réputation d'envieux, le métier de dégoûts.

A côté de son écriture endiablée, de telle pensée qui vagabonde insouciante et légère, il y a chez Willy des notes câlines, rêveuses et sentimentales, qui en font bien le père attirant, curieux et troublant de cette immortelle *Claudine* que son cœur créa plus que ses sens ou son talent d'artiste, et qui fut adorablement personnifiée à la scène par Polaire. Cette *Claudine* de qui la terre entière est amoureuse, dont l'amoralité joueuse et mélancolique, folle et raisonnable, n'est ni de la perversion ni du libertinage, mais l'élan fou, indomptable du gracieux et intelligent animal qu'elle est.

Large d'épaules, l'allure vive et aisée, l'ample vêtement battant au vent, le haut-de-forme à bords plats à demeure sur sa calvitie, l'œil aux candides prunelles bleues de la petite fille au regard perspicace et jouisseur, quelquefois d'une singulière et

fugitive mélancolie, d'une sorte de timidité soudaine, Willy passe, sympathique et familier, aimé pour son talent souple et sa belle ironie comme pour son adorable grâce sensuelle.

Informateur des Gens de Lettres. — 15 Mars 1903.

De Félix Fénéon

Sur des musiques, quelque livre, un drame ou tout simplement la vie, M. Willy écrit cinquante lignes dont il multipliera à l'infini l'efficacité en éveillant à leur entour par de sûres pratiques (paronymies, lointaines allusions, etc.) un pullulant commentaire d'images et d'idées. — Ses procédés d'expression ne laissent pas que d'être complexes : il a recours aux vocabulaires des sciences, des arts, de la kabbale, du boulevard ; il corse sa copie de grec, d'anglais, d'allemand, de polonais, parfois de tchèque, plus rarement de syriaque ; il l'accidente de portées, de croquis, d'équations, de sigles. Restauré aux étymologies, son style reste direct et sain parmi tant d'aventures.

Ses « mots », il les laisse parfois bouffonner au hasard des rencontres de syllabes.

Mais, d'ordinaire, il les coordonne et les nuance pour des rôles précis : ils seront à son gré dédaigneux, farceurs ironiques, cordiaux, enthousiastes ; et les voici harceler Gounod, Godard, Massenet, le Journal des Débats, Péladan, Jean Rameau, Colonne, etc., et prôner la musique de Franck, de d'Indy, les spéculations wagnériennes d'Alfred Ernst, le slang de Mark Twain, les poèmes de Vielé-Griffin, d'Henry de Régnier, les mathématiques de Charles Henry et le bâton de Lamoureux. En faisant tourbillonner autour de la Tétralogie et de Parsifal ses plus effarents coq-à-l'âne, l'Ouvreuse du Cirque d'Été a célébré Wagner mieux que ne firent jamais Hans de Wolzogen, Stuart Chamberlain ou Téodor de Wyzewa. Et tandis que la mirobolante arabesque de ses phrases circuite à travers les esthétiques et les technies, à l'avant-plan une parade de logomachies en tumulte appelle le passant et l'amuse de chocs, de bariolures et de cris.

M. Willy, me dit-on, est blond et bleu ; son âge : quelque trente ans ; il porte sans ostentation un élégant embonpoint et plusieurs ordres étrangers.

Le Nouvel Echo. — 15 Février 1892.

De Paul Acker

Claudine s'en va

Elle s'en va, cette Claudine qui a tant fait parler d'elle, elle nous quitte ; elle n'aspire plus (assure Willy, son père indulgent) qu'au jour heureux où, libérée de Paris, elle regagnera les chers bois de Montigny ; et c'est seulement à l'heure de son départ que cette inquiétante petite personne nous révèle toute son âme. Elle nous l'avait cachée avec soin, amusée par les mines de réprobation, ravie par les objurgations scandalisées de ses contemporains, et plus incline, d'ailleurs, à cacher sa sensibilité souffrante que la violence brève de ses sensualités. Chacun entend la pudeur à sa manière.

La vie a passé ; Claudine en a connu les plaisirs incertains et, succédant si vite à la courte intensité des joies, les trahisons meurtrissantes, et elle nous apparaît ce qu'elle était réellement : passionnée, mais compatissante et bonne, indomptable, mais toute vibrante d'affection.

Ne croyez point cependant que Willy soit devenu un auteur de tout repos... Son

livre, trop frémissant de sensualité pour qu'on le puisse laisser traîner sur les tables familiales, a déjà causé un duel ; voici qui n'est pas rassurant que... pour l'éditeur. Ce célèbre Maugis y tient aussi son rôle, qui n'est ni mince ni défendable. Quelques salons parisiens, des gens de lettres notoires, certains managers d'Orange et de Béziers sont décrits là sans excès de bienveillance. Enfin, si le wagnérisme vous intéresse encore, vous lirez avec joie dans *Claudine s'en va* les pages stigmatisées par toute la presse allemande, je veux dire cette description de Wagneropolis, où avec une verve cruelle qui enchanterait l' « Ouvreuse », sont silhouettés nombre de mélomanes et, en outre, Mlle Polaire, aussi étonnée de se voir à Bayreuth que le Doge à Versailles.

Echo de Paris. — 16 Avril 1903.

D'Emmanuel Glaser

Comment cela ? Claudine s'en va ! Elle ferait ce chagrin à des lecteurs qui l'ont si bien accueillie sous ses multiples incarnations ! Ce n'est pas possible !

Et pourtant, il le faut bien croire, puis-

que c'est son père, c'est Willy lui-même qui le proclame sur la couverture de son nouveau volume.

Il est vrai que Willy aime assez à faire des plaisanteries à ses contemporains, et pour moi, je crois que les Vénus et les Cupidons peuvent se préparer à sécher leurs larmes : Claudine s'en va, mais elle nous reviendra.

Que dis-je, elle est déjà revenue, et elle fait de nombreuses et pittoresques apparitions dans le nouveau roman de Willy ; mais, comme elle est, au fond, personne assez modeste, elle s'est, pour un instant, lassée de la vedette et des applaudissements d'un public idolâtre, et a laissé la première place à une héroïne inédite qui répond au doux nom d'Annie et qui, je vous prie de croire, ne manque pas d'une certaine grâce savoureuse.

Elle est charmante, en vérité, cette Annie, et si différente de Claudine : aussi timide, aussi résignée, aussi sage et soumise que Claudine est fantasque et volontaire ; — ce sont les deux extrêmes, mais chacun sait que les extrêmes se touchent, et Willy le sait mieux que personne..... Mais un roman de Willy ne se raconte pas, il se lit — la

morale n'a rien à y gagner, mais les lecteurs se déclarent enchantés ; ils ont en effet toutes sortes de raisons de s'intéresser à cette nouvelle héroïne et feront fête à leur Claudine promue — ou reléguée — au rang de conseillère, un peu assagie — pas trop cependant — et qui dans son nouvel avatar ne veut pas oublier complètement la Claudine d'autrefois...

C'est dire que *Claudine s'en va* est un livre quelque peu pimenté. Willy nous a donné, d'ailleurs, la mesure de sa moralité, en affirmant avec une tranquille audace qu'il n'était « pas plus immoral » que ses devanciers..... Après cela, on est fixé et on sait qu'il importe de ne pas laisser traîner le volume ; mais ce point une fois établi, il faut avouer qu'il y a autre chose dans ce livre : une jolie note de tendresse et de mélancolie, égayée parfois par des pages délicieuses de fantaisie et de joyeuse observation. Dans cet ordre d'idées, le voyage à Bayreuth et le récit des représentations de Béziers sont des relations vraiment étourdissantes.

Il y a aussi une quantité de personnages nouveaux qui nous sont présentés, et dont quelques-uns sont assurés je crois, de con-

quérir bien vite, une très boulevardière popularité, mais les vieilles connaissances auxquelles nous accoutumèrent les précédentes « Claudines » ne sont point pour cela négligées, et nous revoyons là le sympathique Renaud et aussi Fanchette, l'énigmatique chatte blanche sur laquelle les années passent sans lui enlever aucune de ses qualités.

On voit qu'il y a pas mal de choses dans *Claudine s'en va*, et que cette étrange petite personne, qui avait si brillamment réussi son entrée dans le monde, n'a rien négligé pour ne pas manquer son départ, lequel a bien l'air de n'être qu'une fausse sortie.

Figaro.

D'Henri Bordeaux.

Willy, dont le talent souple nous offre tant d'avatars agréables, publie *Claudine à l'école*, qui est le journal d'une élève de l'école laïque. A-t-il écouté aux portes, ou bien l'ouvreuse du Cirque d'Eté lui a-t-elle communiqué ses impressions d'enfance ? Mystère, évidemment, mais l'auteur semble avoir vécu dans ce milieu de maîtresses d'école qui poussent la sentimentalité un peu

loin, de professeurs vaniteux et nuls, d'inspecteurs folâtres et trop portés à abuser de leur situation, d'élèves enfin, d'élèves envieuses, paresseuses, excitées. Ce n'est pas l'éducation qu'on donne à celles-ci qui fera d'elles des anges de vertu et de dévouement ; ah ! non, par exemple. On leur apprend bien des choses, mais de religion et de morale, point du tout, et elles paraissent fort peu capables de trouver toutes seules une règle de vie basée sur autre chose que sur leur intérêt ou leur bon plaisir. Ce seront de jolis petits animaux savants ; — encore, jolies, ne le seront-elles pas toutes. Et peut-être, lorsqu'elles seront devenues femmes, commencera-t-on à regretter qu'on ne leur ait pas enseigné autre chose que la chimie ou la géographie. Pourtant Claudine, qui nous raconte avec tant de verve la vie agitée de l'école, est une bonne nature saine, très droite et très spontanée, bien équilibrée : malgré son éducation, ou peut-être parce qu'elle en comprend déjà vaguement les absurdités, elle sera pourvue de bonnes qualités naturelles, mais les autres !

Claudine à l'école est ainsi une excellente satire de l'éducation moderne dans les lycées de filles. Le livre atteint ce but sans le cher-

cher, car l'auteur semble conter pour le plaisir de conter avec verve et d'amuser.

(1) *Claudine à l'école,* par WILLY (Ollendorf, édit.) *(Revue Hebdomadaire).*

De Rachilde.

Les volumes, ce printemps, pleuvent dru, tourbillonnent autour de moi, tombent en giboulées, en avalanche sur ma table ; je suis inondé, étourdi, aveuglé par leur nombre et la rafale de leurs couvertures, singulièrement multicolore ou pluriellement monotone. Je commence à me demander si mon pauvre diable de cerveau y résistera. Les marches de cet escalier de papier sont décidément bien hautes. Est-ce l'approche de l'*Exposition* qui précipite ainsi les auteurs chez les éditeurs ? Est-ce parce que, tous les journaux étant encombrés d'articles spéciaux, les mêmes auteurs, désertant les grandes antichambres, se rejettent sur ce qu'ils ont l'habitude très dédaigneuse d'appeler : *les petites revues* ! Je ne sais, mais la lecture devient une occupation effroyable, et il y a encore des gens qui appellent cela un délassement de l'esprit ! Après ce délassement-là il ne vous reste généralement plus aucun esprit et on tourne dans le cercle

infernal les yeux bandés comme un cheval de manège, on ne voit plus rien ; chose plus grave, on finit par ne plus tenir à ouvrir les yeux. J'ai donc en face de moi une quarantaine de volumes dont quelques-uns, mettons cinq ou six, sont absolument respectables et je sens bien que je vais faire mon devoir vis-à-vis d'eux, cependant je n'ai ni courage, ni enthousiasme, je vais tourner, aller doucement, péniblement ; je suis le cheval dans le cercle vicieux de ses propres pas... Je vois juste l'empreinte de mes pieds et je vais y reposer des pieds semblables... Que de volumes ! On dirait tellement les tomes successifs de la même histoire ! Et comme tout le monde a du talent ! Comme tous les jeunes et vieux troussent admirablement les différents couplets de cette même éternelle histoire qui s'appelle l'*Adultère* !.. Et en voici encore un, il a une image comme les autres, il est *un volume* comme les autres. (Avec cet ennui de plus que le dit volume, étant d'un bon camarade, il va falloir lui écrire pour lui expliquer que je ne peux disposer que de quatre pauvres petites lignes... etc... etc...) C'est le dernier reçu... et allons-y. encore un tour. Tiens ! tiens !... Le cheval de manège s'est arrêté net, frappé par un

Nadar, photo.

Mme Colette Willy

rayon de soleil : j'ai devant moi des volumes ; or, je viens de lire *un livre*, c'est-à-dire la projection lumineuse d'un être m'a enveloppé. Je reste ahuri, non plus sous la fatigue, mais sous le subit coup de fouet de la joie fiévreuse d'une découverte. Alors, voilà que le métier m'apparaît la seule raison de vivre, les tomes en pile sont très sincèrement le seul escalier conduisant à l'escalade du rêve et de la beauté. Je suis heureux, je me sens la tête libre, j'ai des choses importantes (ou que j'imagine telles), à communiquer à mes lecteurs... Je suis sauvé ! Ah ! Mon vieux Willy, quel bonheur que je n'aie rien à vous demander ! Je vais donc pouvoir m'emballer à fond. *Claudine à l'école* n'est ni un roman, ni une thèse, ni un journal, ni un manuscrit, ni quoi que ce soit de convenu ou d'attendu, c'est une personne vivante et debout, *terrible*. Oui, c'est une très petite personne de quinze ans, les cheveux sur le dos, les poings aux hanches, et c'est toute la femme hurlant, en pleine puberté, ses instincts, ses désirs, ses volontés et ses *...crimes !* Que par un tour de force de son seul esprit (il en a beaucoup) Willy le boulevardier, le potinier, le brillant auteur et le plus délicat des virtuoses ait

créé ce personnage de Claudine, ou qu'il ait réellement *cueilli* ces pages des mains aimées d'une femme, comme on prendrait des fleurs pour les disposer avec art dans un vase précieux, je m'en moque. Il y a une œuvre étonnante et conçue, voilà tout ce qu'il importe de déclarer ici. C'est écrit à la diable. Claudine parle et se sert de la langue patoise de son pays ; elle est moderne elle est voyou, elle est antique et elle est sortie de l'éternel. Non, les femmes de lettres, vieilles ou jeunes, ne peuvent pas écrire ces choses-là. Ou elles font mieux (et quel pire !) ou elles font bien et quel mal !) Claudine est à l'école en sabots et sans coiffure possible, elle regarde, souffre, frappe, et fait souffrir. Le boulevard ou le salon lui demeurent indifférents, et elle s'agite, frénétiquement, dans son petit enfer, avec autant de joie qu'en éprouvent les démons à exister, à corrompre, à vaincre et à faire une grimace à la fois mystérieuse et triste. Du vice? Non ! Le vice est une invention des civilisés. En principe, une violente et une amoureuse d'*amour* n'est pas une vicieuse. Aucun *mercanti* ne peut toucher à la robe de *Claudine*. Satan achète... il ne se vend pas. Je ne veux point connaître *Claudine*. Je pré-

fère l'avoir vue en rêve, dans ce livre si délicieux. C'est la première fois qu'une femme osera parler simplement d'idylles contre-nature comme d'un paganisme naturel. Avec la philosophie d'un vieillard (la femme est toujours vieille : à 15 ans ou à 60), Claudine dit ceci : « J'aime à la tourmenter, à la battre... et à la protéger quand les autres l'embêtent ! » le *sadisme* et la bonté de tout amour sont inclus en cette seule phrase. Claudine est jalouse, Claudine se venge, et elle reste très pure. Les vieux Messieurs n'ont pas à lire ce livre. Je le désigne à la curiosité des jeunes hommes non pas de lettres, mais de toutes conditions sociales. Souvent des écrivains de vingt ans nous ont donné des confessions naïves, d'une probité exagérée, déformée, Claudine, en gardant — ce qui est un prodige — la ruse, la coquetterie, et le mystère de la vraie femme se dévoile, se forme devant nous point par impudeur mais par dédain vraiment de tout convenu, dans le seul souci d'une humanité qui a besoin de hausser les épaules. En admettant que Willy, selon *son genre d'esprit baroque touchant quelquefois à la méchanceté satanique*, veuille nous mystifier par une préface, il convient de lui rendre la

gloire qui lui appartient : celle d'avoir dressé librement, sur son œuvre déjà puissante, espèce de maison féodale où la loi du plus fort semble la meilleure, l'étendard de la la merveilleuse chevelure de Claudine scalpée... ou convertie. De Willy, le livre est un chef-d'œuvre. De Claudine, le même livre est l'œuvre le plus extraordinaire qui puisse

Concours de Nichons dans les bois de Montigny
(Claudine)

éclore sous la plume d'une débutante, elle promet un peu plus que la gloire à son auteur : le *martyre*, car il n'y aura jamais assez de pierres et de couronnes de ronces à lui jeter. C'est égal, je suis content d'avoir lu ça ! Bravo, Willy, et merci, Claudine :

seulement si vous faisiez des volumes *ordinaires* à présent, je ne vous *raterais* pas, vous savez !

Le Mercure de France, mai 1900.

De Gaston Deschamps.

Les personnes qui, au sortir de ce récit, craindraient les affres d'un sombre cauchemar, pourront s'ébaudir avec *Willy*, grand chasseur d'humeur peccantes, faiseur de gorges chaudes et désopileur de rates, *Willy* nous offre une nouvelle trouvaille de sa fantaisie : *Claudine à l'école*. Dans l'histoire de *Claudine*, l'allègre auteur d'*Un vilain monsieur* nous présente la caricature d'une école de jeunes filles sous la troisième République. Il est intéressant de constater que les humoristes et les poètes, dans tous les temps, ont exercé leur verve aux dépens de l'œuvre méritoire qu'un pédagogue contemporain appelle la *parthénagogie*. La *Cornette* de Jehan d'Abondance, les célèbres farces de *Georges le Veau* et de *Lucas le Borgne* ont précédé, de longtemps, la satire des *Précieuses ridicules* et la comédie des *Femmes savantes*. Dès le treizième siècle, Robert de Blois, judicieux parthénagogue, auteur du

Castoiement des dames, se plaignait qu'on apprit aux jeunes filles, dans les écoles, à laisser trop voir « comfetement leur char blanchoie ». Les jeunes filles mal élevées abondent dans les chansons de gestes. Oyez les audaces de la jeune Belissende. fille de Charlemagne :

Li cuens Amiles jut la nuit en la sale,
En un grand lit à cristal et à saffres.
Devant le conte art uns grans chandélabres
Et la pucelle de sa chambre l'esgarde :
« Hé Dex, dist ele, biaus pere esperitable,
Qui vit ainz home de si fier vasselaige,
De tel proesce ne de tel baronaige,
Qui ne me deingne amer ne ne m'esgarde ;
Mais par Jhesu, le père esperitable,
Or ne lairai ce que je voil en face,
Ainz null fame ne fu onque si aspre
Que anquenuit an son lit ne m'en aille :
Coucherai moi desoz les piauls de martre.
Il ne me chaut se li siècles m'esgarde,
Ne se mes pere m'en fait chascun jor batre.
Car trop il a bel homme.

Il ne faut donc pas s'émouvoir outre mesure si la *Claudine* de Willy rêve immodérément aux moustaches d'un beau sous-maître, entrevu dans une fête scolaire. Aux censeurs grincheux qui seraient tentés de considérer cette amusante parodie comme un document historique sur l'état de notre

enseignement primaire on pourrait toujours répondre que nos plus turbulentes écolières sont des modèles de sagesse, en comparaison de la fille de Charlemagne !...

GASTON DESCHAMPS.

Le Temps, 1er avril 1900.

D'André Beaunier

Cette petite Claudine de quinze ou seize ans est précoce : elle écrit merveilleusement (ce livre est son journal), d'un style alerte, aigu, spirituel, enrichi de quelque argot, plein de mots drôles et bien trouvés ; elle observe avec sagacité, de chaque chose et de tout être voit le trait caractéristique, peint avec exactitude et clairvoyance. Elle est aussi précoce d'une autre manière, — si précoce que son journal serait incompréhensible ou trop instructif pour de petites jeunes filles moins bien douées, — si précoce que son journal est à chaque instant sur le point de devenir scandaleux ; seulement, elle sait dire les choses... : elle les dit si bien que je ne sais pas au juste, tout compte fait, si ce n'est pas un peu plus pervers ou bien un peu moins pervers à cause de cela... Ah ! c'est une singulière école, que

celle de Montigny-en-Fresnois, où Claudine fait son éducation. On se plaint parfois de l'ignorance où le régime de l'internat laisse notre chère jeunesse française à l'égard de la vie vraie : l'internat, dit-on, constitue un milieu très artificiel, très différent de la réalité, où les choses sont arrangées, transformées et dénaturées de telle façon qu'il n'en ressort que des idées fausses. Tel n'est pas, en tous cas, l'internat de Montigny-en-Fresnois. L'image de la vie n'y est pas embellie suivant des conceptions idylliques de pédagogues. On y trouve tout l'essentiel de ce qui, dans la réalité, donne à l'existence quotidienne sa petite saveur pimentée. Par suite de combinaisons diverses, des instituteurs y sont joints à des institutrices, et même (comment dire cela ?) la présence de ces instituteurs ne serait pas indispensable pour que de la sentimentalité s'y développât... J'aime particulièrement, dans le journal de Claudine, les portraits de ses petites camarades, de la directrice, des adjointes et de tout ce petit monde scolaire vif et remuant, attentif aux commérages, un peu paresseux, un peu vicieux, mais gentiment. La leçon de dessin, sous la direction de Mlle Aimée Lanthenay, est un menu chef-

Deux modestes

— Mon brave La Hire, vous allez vous fiche par terre, à vouloir arriver si haut.

— Pas de danger, grand Willy, je suis sur mes livres !...

d'œuvre. Reproduction linéaire d'un objet usuel : Il s'agit de dessiner une carafe taillée. Le modèle est posé sur le bureau de Mademoiselle. Alors, voilà Claudine qui ne peut rien faire parce que le tuyau du poêle lui cache la carafe. Marie Belhomme n'a plus de fusain. D'ailleurs, il y a sur le milieu de sa feuille de papier « un défault »... Et puis sur le dessin de la grande Anaïs, dont la carafe est disgracieuse, Claudine écrit à l'encre : « Portrait de la grande Anaïs », etc. Lisez aussi le récit charmant de l'arrivée du délégué cantonal, et la distribution des prix, et l'examen des aspirantes au brevet élémentaire où Claudine résume ainsi ses connaissances spéciales sur la Guerre des Deux-Roses : » Ils se sont battus comme des chiffonniers, pendant longtemps, mais ça ne m'est pas resté dans la mémoire ». mais se rattrape sur « l'influence déplorable » qu'exerça sur le roi Louis XV Mme de la Tournelle, etc. C'est une œuvre rare, que ce petit livre un peu scabreux.

Revue Bleue, 28 Avril 1900.

De Charles Maurras

Claudine à l'Ecole est bien amusante. Mais on l'outragerait si l'on rangeait ce

livre dans le rayon des auteurs gais. Il n'y a rien de plus sérieux que la personne de Claudine. Willy l'a peinte d'après la pure nature, sans même se donner la peine de sourire et, la peinture faite, il en a donné un commentaire de la plus haute gravité. Je le copie :

Imperturbable, elle recense les scènes les plus scabreuses avec une narquoiserie amusée, de même que les bourdes lâchées par une condisciple étourdie, et sans plus d'émoi. Car elle ne met jamais au point : comme les bambins ignorants de la perspective déclarent la tour Eiffel, aperçue dans le lointain « joliment plus petite que la maison de papa », — quitte à reconnaître quand on la leur montre de près : « elle a joliment grandi depuis l'autre jour », — Claudine ne soupçonne pas l'importance relative des sensations qui successivement sollicitent son âme non formée, son cœur non averti. Elle pose tout sur le même plan : ses angoisses excitées par l'extraction douloureuse d'une racine carrée et son chagrin rageur lors de l'ukase directorial supprimant les leçons particulières — très particulières en effet — dispensées par la plus jolie institutrice de l'école où elle s'instruit prodigieusement ;

toute joyeuse et fière de constater la déconvenue penaude d'un instituteur adjoint, Don Juan de l'enseignement primaire, qu'elle a drôlement berné, son allégresse éclate non moins vive à découvrir l'incontestable droit qu'ont les pains à cacheter de se classer parmi les comestibles.

Willy plaide l'inconscience de sa jeune héroïne, « qui sans doute », dit-il, « n'a pas été élevée dans les bons principes, mais non plus dans les mauvais, car elle n'en reçut aucun ». Elle est « l'enfant de la nature », « quasi innocente dans sa perversité ingénue ». Elle est « a-morale ». Willy veut nous persuader qu'il nous a donné un portrait tout à fait ressemblant d'une jeune fille à l'état sauvage. Et la thèse, si l'on considère la thèse, est assez spécieuse. Si l'on songe à Claudine, on est pris de doutes aigus.

Mais ces doutes ont une origine assez claire. Ils viennent de la prodigieuse maturité de la langue et du style de Claudine. Les diableries de la petite ne sont peut-être pas au-dessus de son âge. Peut-être qu'elles naissent tout naturellement de la parfaite liberté dans laquelle l'a laissée croître monsieur son père, absorbé dans un grand travail sur la *Malacologie du Fresnois*. Peut-être

qu'à quinze ans toute autre fillette dans les conditions de Claudine eût pensé et senti comme sent et pense Claudine. Ce que l'on conçoit mal, c'est le ton de son manuscrit, c'est la science prodigieuse de ses sous-entendus, c'est l'insondable expérience dont témoignent les plus réservées de ses confessions. Je sais bien qu'il faut faire la part des conventions littéraires : ni Chimène ni Bérénice ne se sont exprimées en français ni en alexandrins, et nous ne trouvons point choquant qu'ils usent de notre langue et mesurent leurs syllabes douze par douze ou six par six. Ne peut-on mettre la précocité verbale de Claudine au compte de quelque convention analogue ? Telle serait, je pense, l'objection de Willy. Toutes les objections du monde, et les plus subtiles, ne vont point contre un sentiment. On donnera à son écolière une trentaine de printemps au très bas mot. Je le soupçonnerai d'avoir recherché ce contraste. Il est piquant. C'est un effet de travesti.

On m'a conseillé ce sous-titre pour *Claudine :*

— Blagues de jeunes filles, rédigées par un homme mûr.

Raconter en détail les méfaits de Claudine,

soit qu'elle dicte à ses camarades de classe les vers libres des *Palais nomades*, soit qu'elle s'évade nuitamment du cachot où l'enferma sa directrice, ne donnerait aucune idée de l'humeur de la belle enfant. Les grandes personnes et, je crois, elles seules, feront sagement de le lire : comme disent dans leur patois de Montigny les petites écolières, elles y « auront du goût ». L'arrivée du ministre, le voyage au chef-lieu pour les examens du brevet, tout le personnage de Mlle Sergent font des chapitres d'une fantaisie un peu vive, mais assez retenue pour ne jamais déplaire, bien qu'assez variée pour ne donner aucune minute d'ennui.

Revue Encyclopédique, 5 Mai 1900.

De Paul Bernard

Mœurs

Renouvelées des Grecs

Claudine en Ménage

A mon excellent confrère et ami Jacques Beaulieu.

Je viens de lire sur le conseil de que'que ami, grand lettré devant l'Eternel, le livre

de Willy, *Claudine en ménage*, qui en est à sa soixantième édition, je crois !

Et j'avoue, à ma honte, ou à ma louange (le public en jugera) que je n'ai pu avaler cette pilule de poison littéraire subtil, encore qu'elle fût enveloppée de la couche dorée d'un talent d'écrivain vraiment prestigieux.

Ce talent réel fait de simplicité à la fois fine et perverse, joint à la curiosité malsaine de nos contemporains, suffit à expliquer la marche croissante des éditions de ce livre !

Et la censure qui jeta longtemps son interdit aveugle et stupide sur la thèse un peu crue, mais vraiment morale des *Avariés* de Brieux, a laissé passer sans broncher l'œuvre étincelante, mais malsaine, de Willy !

C'est à cette déesse sotte des temps modernes que les *Allégoristes* devraient prêter le bandeau de la Fortune et de l'Amour, que la civilisation aveugle comme à plaisir.

Voici en quelques mots l'analyse sommaire de cette œuvre qui comporte, comme on sait, trois volumes :

Claudine à l'Ecole.
Claudine à Paris.
Et Claudine en Ménage.

Claudine, petite fille d'un savant quelconque resté veuf et plus occupé de ses vagues mollusques que de diriger l'âme jeune et ardente de sa fille, commence en une école de village, où la débauche règne d'une façon aussi générale que surprenante, à laisser développer en elle des germes de perversité malsaine qui poussent en ce terrain propice de l'école.

Elle a pour une de ses jolies compagnes, Luce, une de ces affections malsaines de fillette *impubère* avant l'éveil des sens.

Les besoins et les hasards de l'existence l'amènent à Paris, où jeune fille, ayant résisté à ses désirs inconscients et anormaux de fillette, elle rencontre sur sa route un homme d'un certain âge et très averti des choses de l'amour, qu'elle aime et qu'elle épouse.

On croit que c'est la résurrection de cette nature ardente mais sincère et de cette âme, développées à la *va-vite*, sans la bienfaisante tutelle de l'expérience et de l'amour maternels.

Erreur, parce que logique !

Il fallait, (paraît-il). pour l'attrait du livre, *corser* la situation. Et voilà que l'auteur nous représente après deux ans de lune de

miel sans nuage, son héroïne retomber dans ses rêveries vicieuses de fillette perverse.

Il la livre, après une lutte dont Renaud, le mari, eût pu assurer le succès, aux mains d'une autre femme vicieuse qui, elle du moins, a l'excuse de ne pas aimer un mari brutal et maladroit !

Mais Claudine qui est adorée du sien, qui l'adore, que va-t-elle faire en cette *galère,* en ce *bateau de fleurs* plein de solanées vireuses, au parfum subtil mais mortel ! Je ne me suis pas expliqué ce dénouement !

Mais attendez ! Renaud, cette aimable crapule de mari, qui a prêté la main à ces *mœurs renouvelées des Grecs* (c'est le cas de le dire !) se pique au jeu.

Un de mes amis me disait qu'à chaque instant, il s'attendait à le voir en posture de *voyeur* dans la petite *garçonnière ?* qu'il a louée exprès aux deux amies pour leurs ébats lesbiens !

Il fait mieux ; il devient l'amant de la gentille complice de Claudine.

Celle-ci les surprend, et indignée, pourquoi ? je me le demande, va rejoindre son père à la campagne où elle ne tarde pas

Pour cette reconstitution d'Esther, ni Sarah Bernhardt ni les actrices jouant des rôles d'hommes ne s'affublèrent de barbes. Pourtant, les Voltaire. Le 29 mai 1772, il écrit à Catherine II qui s'occupait d'une représentation façon Saint-Cyr :

« Lorsque la Mardochée, ornée d'une très courte barbe blonde, vint répéter son rôle avec Esther, tête à tête, dans sa chambre, cette Esther tout étonnée lui dit.

« Eh ! mon Dieu, ma sœur, pourquoi donc « avez-vous mis votre barbe au menton ? »

Willy

Autographe de Willy

s'ennuyer et à *languir* de Renaud (comme on dit à Marseille) qu'elle appelle à son secours et qu'elle se remet à aimer pour de *bon* cette fois. C'est du moins ce que l'auteur laisse espérer au lecteur angoissé et surpris de toute cette histoire aussi compliquée que vicieuse.

Je ne suis pas un moraliste sévère et j'ai pour les faiblesses de la chair, des indulgences de confesseur tendre et averti.

Je vais même jusqu'à excuser la passion, chantée par Sapho, de deux êtres de même sexe, chez des *hétaïres* qui n'ont pu trouver l'amour réel et dominateur en des prises de corps passagères avec des amants de rencontre.

Mais pour Dieu, je ne comprends plus quand il s'agit d'un sentiment pareil mis aux cœurs de deux parfaits amants comme Claudine et Renaud !

L'auteur a-t-il voulu, en ce livre, comme le laissait penser Jacques Beaulieu dans un récent article, montrer l'inanité de pareilles passions ? En tous cas, je ne saurais être de son avis, quand il dit qu'une jeune fille peut le lire sans crainte et sans préjudice moral !

Les jeunes filles d'aujourd'hui, si elles

sont si documentées à la campagne sur les choses de l'amour, doivent être, à la ville, un terrain autrement préparé à l'éclosion de ces germes empoisonneurs du *saphisme*.

Suis-je un profane ou un sot, mais mon dernier mot en fermant le livre a été un pouah ! de dégoût ! et je ne le donnerai pas à lire à une femme, épouse ou jeune fille pour laquelle j'aurais quelque respect, si grande qu'en soit la magie du style, et mieux, à cause même de cela !

L'Opinion (Saïgon), 13 Septembre 1902.

De Camille de Sainte-Croix

La *Claudine à Paris*, de Willy (chez Ollendorff), nous a désarmé, l'auteur ayant d'ailleurs désarmé le premier. Le farouche patriote, le réactionnaire agressif qui trama « *Claudine à l'école* », a bien voulu oublier un peu quelle haute situation politique il avait conquise entre M. Bonnamour et M. J. Rameau pour écrire de franche verve de fines pages de satire bourgeoise. Sa Claudine, petite levrette égoïste, myope et gracieuse, ne sait voir de la vie que ce qui confine à son importante personne. Son ingénuité attendrissante, d'ailleurs, se ré-

vèle toute dans son enthousiasme amoureux pour un monsieur un peu mûr qui s'est revêtu de tous les prestiges du journalisme d'affaires, de la blague de chez Pousset, des potins de chez Colonne, — un *monsieur bien*, quoi ! Gentille Claudinette !

Si vous n'aviez pas été toujours si exclusivement préoccupée de votre petite *vous-même*, vous auriez pu voir qu'il y a mieux dans le monde, pour une tendresse de dix-sept ans que les derniers feux d'un chevalier de la chronique. Mais du train dont vous alliez, on pouvait craindre pis. Vous confessez votre goût pour les bananes pourries; soyez heureuse que le mariage vous en donne une, simplement très mûre. Vous êtes une nature à ressources ; et à dix-sept ans, on a des champs devant soi. Quand vous en aurez vingt — si la banane faisandée ne vous a pas endommagé l'estomac, vous retrouverez le goût des bananes saines et si vous n'en mangez pas trop, cela vous remettra les idées en place.

La Petite République Socialiste. — 28 mai 1904.

De Rachilde

— (Tout de même, si j'avais parlé de pren-

dre *une amie* au lieu *d'un amant*, il aurait trouvé mon petit raisonnement très sortable. Pour Renaud l'adultère est une question de sexe). — Ceci, dans la bouche de Claudine, est vraiment l'évangile de la morale conjugale... moderne. Claudine dit aussi, se résumant avec la vivacité que mettrait une chatte à se coucher en rond : « Le vice, c'est le mal qu'on fait sans plaisir. » Ajoutez, ô trop primesautière Claudine : « ou pour un autre résultat que le plaisir. » Et vous aurez, en effet, résumé en vous toute la correcte élégance des jolis animaux honnêtes que peuvent être certaines femmes en face de la complication de gestes grossiers, déshonnêtes, et de paroles solennelles que représentent certains hommes chargés d'apprendre à leur compagne la dignité de l'amour social.

Claudine en ménage est une œuvre qui révolutionnera, sans les révolter, les amateurs de vérités nues. C'est une œuvre sincère, écrite si délicieusement que des larmes de joie en viennent aux paupières des épris d'art naturel. Ce livre de morale, ultra-moderne, n'est pas cependant un livre pour les boulevards parisiens. Il arrive de plus loin que la vie frelatée de notre temps.

Il sort du fond des forêts antiques où la jeune druidesse vierge s'offrait sauvagement aux embrassements se précipite, gardant au fond de ses grondements sourds les hurlements des prêtresses de jadis ! — Qu'il ne faut jamais épouser une prêtresse. — Traduction de Claudine, en langue plus moderne : « Je me retrouve devant la glace de la cheminée épinglant à la hâte mon chapeau *pour rentrer.* » « J'habite ici chez un Monsieur, un Monsieur que j'aime, soit, mais j'habite chez un monsieur... Hélas ! Claudine, plante arrachée de sa terre, tes racines étaient donc si longues ?... Où rentrer ? En moi. Creuser dans ma peine et me coucher en rond dans ce trou... » Claudine est l'éternelle étrangère. Ses racines ? Elles touchent au feu central. Elle vient de trop loin pour l'homme, le brave homme qui temporise et compose. Où rentrer ? Hélas, Claudine, quand on en est là, on sort et on va chez un autre !...

Nous arrivons ici au vif de la question. Cet autre, c'est Renaud qui le choisit avec un certain respect de lui-même allant jusqu'à l'égoïsme. Profitant des instincts enfantins de sa jeune femme, il lui indique, discrètement, le chemin de Lesbos et dérive

le torrent de laves amoureuses sur un terrain qu'il fertilise à son usage personnel. Oui, je sais bien que des gens vont se voiler la face et crier au scandale. Mais, braves gens, on fait ce qu'on peut dans la vie conjugale, et pas toujours ce que l'on veut. Un amant est inévitable dès qu'une femme s'ennuie ; mais on a le droit de risquer une poupée quand la femme est encore assez jeune pour se leurrer... les doigts. Et Renaud fournit la poupée, une espèce de champignon vénéneux et mondain, toujours couvert de son chapeau, même lorsqu'il est en chemise, être pervers et falot, pantin pailleté bien plus que vraie dame, vicieux, peureux, et puéril, être inexistant, exotique parisienne habillée en ara et gloussant des tas de choses apprises que Claudine, qui soupire sans parler, ne comprendra jamais, heureusement pour son particulier génie de l'amour. Cette créature-là est une des meilleures créations de Willy. Elle est exquise et ridicule. Claudine croit aimer cette femme en n'aimant que l'amour. Un beau matin, elle trouve son mari jouant avec sa poupée. Parbleu ! Punition double et moralité à triple détente. Claudine s'enfuit les poings sur les yeux et elle va retrouver la

solitude de la nature d'où elle n'aurait peut-être jamais dû sortir. Elle reviendra. Son mari l'attend. Elle aime son mari qui est encore l'Eros initiateur pour elle et n'est-elle pas prêtresse d'Eros? Ce livre est un coup de canif hardi donné dans le fameux contrat conjugal que tous les époux de tous les temps ont eu l'imprudence de rédiger une fois pour toutes. Rien n'est immuable, pas même les lois. Si le code conjugal était vraiment basé sur la grande loi d'amour, la seule universelle et éternelle il y serait déclaré que l'esprit de sacrifice doit également régner dans un ménage. Que les femmes excusent avec simplicité les caprices des maris et que les maris pardonnent généreusement les caprices de leur femme, il y aura beaucoup moins de divorces (et plus d'enfants!) « Tu as fait avec elle ce que moi-même j'ai fait avec si peu de différence, » écrit cette naïve Claudine... Si peu de différence?... Alors... un bon mouvement, Messieurs: après les petites amies, tolérez donc les petits amis! Aussi bien, on les prendra sans vous les demander, calcul différentiel à part... *Claudine en ménage*, suite de *Claudine à Paris*, qui est la suite de *Claudine à l'école*, termine le roman de

Claudine, d'une Claudine vivante, originale et merveilleusement spirituelle. Ces trois livres, dont le plus écrit et le plus osé est certainement *Claudine en ménage*, placent désormais Willy au premier rang des romanciers français.

Le Mercure de France. — Juin 1902.

De Paul André

Claudine

Voici une petite personne qui a fait son chemin en bien peu de temps. On parle d'elle partout, et, il y a un an, on la connaissait à peine. Elle est adorablement friponne, scandaleusement sans-gêne, intelligente et vicieuse. Sa précocité et sa rareté de perversion épouvantent, sa joliesse et son esprit ravissent.

Et c'est toute la vie de *Claudine* que nous savons aujourd'hui. Toute sa vie, puisque la voilà parvenue à ce point décisif où l'amour s'érige enfin souverain, maître, entier !

Claudine est amoureuse, — amoureuse de toute son âme et pour tout de bon. C'est fini. Nous connaissons Claudine. Il ne lui arrivera — sentimentalement bien

entendu — plus rien de nouveau. Claudine est amoureuse et Claudine pour cela devient une femme comme toutes les autres et son roman dorénavant sera le roman banal de toutes les existences pour qui plus rien n'est imprévu.

Mais auparavant que tout fut loin précisément de cette banalité dans l'âme et le cerveau de la déconcertante fillette !

Dois-je vous présenter Claudine ? Vous l'avez tous vue à l'école, en son village, au temps savoureux des escapades gamines, des niches polissonnes, des amitiés outrées de compagnes de classes, des jalousies de préférences. Le cœur de Claudine est très grand, dès sa plus jeune enfance. Il est très grand et très fermé. Une affection s'érige en lui et voilà Claudine toute entière à la merci de son cœur. Ses sens s'en mêlent et ceux-ci sont tout nerfs, toute exaltation. Principes, conventions, pudeurs, vertu, moqueries ou jalousies, voilà bien des mots inutiles pour la friponne indépendante. Claudine aime qui il lui plaît, et surtout comme il lui plaît. Et elle dit ce qu'elle pense, et elle fait ce qu'elle veut.

Autour d'elle personne ne lui montrera l'écueil de cette liberté. Une vieille ser-

vante trop bonne et trop simple ne soupçonnera rien de ce qui peut être mal ou dangereux pour la gamine. Un vieux père, savant que ne préoccupent que ses mornes et absorbantes recherches, ne devinera rien de l'éclosion maladive d'une sensualité anormale.

Claudine s'éduque elle-même et vous pensez quel est l'état d'esprit de la jeune fille qui arrive à Paris très curieuse, innocente encore et pourtant déjà si perverse, pas jolie mais au minois étrange, aux yeux troublants, aux cheveux frisés attirants qui obligent à l'attention et provoquent l'émotion involontaire, prémices d'un désir souvent malsain et très impérieux.

Claudine révolutionne ceux qui l'approchent. Elle tente à tout âge. Un gamin s'éprend d'elle, l'abandonne pour des passions plus..... particulières ; Claudine va de l'un à l'autre sans aimer personne ; montre surtout de la tendresse pour soi-même et pour sa chatte Fanchette, ce en quoi elle fait preuve d'une sûre intelligence encore que légèrement égoïste. Et en fin de compte voilà Claudine qui accepte un mari.

Et notez qu'elle choisit, malgré l'appa-

rence, le mari qui lui convenait. Nous ne voyons pas Claudine suivre l'ornière d'un sentier battu. Lui prêter une décision prévue, logique, c'était aller à l'encontre de la vérité. Claudine devait prendre ce mari déjà vieux, très éloigné de ses fringales sensuelles, très pondéré à côté de ses écarts d'imagination, d'actes et de langages.

Voici Claudine mariée. Et Willy continue, avec la même spirituelle audace, à nous conter l'âme de son héroïne et ses extraordinaires aventures amoureuses. Et ceci est tellement énorme de perversité, il y a de part et d'autre, chez Claudine et chez Renaud son mari, un si formidable mépris des conventionnelles traditions et des moralités admises que le critique se trouve embarrassé. Peut-on approuver l'auteur et faut-il recommander son livre ? *Claudine en ménage* est-elle une vérité ou un scandaleux paradoxe, une fantaisie grivoise tout bonnement ? Hélas ! je crois pouvoir avouer que tout ce qu'on trouve en ce roman n'est que trop vrai et j'ose dire que ceux qui peuvent lire, *qui savent lire un volume avec l'idée d'en tirer un profit d'enseignement et non dans un seul but de curiosité malsaine, doivent lire* Claudine.

Claudine est mariée. Claudine est amoureuse. Claudine aime son mari, elle l'aime profondément, sûrement. Elle le prouve en plus d'une occasion et surtout à la fin du livre lorsque, revenue au village paisible et joyeusement pittoresque, elle appelle à soi le grand ami très cher. Malgré cela Claudine trompe son Renaud. Ou plutôt non. Mais elle exagère une amitié affectueuse qu'autorisait, que favorisait son mari. Et voilà où se révèle la maîtrise de Willy psychologue. (Il est inutile encore de louanger la perfection de Willy). Willy nous montre l'inéluctable fatalité de cette passion de Claudine et de son étrange amie, la blonde et voluptueuse Rézi. Il parvient à nous faire admettre, à légitimer la complaisante facilité de Renaud. Mais il y a derrière tout cela autre chose et mieux que de vulgaires amours et des adultères à extraordinaire modernisme. Claudine et Renaud et même Rézi ne sont pas de notre temps. Ce sont des êtres très lointains, qui ont vécu dans un passé bien éloigné, qui revivrait peut-être dans un avenir pas très prochain. Claudine dans les bras de Rézi, ce n'est pas une enfant de Lesbos à l'affût de sensations rares, — il me semble que c'est

une fille de la Nature, une amoureuse franche et libre qui ne voit dans la créature quelle qu'elle soit qu'un objet d'amour et d'admiration et de joie. Renaud, c'est un épris de beauté. Et pour eux tout le mensonge conventionnel de nos âges de perversion est lettre morte et dans la splendeur de l'étreinte, la saveur du baiser, la grâce de la forme ils ne voient que la magie ravissante des choses toutes simples, toutes admirables de la Nature.

Renaud, un beau jour, prend Rézi dans ses bras. C'est la logique qui se poursuit. Et où tout ceci est faussé, où l'éclat est inattendu, c'est lorsque Claudine se fâche, n'admet pas cette double trahison de son mari. Ici Claudine rentre sous la tutelle des préjugés et, *à ce moment seulement*, il m'a paru que le livre devenait immoral.

Quoi qu'il en soit, Claudine est un type qui restera et Willy aura la gloire durable d'avoir attaché son nom à cette création d'une unique figure de femme amoureuse, vicieuse, sincère, émouvante, étrange, curieuse, très exacte et inquiétante.

D'Emmanuel Glaser.

La Maîtresse du Prince Jean

Willy aura eu décidément sur ma destinée une bien néfaste influence, et si mes tempes sont prématurément dégarnies et blanchies, je sais du moins à qui m'en prendre : c'est lui, sinon le seul, du moins le grand coupable.

Et je n'exagère rien. Songez que, pour la deuxième fois dans la même saison, la tâche m'incombe de rendre compte d'un livre sorti de cette plume trop experte aux récits libertins. Et, si l'on veut bien réfléchir à l'effort que je dois m'imposer pour parler congrûment — comme il convient dans ce journal — d'œuvres aussi incongrues ; si l'on veut supputer les périphrases, les métaphores et les circonlocutions qu'il me faut combiner pour traiter — sans latin — de si périlleux sujets, on conviendra que j'ai bien raison de me lamenter sur mon sort.

Il me reste bien une ressouree, celle de maudire Willy et de l'invectiver, et je ne m'en ferai pas faute ; je vais même commencer par là.

Oui, certes, Willy est un grand coupable

— je le dis sans ambages — d'employer, ainsi qu'il le fait, un si incontestable talent, une verve et une fantaisie, tout à la fois si primesautières et si savantes, à peindre des tableaux sur lesquels il convient de jeter prudemment un voile de décenee et de protection.

Avec l'esprit qu'il dépense sans compter, en prodigue qu'il se sait à l'abri du conseil judiciaire, il pourrait nous donner tant de choses charmantes, dont le chroniqueur aurait tant de plaisir à détailler et à recommander les séductions ! Mais non ! Willy, qui a commeneé depuis longtemps, déjà à scandaliser et à désespérer les gens vertueux, persiste diaboliquement dans ses errements et dans ses erreurs, et non content d'avoir par trois fois porté sur les fonts baptismaux sa Claudine toujours renaissante, il nous initie aujourd'hui aux aventures de la *Maîtresse du prince Jean.*

Après celle-là, par exemple, je crois qu'il faut tirer l'échelle, et aussi le rideau, et il convient d'espérer que la vertu — cette grande muette qui sommeille au fond du cœur de Willy — voudra bien se décider à parler et à lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ». N'y comptons pas trop cependant :

Willy est plus sourd encore que sa vertu n'est muette !...

Du moins, cette *Maîtresse du Prince Jean*, a un mérite : elle ne prendra pas son lecteur en traître. Elle arrive à lui munie d'un casier judiciaire propre à le mettre en garde : dès avant son apparition, elle fut poursuivie, jugée et condamnée ; aussi, ceux qui voudront aller plus loin que la couverture du livre et en sortiront le rouge au front sauront à qui s'en prendre ; ils auront été prévenus.

Je sais bien que l'éditeur, malin, a placé en tête du livre la délicieuse plaidoirie où M. Paul-Boncourt entreprit de démontrer à la justice de son pays que *la Maîtresse du prince Jean* n'était, mon Dieu, pas si immorale qu'on le voulait prétendre ; je sais bien qu'il l'a fait avec un luxe étonnant de verbe, d'esprit et d'aimable sophisme, et qu'il a réussi à être persuasif puisque je m'y suis laissé prendre et que j'ai lu le livre.

Cette lecture m'a édifié — si j'ose dire — et je puis affirmer, en connaissance de cause que ce roman, même « épousseté », est terriblement scabreux. Je le sais d'autant mieux que j'ai lu jusqu'à la dernière page — il me faut faire mon *mea culpa* — car trop sou-

Autrefois le Rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons qui dorment à l'envers des feuilles de lilas...

Colette Willy

Autographe de Mme Colette Willy

vent le rire et le sourire désarmèrent ma colère ; et ainsi j'ai connu complètement les aventures de ce prince fantôme et de cette trop réelle et plantureuse Gaétane, et j'ai fréquenté le poète carottier Lauban, et Smiley, le littérateur, et aussi l'immuable Maugis, journaliste notoire, qui ressemble à Willy comme un frère et qui en est très fier, le monstre ! J'ai vu, j'ai lu tout cela, et malgré moi j'y ai pris plaisir.

Du moins, pour m'en punir et pour me réhabiliter à mes yeux, je devais mettre en garde mes contemporains contre la séduction de la *Maîtresse du prince Jean*, leur affirmer que c'est un livre à ne pas lire et, puisque j'ai été victime de ma curiosité, empêcher les autres de céder à la leur, car s'ils ouvrent le livre, ils sont perdus, ils feront comme moi, ils iront jusqu'au bout.

Le Figaro, 31 juillet 1903.

De Frédéric Charpin.

Willy provincial

. . . . . .

Ainsi, sous un air de paradoxe, c'est une vérité que Willy lui-même ne perd pas les profits, qu'on peut tirer de la Province ou, pour mieux dire, de nos provinces.

Ce n'est pas à Paris qu'il est né, et si plus tard il est devenu le plus spirituel, le plus subtilement raffiné des auteurs *parisiens*, ce serait presque le cas de lui appliquer cette impertinence charmante : « Un parisien, c'est un provincial qui a mal tourné. »

Résumons-nous : Willy sst d'abord provincial par ses *Histoires Normandes* écrites en collaboration avec les Trézénik. Tout le pays percheron revit dans ces petits récits pleins de finesse et de bonhomie, très *régionalistes* puisque le but des auteurs fut de leur faire exprimer l'âme d'une région française.

Ce provincial nous le retrouvons dans *Claudine à l'Ecole*. Le tableau de la vie scolaire dans un petit village du Gâtinais, les ébats de l'écolière dans ses champs favoris, son gazouillis où passent les expressions locales comme un son de hautbois dans une pastorale, est-ce donc parisien tout cela ?...

Malgré tout le piment boulevardier de ces romans, on y découvre toujours un léger goût de terroir. Le plus étonnant c'est qu'on ait à faire cette observation pour la *Môme Picrate* elle-même : relisez le voyage en Bretagne.

Je n'oserais pas soutenir que Maugis est lui aussi provincial. Pourtant on pourrait citer certaines chroniques de l'*Echo de Paris* signées Henry Gauthier-Villars ; celles par exemple sur le *Fervaal* ou l'*Etranger* de Vincent d'Indy. Le critique y félicite ce maître d'avoir utilisé les thèmes populaires des provinces françaises. Je crois que c'est là encore une tendance « régionaliste » et l'*Ouvreuse* elle-même partage cette manière de voir.

Arrêtons-nous, pour ne pas trop faire de Willy un *provincial malgré lui*. Notons que l'on peut éviter les ridicules de la Province et savoir prendre dans nos provinces de très précieuses inspirations, C'est

ce qu'a su faire, avec l'habileté d'un parisien, le provincial Willy.

(Revue des dispensés).

D'Emmanuel Glaser.

La Dernière de Willy

Il y a quelques semaines, nous étions, en littérature aussi bien qu'en politique, plongés dans les délices de la « trêve des confiseurs ». Les livres à scandales ou à audaces s'étaient modestement éclipsés derrière la littérature aimable, reposante et inoffensive des étrennes ; c'est d'ailleurs une tradition, et il ne s'était jusqu'à présent jamais trouvé personne pour manquer de respect à cette trêve des confiseurs.

Malheureusement, Willy était là, et chacun sait que ce diable d'homme a pour principe de ne respecter rien, — surtout des choses respectables — et il s'est imaginé qu'il serait drôle de venir jeter le désarroi dans cette paix universelle et mêler aux douces et bénignes friandises du nouvel an, un peu, beaucoup, passionnément de poivre ! que dis-je, du poivre, il a mis du picrate dans nos boîtes de bonbons, et tandis que les

éditeurs s'évertuaient à moraliser les petits et les grands en les amusant, Willy paisiblement, lançait la *Môme Picrate.*

La Môme Picrate ! quel titre seigneur ! — et songez qu'il n'est rien auprès de ce qu'il abrite, et que derrière ce mur scandaleux, bariolé, imagé par la silhouette de Willy en galante compagnie, il se passe énormément de choses que je me garderais bien de vous raconter.

Pour moi qui suis, par bonheur un homme plus respectueux que Willy, j'aurais eu scrupule à parler, il y a quinze jours, au milieu des étrennes, de cette terrible et fulminante « Môme Picrate », mais j'ai reculé pour mieux sauter, et il me faut bien aujourd'hui dire un mot de ce livre dont tout le monde parle et que trop de gens lisent.

Eh bien ! il est joli ce livre, et c'était vraiment bien la peine d'anéantir Claudine d'indécente mémoire pour faire renaître la Môme Picrate !

Les gens vertueux n'ont pas gagné au change, et je vous prie de croire — sans y aller voir — que cette danseuse excentrique n'a rien à envier à celle qui l'a précédée dans la carrière : ses lettres manquent d'orthographe, et ses propos sont dénués d'élégance

littéraire, mais ils sont, en revanche, terriblement épicés, — quant à ses aventures, elles dépassent, je crois bien, tout ce qu'on peut imaginer dans le genre cher à Willy : et pour les conter, il faudrait tout à la fois la verve et l'impudeur d'Enry Maugis — inséparable compagnon de Willy et protagoniste infatigable de toutes ses comédies, — à mon regret, je n'ai pas la première de ses qualités, et je me glorifie d'être dénué de la seconde.

Et, au milieu de tout cela, je trouve dans ce livre des pages — de rares pages — où Willy, oubliant un instant qu'il a pris à tâche de scandaliser et aussi d'égratigner ses contemporains — nous montre qu'il pourrait écrire tout autre chose, et que son talent lui permet d'exprimer des sentiments délicats et charmants et des nuances jolies ; il pourrait; mais il ne veut pas ; il préfère continuer à écrire des livres qu'il convient de laisser prudemment dans l'étalage des libraires, — ou d'enfermer avec soin dans quelque coin caché de sa bibliothèque, si on a eu l'imprudence de les acheter.

Le Figaro, 19 janvier 1904.

De Paul Dupray

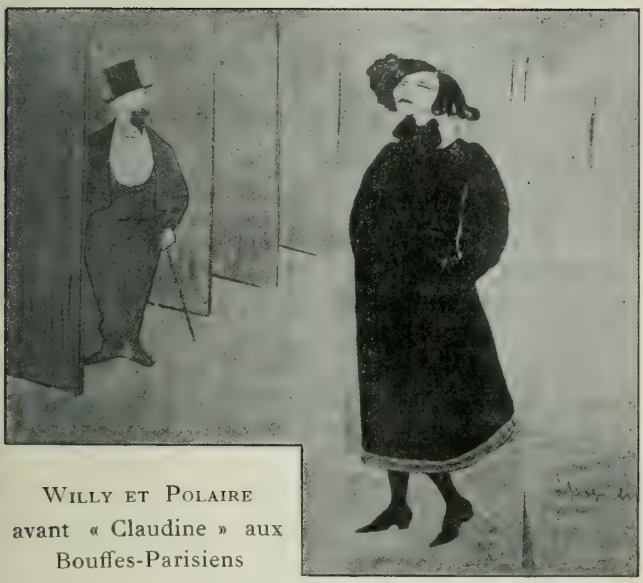
Claudine s'en va

N'ayant plus rien à nous dire, Claudine a pris le sage parti de s'en aller. Elle fait bien. Annie aurait fini par la supplanter, — cette Annie qui est une Claudine un peu, une Claudine qui s'ignore, — et que la vraie Claudine va aider à prendre conscience d'elle-même. Après quoi elle disparaîtra pour jamais. Mais oyez les confidences d'Annie...

Dès que son mari, Allain, fut parti pour les Amériques où il avait affaire, — Annie eut l'idée qu'elle ressemblait à un tout petit bateau qui s'en irait à la dérive sur la mer immense. Ce petit bateau qu'était Annie avait perdu son pilote. Et quel pilote ? Allain tenait le gouvernail d'une main ferme et impérieuse. Il guidait sa frêle, sa négligeable, son insignifiante petite femme à travers les récifs de la vie orageuse. A-t-on coutume d'interroger les barques sur la direction qu'elles voudraient suivre ? Et comme il considérait Annie comme une très petite chose — comme une petite chose sans importance aucune et absolument incapable de s'orienter elle-même à travers les con-

jonctures difficiles de la vie, il lui avait laissé un « emploi du temps » qu'elle devait consulter sans cesse et où le pilote avait à peu près tout prévu. Allain avait même prévu qu'elle saurait accrocher un peu de son cœur aux longs cils de l'étrange et attirante Claudine : aussi l'avait-il mise en garde contre une intimité et des contacts qu'il jugeait dangereux. Mais, en l'invitant à fréquenter une sœur qu'il avait et qui s'appelait Marthe, il n'avait pas prévu que, précisément de l'intimité avec cette Marthe, viendrait la catastrophe qu'il redoutait le plus, — c'est-à-dire l'émancipation d'Annie. Cette Marthe avait une grande qualité. Elle ressemblait à son frère. Elle était autoritaire, pratique et libertine. Elle avait pour mari un romancier notoire dont elle soumettait le talent à une culture intensive — et qu'elle ne trompait pas seulement pour le plaisir. Annie ne fut pas longue à s'apercevoir que Marthe tenait l'infidélité pour recommandable dès qu'elle était lucrative. Elle s'en aperçut, et aussi que Claudine avait presque toutes les vertus qui manquaient à Marthe. Annie acquit ces expériences diverses à Bayreuth, où Willy emmène tous ses personnages, par suite du goût effréné, incorrigible, qu'il a de nous

parler musique — ce qu'il fait d'ailleurs, vous le savez, avec beaucoup de verve, de compétence et d'autorité. Or, quand Annie arriva à Bayreuth, elle venait de constater avec inquiétude que les communications transocéaniques de son « maître » la laissaient sans joie. Mais il lui arriva, un jour, de surprendre sa belle-sœur sur les genoux du critique Maugis, qui était alcoolique, insolent et vieux. Et son âme connut le dégoût, — et dans le même temps le désir de la liberté. Car elle savait que Marthe n'aimait point Maugis : mais il était influent et ne refusait point, si d'aventure il en était requis, — d'acquitter les factures. Comme on lui avait défendu de fréquenter chez Claudine, Annie y courut. A qui donc, en effet, mieux qu'à Claudine, pourrait-elle confier l'émoi récent et les clartés toutes neuves de sa petite âme ? Claudine prêta l'oreille aux confidences d'Annie, puis l'envoya à la campagne. C'est qu'elle avait senti que peut-être elle allait aimer un peu trop cette amie malheureuse ! Or, elle avait résolu de ne plus se distraire par des amitiés féminines, du grand amour qu'elle ressentait de plus en plus pour Renaud. Il lui restait du moins un goût très vif pour la



WILLY ET POLAIRE
avant « Claudine » aux
Bouffes-Parisiens

Dessin de Cappiello.

fantaisie et l'irrévérence. Elle put heureusement le satisfaire en correspondant avec Maugis — lequel était allé à Béziers pour les fêtes de Parysatis dont il rend compte avec ironie et truculence. Car, pour peu que vous aimiez la diversité, Willy vous donne à choisir entre ses deux manières qui sont au surplus, l'une et l'autre, des plus agréables. Si bien qu'après avoir goûté, comme il convient, le délicieux journal d'Annie, vous prendrez plaisir aux rosseries de ce Maugis, — qui, écrivant à Claudine, n'avait garde d'oublier qu'elle n'aimait point les fadeurs.

La Grande Revue, Mai 1903.

De M. Marcel Boulestin

L'année que Willy naquit ne fut marquée par aucun autre événement exceptionnel. A cette époque il s'appelait, avec plus d'emphase, Henry Gauthier-Villars. Il lut d'abord dans les astres et les livres d'astronomie, puis se tourna vers l'histoire naturelle. Le *Chat-Noir* le guettait où il publia des fantaisies étincelantes de mauvaise foi.

Un jour, entendant *Mignon*, il eut une révélation et comprit soudainement ce qu'était la pire musique ; tout ! que devait-elle être ? Rien !... Après une nuit passée dans son poêle à réfléchir, il décida d'être critique musical. Ainsi commencèrent les *Lettres de l'Ouvreuse* dont la renommée fit pâlir et trembler les étoiles (de théâtre).

Il écrivit des romans et des études historiques pour ne pas se faire remarquer, jusqu'au jour où il s'occupa de *Claudine*. A partir de cette époque, nous avons des renseignements plus exacts encore que contradictoires sur sa vie publique et privée. Elles se confondent étroitement.

Doué d'une infernale adresse à faire croire au public ce qui n'est pas et à lui dérober ce qui est, Willy sut tromper les plus perspicaces historiographes. Quel lecteur, même averti, pénétrera le mystère de cette divinité en trois inquiétantes hypostases : Claudine, Colette, Polaire ? Quant à la trimourti Willy-Renaud-Maugis..... Dans l'esprit desdits lecteurs, potiniers, et qui s'appuient sur des faits d'ailleurs véridiques mais soigneusement dénaturés, l'ordre de ces facteurs est interverti et, dirai-je, inverti. La vérité est que, Claudine dénichée, Willy, repris par sa première passion, l'astronomie, s'éprit d'*alpha* de la Petite Ourse ; après quoi, il retourna à sa chère zoologie, d'où son intérêt pour le *Friquet*.

Les raisons qui déterminent en lui ces brusques changements sont — pure hypothèse — le caractère même de cet homme, fantasque, capricant et volontaire, qui, soucieux de cacher des vertus, se plaît à brandir l'orgueil de ses vices — comme un sabre au soleil ; son amour du nouveau et du renouveau ; le sadique agrément qu'il trouve à alimenter de scandales les salons de la ville, et, par-dessus tout, son bon plaisir.

Ce gendelettres est une des plus curieuses figures de ce commencement de siècle flétri par les moralistes, les historiens, les journalistes, voire les députés. Il appartiendra à l'érudit impartial de fixer définitivement la place et le caractère vrais de cet homme à plusieurs noms, de cette âme à plusieurs

facettes. Nous sommes trop près de lui et de son ère pour en discourir justement.

Il portait, le jour qu'il découvrit l'étoile Polaire, un chapeau de forme haute, de feutre et à bords plats, un complet d'étoffe pelucheuse, cette étoffe que les Bretons appellent « tweeds » et un gilet rouge ; il fumait des cigarettes à bouts dorés faites pour lui, dit la Chronique, de tabacs qui nous sont inconnus.

PETITE REVUE DU MIDI, 10 mai 1905.

d'Henry Albert

Willy

N'étant pas ministre, ni même
Sénateur, non plus que préfet,
Bien que j'aime le travail fait,
J'ai peu de loisir pour la flème

Au rebours du roi d'Yvetot,
Je dors fort peu, quoique sans gloire,
Et, couché tard dans la nuit noire,
Le matin je me lève tôt.

D'une œuvre, une autre me repose ;
Dans les tiroirs les plus divers
J'enfourne des chansons (en vers),
Sans compter les romans (en prose).

C'est gai. Ça l'est depuis vingt ans
Et, comme le vieux, je persiste ;
N'empêche que je serais triste.
Parfois, si j'en avais le temps,

Si j'en avais le temps encore,
Je regarderais couler l'eau,
Tandis que le tremblant bouleau
S'éclaire de lune ou d'aurore.

Et, dans un rêve je me vois
Près de Claudine aux yeux magiques,
Oubliant toutes les musiques
Pour écouter rire sa voix.

Ainsi se présente lui-même M. Willy, et voici comment l'Ouvreuse nous l'offrait il y a quinze ans :

« Willy est un blond clairsemé, poupin, un peu fat, de grosses lèvres de jouisseur, des yeux de myope, frais encore. A des succès féminins nombreux et le laisse savoir. En musique, ne possède que des notions délicieusement vagues... (1). »

Et M. Willy continue à se *blaguer* lui-même avec une exagération qui indique assez qu'il ne faut en rien croire. On le reconnaîtra mieux dans ces lignes de M. Henry Bataille :

WILLY

« La vie n'a pas déformé le bonheur tranquille des lignes. La volupté laisse seule quelques empreintes molles... Est-ce la volupté ? On sent en tous cas que le rire n'est pas le but de cette intelligence... On doute... C'est trouble... Qu'est-ce ? » *(Têtes et Pensées.* Ollendorf 1901*)*.

En parallèle à cette esquisse tracée par un ancien ami, nous citerons ce passage d'*Aimienne*, témoignage posthume d'un attachement qui ne s'était pas démenti. Willy, parmi nous tous, sous le nom de Silly, se profile un instant aux pages de ce livre :

(1) *Art et Critique*, numéro 28, du 7 décembre 1889.

« Physiquement, Silly est chauve. — il serait inutile de le nier. Je n'apprendrai à personne que son « genre de talent » consiste à oser le plus impudent mélange d'érudition et de fantaisisme. Les circonstances en ont fait le critique musical que vous savez, mais soyez sûr qu'algébriste il eût fait du calcul intégral par calembours... et c'eût été très bien aussi.

« Silly est marié. Il appelle sa femme Jeannette.... vous croyez peut-être que c'est parce qu'elle s'appelle Jeanne ? pas du tout, elle s'appelle Renée ; Jeannette est son nom de famille. En échange elle l'appelle Silly comme tout le monde... Personne n'a jamais su le prénom de Silly. Elle l'appelle aussi « le doux Maître », « le gros Chat, », « la Doucette », et « le Bleu »... Ces appellations conviennent à des circonstances particulières... Jeannette est gracieuse et jolie. »

Jeannette... c'est-à-dire Mlle Gabrielle Claudine Colette, fille du commandant Colette, que Willy alla chercher dans sa lointaine province pour l'épouser. Qui donc ignore cette élégante silhouette de jeune femme intelligente qui s'est faite la collaboratrice et la camarade dévouée de son mari et qui a publié récemment de si délicieux *Dialogues de Bêtes*. Son image reste inséparable de celle de Willy. Aux grands grands jours de Paris, aux fêtes et aux premières, elle sourit dans l'ombre du feutre à bords plats du père de Claudine. Et, de la sentir à son bras, curieuse et gracieuse. M. Henry Cauthier-Villars semble plus heureux, plus bienveillant. Car, malgré tout, c'est un grand fond de bonté qui remplit le cœur de Willy. Aujourd'hui, dans la gloire, il demeure toujours l'homme simple, spirituel, un peu enfant qu'il était aux premiers spectacles des théâtres d'art de 1886 à 1896. Certes, il a fallu ajouter de nouveaux traits à son image,

mais dans ces anciens portraits on retrouve déjà les lignes essentielles qui caractérisent pour nous le Willy d'à présent.

Caractère spontané, esprit habile et naïf, il a gardé, semble-t-il, quelques-unes des qualités de la fillette parisienne ; cette tendresse, cette douceur dissimulées sous le masque de l'ironie, nous disent assez les inquiétudes secrètes d'une âme que blessent plus qu'on ne croit, les injustices, les soupçons ou les haines. Serviable, il a montré en maintes circonstances, que ses rancunes ne tenaient pas devant le malheur. Confiant, plus qu'il ne veut le paraître en la loyauté d'autrui, il a la colère facile et promptement apaisée. Et ces divers côtés nous expliquent déjà son patriotisme ardent, étalé si souvent et dont l'expression souleva jadis, à cause d'une hyperbole de langage, tant de clameurs indignées à tort (1).

Ils nous expliquent aussi ces nombreuses polémiques, son vif désir de ne pas laisser égarer l'opinion sur son compte.

De Georges Casella

Les Trois « Claudine »

Vivante à la façon des bêtes, Claudine obéit à tous ses instincts, et nous la connaissons tapageuse à l'*Ecole*, amoureuse *à Paris*, inquiète et perverse en *Ménage*. Née dans les champs, habituée à vivre au grand air, elle suit les cours comme on assiste à un spectacle, et nulle volonté ne vient entra-

(1) Enquête sur le Protestantisme, *Action Française*, 15 mai 1909. Discours de M. Léon Bourgeois, etc.

ver la sienne, impulsive et bizarre. Elle admet tous les vices, les recherche parfois parce qu'elle s'en amuse, mais elle est satisfaite de simplement les contempler. Tous les préjugés dont elle rit dorment en elle. Les jeux osés, les histoires scandaleuses, éveillent en son âme de gamin des sensualités de « voyeur », mais ils n'ont pas plus d'attraits à ses yeux que les gambades capricieuses de sa chatte Fanchette, et quiconque voudrait l'inviter à y prendre part la trouverait le corps tendu et les griffes en avant. Certes, elle regretterait de ne pas provoquer l'amitié un peu spéciale de la petite Luce, elle imaginerait sans doute les raffinements que l'abandon de son amie lui fait deviner, mais ces sensations ne sont qu'un vice superficiel : l'orgueil d'elle-même et de sa chair l'empêche de se livrer à ceux qu'elle domine ou qu'elle déconcerte. Et ce sera son tour d'être déconcertée lorsqu'elle rencontrera celui qui osera la contredire et la traiter en petite fille. Devant Renaud, elle goûte cette volupté d'être meurtrie, et elle comprend tout à coup Luce qui se pâmait sous ses « taraudées » et « se roulait la tête sur le bord de la fenêtre, là où le bois est usé... » Pour la première fois elle obéit, et

elle aime Renaud soudain, d'avoir su commander : « ...obéir malgré soi quand on a mal et bon dans les genoux !.. »

« Ma chère petite bête ! » dit Renaud, et voici Claudine amoureuse avec tout l'abandon d'elle-même, de son corps souple de chatte. Elle étudie avec surprise ses sensations physiques : « mon estomac se rapetisse », mon cœur « fait bardadô ». Elle se retrouve la même devant l'amour ou devant la colère, parce qu'elle n'est capable, au fond, que de sentiments tumultueux. Tout vibre d'elle lorsqu'elle s'émeut, tout Claudine, avec ses cheveux courts, ses yeux trop longs, ses jupes d'enfant, ses tabliers d'écolière : « la dentelle de mon petit tablier s'agite aux battements de mon cœur ». La Claudine insoucieuse est morte. Elle songe: « Ah ! Claudine, comme tu redeviens enfant en te sentant devenir femme ». Et parce qu'elle n'éprouve devant Renaud aucune fausse honte, qu'il est l'ami puissant et doux rêvé si bien par elle qu'il lui semble déjà avoir vécu près de lui — « je l'ai vu cinq fois, je le connais depuis toujours » — elle comprend le secret de tous ses désirs : « Ma liberté me pèse, mon indépendance m'excède ; ce que je cherche depuis des mois —

Paul Berger, photo

POLAIRE
dans « Le Friquet »

depuis longtemps — c'était sans m'en douter un maître. » Et comme elle s'offre avec une ingénuité adorable, Renaud, l'*homme à femmes*, sceptique et blasé, Renaud attendri, s'exclame : « Claudine ! petite fille renseignée par les mauvais livres, qu'y a-t-il dans le monde d'aussi pur que vous ! »

Mais voici que Renaud mari, n'est plus celui qu'elle entrevit. Faible et peu confiant dans la puissance éternelle de son ascendant, il se prend à choyer Claudine, et nul souci ne l'occupe plus que celui de ne pas la contrarier. Ses moindres volontés sont satisfaites. Les bonbons les plus savoureux lui sont offerts, aucune distraction ne lui est refusée, et Claudine, dont les désirs sont innombrables, parce qu'elle a cet instinct animal qui la pousse vers ce qui brille ou ce qui séduit, s'attriste de ne pas avoir à lutter et d'être la même qu'auparavant, libre et jamais contrariée. Ainsi Renaud lui accordera la blonde Rézy comme un fruit doré dont elle eut voulu connaître le parfum. Les caractères ne « cordent » plus déjà. Claudine est maîtresse, Renaud est esclave... Il ne faut pas moins qu'une faiblesse de Renaud — qui succombe lui aussi au charme de Rézy — pour provoquer l'explication *néces-*

saire, la rupture momentanée, après laquelle ils se retrouveront plus près l'un de l'autre, se comprenant enfin : ils se sont considérés trop comme des exceptions, et Renaud doit être le Maître que la folle Claudine a rêvé.

« Il me plaît de dépendre de vous et de craindre un peu un ami que j'aime tant... Venez ! Songez que je viens d'attendre pendant quatre longs jours, mon cher mari, que vous ne soyez plus trop jeune pour moi !... »

M. Charles-Henry Hirsch, dans un remarquable article, *De Mademoiselle de Maupin à Claudine* (1), étudie les différents types de femmes créés par les romanciers français. Puisqu'il était question de Mademoiselle de Maupin, j'imagine que M. Hirsch eut pu citer l'étrange Raoule de Vénérande du *Monsieur Vénus* de Rachilde, elle eut servi à faire ressortir plus violemment l'anthithèse qui existe entre la vertueuse Claudine et les femmes perverses auxquelles on l'accuse de ressembler.

M. Willy a créé un type nouveau et l'a *soutenu* durant trois volumes. N'est-ce pas la meilleure louange qui puisse lui être adressée ? Si j'ajoute que le style des trois

(1) *Mercure de France*, VI, 1902.

Claudine, particulièrement de *Claudine en Ménage,* est d'une pureté absolue et d'une harmonie plaisante — M. Marcel Boulenger, qui s'y connaît, s'est plu à l'affirmer — ne devons-nous pas expliquer les attaques qui accueillirent ce triptyque particulier par l'incompréhension ou la mauvaise foi des critiques ?

La Revue Dorée.

De Tout Paris

Claudine s'en va

Claudine s'en va ?... Allons, tant mieux. Et bon voyage ! Nous l'avons trop vue. Nous l'avons trop vue, surtout parce que trop de gens trouvent ne l'avoir pas encore assez vue. Au regret même qu'elle leur laisse, nous ne pouvons mesurer à quel point elle les avait envoûtés, et combien il était temps de mettre fin à ce sortilège. Cette petite « poison », comme l'appelle son ami Maugis, qui la connaît bien, nous a assez empoisonnés. Il s'en va temps, grand temps, que nous nous affranchissions de cette morphine.

Grâces soient donc rendues à M. Willy

qui, après nous en avoir tyrannisés, nous en délivre !

M. Willy est un grand coupable. Il abuse du talent dont la nature l'a déplorablement pourvu pour nous attacher psychologiquement à des types que, moralement, nous sommes tenus de réprouver de toutes nos forces. Entre tous, sa Claudine se détache au premier plan, énigmatique, troublante, résumant en sa petite personne tout ce que l'éternel féminin peut incarner de subtilité morbidement inventive et curieuse. *Claudine à l'Ecole, Claudine à Paris*, *Claudine en Ménage*, nous l'avons eue sur tous les murs, sur toutes les colonnes, à toutes les vitrines, hallucinant nos yeux de sa silhouette hybride et de son geste bizarre, hypnotisant notre attention par l'effronterie estompée de son sourire où la rouerie se fond en indulgence et la rosserie vicieuse en compréhensive bonté. Dangereuse créature s'il en fut, puisque sa perversité insinuante et câline nous prend au vif de l'amour-propre en nous suggérant la crainte de passer pour des naïfs incapables de la comprendre, et que le seul fait de l'avoir comprise constitue une charmante mais impardonnable impureté.

*
* *

Ah ! la coquine, elle s'en va ? Il faut le croire, puisque M. Willy nous le dit sur la couverture de son dernier livre. Tant pis pour ceux dont cette nouvelle trompe l'appétit malsain ! Depuis longtemps, pour ces amateurs de sentiments quintessenciés et de sensations raffinées, la Claudine de M. Willy était une confidente à la fois réceptive et suggestive, une camarade aux bras de laquelle on se risquait aux excursions les plus hardies dans les mondes les moins explorés, qui vous guidait même au besoin, et dont l'oreille vous invitait d'autant plus à lui susurrer de philosophiques remarques qu'on trouvait en l'effleurant le double chatouillement d'un frisson gentiment rebelle et d'un parfum sournoisement aguichant. Vous comprenez bien qu'on ne se résigne pas comme ça à perdre tout d'un coup une aussi amusante petite amie... Au prix où sont aujourd'hui la fantaisie et la gaieté !...

Il faut pourtant se faire une raison. Et M. Willy, charitablement, vous y aide en prolongeant pendant trois cents pages l'adieu de sa fantasque héroïne, ce qui vous permet de savourer l'agrément de cette su-

prème poignée de mains. Le succès de ses premiers livres semblait lui rendre malaisée la gageure de finir par un coup d'éclat la carrière immoralement heureuse de cette enfant gâtée que le théâtre dispute encore opiniâtrement à la librairie. Je crains pourtant qu'il n'ait réussi à la gagner. *Claudine s'en va* paraissait avant-hier. Or, l'exemplaire que j'ai acheté hier porte ce chiffre : trente-neuvième édition. C'est ridicule. On n'affiche pas avec tant d'impertinence sa certitude d'une vente énorme. J'en fis l'observation d'un ton rogue, au marchand, qui me répondit avec une ironie douce : « Vous me voyez confus, monsieur. Mais ces gâteaux empoisonnés s'enlèvent comme du pain ! » Et il empocha mon argent sans sourciller.

Rentré chez moi, j'ouvris le livre avec colère. Et ce vertueux sentiment ne m'abandonna pas un instant d'un bout à l'autre de ma lecture. Il semblait que ce diable d'homme — c'est de l'auteur que je parle — eût pris à tâche d'exaspérer en moi le juge intransigeant que tout honnête critique doit s'efforcer d'être en me rendant plus difficile la réprobation dont une conscience m'imposait le devoir. Partout où

mon scrupule éprouvait le besoin de s'alarmer — autant dire à chaque page — une trouvaille de pensée ou de style arrivait juste à point pour m'incliner à l'indulgence et presque me désarmer. Les écrivains de cette sorte sont les plus perfides et les plus redoutables des enjôleurs. Et à en juger par les défaillances dont j'ai dû me garder, j'en veux à M. Willy des chutes où d'autres lecteurs moins avertis trébucheront sans nul doute. Et si je le dénonce avec cette vivacité, c'est que l'habileté de son procédé en rend la séduction tout spécialement pernicieuse. Ce virtuose du mot excelle d'autant plus à troubler l'imagination la plus saine que sa touche est exempte des rudesses où, chez d'autres, la confiance un instant surprise des âmes simples trouve parfois un utile avertissement.

*
* *

Vous n'attendez pas — ni M. Willy non plus, j'espère — que j'appuie mon dire de preuves en vous contant ici, même en la sommaire esquisse, l'aventure qui fournit la trame de ce curieux et, je le répète, trop attachant récit. L'histoire de cette jeune femme que son mari, partant pour un voyage d'affaires en Amérique, a l'impru-

dence de laisser seule derrière lui, dans un milieu de corruption élégante où son innocence court les plus inévitables périls, est de celles qu'il m'est impossible d'effleurer ici. Le seul bon point que mérite l'auteur — en dehors de celui que lui vaut son trop évident savoir-faire, — c'est d'avoir, provisoirement du moins, épargné à cette innocence l'épreuve définitive où elle risquera si fort de sombrer. Que deviendra-elle par la suite, dans le voyage aventureux qu'elle s'apprête à commencer, seule, à travers le monde ? C'est ce que je n'ose prévoir. Mais c'est ce que nous apprendrons peut-être un jour. Car, où je me trompe fort, où cette Annie que M. Willy nous présente est destinée à remplacer, dans ses futurs volumes, la « Claudine qui s'en va ».

Elle s'en va d'ailleurs assez gentiment, Claudine. Ecoutez-la parler :

« Je ne reste pas. Annie, dit-elle à la presque candide amie qu'elle a presque épargnée. Je suis déjà partie. Ne le sentez-vous pas ? J'ai tout quitté... sauf Renaud... pour Renaud. (Renaud c'est son mari.) Les amies trahissent, les livres trompent, et je n'aime presque plus la beauté inutile du mensonge, quoiqu'il me prête encore ce

vêtement brillant de futilité, de gaminerie attardée, que vous connaissez tous... que j'ôte pour vous, Annie. Quand je l'ôterai tout-à-fait, Paris ne verra plus Claudine, qui vieillira parmi ses parents les arbres, avec son ami. Il vieillira plus vite que moi; mais la solitude rend les miracles faciles, et je pourrai peut-être donner un peu de ma vie pour allonger la sienne... »

Pour l'émotion attendrie de ce joli adieu, il sera beaucoup pardonné à Claudine, parce qu'on la sent — elle, la petite amie jadis frivole — capable de beaucoup aimer, et même, espérons-le pour elle, d'aimer honnêtement...

JOSEPH MONTET.

Gaulois. — 19 Mars 1903.

Pour Colette

OPINIONS

De Francis Jamnes

Une préface aux « Dialogues de Bêtes »

Madame,

Il semble parfois que l'on naisse. On regarde. On distingue alors une chose dont le dessous des pieds a l'air d'un as de pique. La chose dit : *oua-oua*. Et c'est un chien. On regarde à nouveau. L'as de pique devient un as de trèfle. La chose dit : *pfffffff*. Et c'est un chat. C'est là toute l'histoire du monde visible et, en particulier, de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette, mes filleuls. Ils sont si *naturels* — j'emploie « *naturels* » dans le sens applicable aux sauvages de l'Océanie — que toutes leurs attitudes concourent à une proposition très simple de l'existence. Ce sont des animaux dans toute la force du terme, des *animos*, si j'ose employer la vraie orthographe, capables de s'écrier, comme ceux de Faust :

Il ne connaît pas le pot,
Le pot à faire la soupe !
Vit-on jamais pareil sot ?

Donc, Madame, vous les avez situés où il fallait qu'ils fussent : dans le paradis terrestre qu'est l'appartement de M. Willy. Le caoutchouc et le palmier probables de votre salon donnent, toutes proportions gardées, l'impression de la violente flore édénique, et expliquent par quel transformisme leurs feuilles vont permettre à M. Gaston Deschamps — critique d'un « *Temps* »-*plus que-passé* — d'annoncer aux savanes (où il tutoya Chateaubriand) et au Collège de France, combien il peut aimer et comprendre un vrai poète.

Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. Ils n'admirent point tant Gauguin et Verlaine pour ce qu'ils ont fait de génial que pour ce qu'ils eurent d'excentricité. De telle manière que certains qui ne connaissent point le sentimentalisme sans nom, l'ordre, la pureté, les mille vertus intérieures qui vous guident, s'obstinent à répéter que vous portez les cheveux courts et que Willy est chauve.

Il faut donc que moi, qui vis à Orthez,

j'apprenne au *Tout-Paris* qui vous êtes, et que je vous présente à tous ceux qui vous connaissent, moi qui ne vous ai jamais vue ?

§

Je dis donc que Mme Colette Willy n'eut jamais les cheveux courts ; qu'elle ne s'habille point en homme ; que son chat ne l'accompagne pas au concert ; que la chienne de son amie ne boit pas que dans un verre-à-pied. Il est inexact que Mme Colette Willy travaille dans une cage à écureuil, et qu'elle fasse du trapèze et des anneaux de telle sorte qu'elle touche, du pied, sa nuque.

Mme Colette Willy n'a jamais cessé d'être la *femme bourgeoise* par excellence qui, levée à l'aube, donne de l'avoine au cheval, du maïs aux poules, des choux aux lapins, du séneçon au serin, des escargots aux canards, de l'eau de son aux porcs. A huit heures, été comme hiver, elle prépare le café au lait de sa bonne, et le sien. Il ne se passe guère de journée où elle ne médite sur ce livre admirable :

LA MAISON RUSTIQUE DES DAMES
par
Mme Millet-Robinet

Le rucher, le verger, le potager, l'étable, la basse-cour, la serre n'ont plus de secrets pour Mme Colette Willy. Elle a refusé, dit-on, de livrer son secret pour la destruction des courtilières à *un grand homme d'Etat qui la priait à genoux.*

§

Mme Colette Willy n'est rien d'autre qui ne soit pas ce que je viens d'écrire. Je sais que, pour l'avoir rencontrée dans le monde, certains s'obstinèrent à la compliquer. Pour un peu, lui eussent-ils prêté les goûts des plus arriérés symbolistes. Et l'on sait combien déplaisantes furent ces robes de Muses, odieux ces bandeaux qui déversaient leur jaune sur des faces en coque d'œuf. Robes et bandeaux sont aujourd'hui relégués dans les tiroirs du Capitole de Toulouse, d'où l'on ne les tirera plus que pour hurler des alexandrins officiels en l'honneur de M. Gaston Deschamps, de Jaurès ou de Vercingétorix.

§

Mme Colette Willy se lève aujourd'hui sur le monde des lettres comme la poètesse — enfin ! — qui, du bout de sa bottine, envoie rouler du haut en bas du Parnasse

toutes les muses fardées, laurées, cothurnées et lyrées qui, de Monselet à Renan, soulevèrent les désirs des classes de seconde et de rhétorique. Elle est gentille ainsi, nous présentant son bull bringé et son chat avec autant d'assurance que Diane son lévrier ou qu'une Bacchante son tigre.

Voyez sa joue en pomme, ses yeux en myosotis, sa lèvre en pétale de coquelicot et sa grâce de chèvrefeuille ! Dites-moi si cette façon de s'appuyer à la verte barrière de son enclos, ou de s'étendre sous la tonnelle bourdonnante de grand Été, ne vaut pas la manière compassée que ce vieux magistrat de Vigny, cravaté à triple tours et roidi par des sous-pieds, imposait à ses déesses ? Mme Willy est une femme vivante, une femme *pour tout de bon*, qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littératrice perverse.

§

Lisez son livre et vous verrez combien ce que j'ai avancé *peut* être exact. Il a plu à Mme Colette Willy de ramener à deux charmants petits animaux tout l'arôme des jardins, toute la fraicheur des prairies, toute

la chaleur de la route départementale, tous les émoïs de l'homme... Tous les émois... Car, à travers ce rire d'écolière qui sonne dans la forêt, je vous dis que j'entends sangloter une source. On ne se penche point vers un caniche ou un matou sans qu'une sourde angoisse ne vous feutre le cœur. On ressent, à se comparer à eux, tout ce qui vous en sépare et tout ce qui vous en rapproche.

Dans l'œil du chien règne la tristesse d'avoir, dès les premiers jours de la Création, léché en vain le fouet de son irréductible bourreau. Car rien n'attendrit l'homme, ni la proie que lui rapporte un épagneul affamé, ni l'humble innocence dont un labrit veille sous les étoiles l'obscure douceur des troupeaux.

Dans le regard du chat luit un tragique effroi. « Que vas-tu me faire encore ? » semble-t-il demander, couché sur le fumier où le ronge la gale et le creuse le besoin de manger. Et, fiévreux, il attend qu'un nouveau supplice ébranle son système nerveux.

... Mais n'ayez crainte... Mme Colette Willy est très bonne. Elle a vite fait de dissiper les terreurs ataviques de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette. Elle amé-

liore la race, tellement que chats et chiens finiront par comprendre qu'il est moins ennuyeux de fréquenter un poète qu'un candidat malheureux au Collège de France, ce candidat eût-il démontré plus copieusement encore que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* a décrit sens dessus dessous la mâchoire des crocodiles.

Toby-Chien et Kiki-la-Doucette savent bien que leur maîtresse est une dame qui ne ferait de mal ni à un morceau de sucre ni à une souris ; une dame qui saute, pour nous ravir, à une corde qu'elle a tressée avec des mots en fleurs qu'elle ne froisse jamais et dont elle nous parfume ; une dame qui chante avec la voix d'un pur ruisseau français la triste tendresse qui fait battre si vite le cœur des bêtes.

Mercure de France.

De Rachilde

Dialogues de Bêtes

Histoires de chat, racontars du foyer histoires de chien, fidèles intimités des petites scènes conjugales. Mme Colette Willy nous dévoile du même coup une âme naïve et une complexité cérébrale, bien cu-

Caricature parue dans le journal américain *Sketche*.

rieuse. Elle est femme de lettres par le choix du détail, littérateur par la nouveauté, un brin précieuse, de la métaphore et simplement femme tout court dans son admiration pour ses bêtes : « Sont-ils gentils, hein ? » déclare-t-elle quand ils ont cassé la lampe, souillé les tapis et levé la patte en tous lieux. Elle a raison. Notre chat, notre chien, c'est, au fond, le meilleur de notre existence. Les chers animaux prolongent extérieurement la vibration de nos pensées et telles choses que nous n'osons pas risquer, ils la font pour nous, les *Deux Pattes*, dont la vie est trop longue, s'entoure de trop de falbalas inutiles pour que nous ayons jamais la force ni l'audace de la retrousser bien au-dessus de notre tête. Ce que je reprocherai à Mme Colette, c'est le secret réservoir de science de ces cervelles rudimentaires ; le chat, surtout, est un personnage qui a des idées sur ce qu'il pouvait déjà perpétrer du temps qu'il était égoïste dieu du côté de Memphis, et je... (parodiant le Willy sacré) me *memphie !* Je sais bien qu'il faut se lustrer le poil quelquefois et faire pleuvoir, d'une patte experte, ses connaissances philosophiques sur la matière traitée, cependant ce diable de Kiki-la-Doucette parle un peu trop com-

me un homme qui pâlirait sur les livres aux clartés du gaz. Que de maturité alliée à tant de candeur ! Je préfère la naïve jobardise de de Toby-Chien. Il est plus nature, moins humain, ne s'analyse que quand on l'y force et il aboie au moins à la lune sans savoir pourquoi. C'est un bon chien, un brave garçon. Nous espérons que Mme Colette Willy ne s'arrêtera pas sur le sentier mystérieux des petites jungles. Ces deux héros n'ont pas encore tout dit et par certains hors-d'œuvre de leur conversation nous devinons le plat de résistance du prochain livre. Nous avons vu Kiki-la-Doucette faisant l'école à Toby-Chien, nous demandons Kiki-la-Doucette à Paris, puis Kiki-la-Doucette en ménage et, pour couronner, Toby-Chien assis sur son derrière avec résignation. Je crois l'auteur bien capable de nous intéresser dans ces multiples avatars, car il a décidément le tour de griffe du métier.

Mercure de France.

De Raoul Ponchon

Gazette Rimée

LANGAGE DES BÊTES

Dialogue des bêtes.
COLETTE.

Autrefois les bêtes parlaient,
Sans doute comme tout le monde ;
C'est dire qu'elles bafouillaient.
Mais, dans son amour-propre immonde,

L'homme n'en daignait convenir
Disant que toute leur science
Consiste à hurler, à hennir...
Sans plus autre signifiance.

Puis, plus tard, et plus récemment,
Esope et le bon La Fontaine
Se piquèrent superbement
D'apprendre leur langue certaine.

Et pendant des jours et des mois,
Loin de nos vanités humaines,
Ils s'exilèrent dans les bois,
Coururent les monts et les plaines.

Et là, sous les cieux infinis,
Ou perdus dans les verts bocages,
Ils écoutaient chanter les nids,
Et rugir les bêtes sauvages.

Mais tout ça gueulait à la fois,
Et chaque bête en son langage ;
Ils revinrent donc tout pantois
De leur inutile voyage.

Ils en eurent le dernier mot
Cependant et nos chers bonshommes
Firent parler les animaux
Tranquillement comme les hommes.

Sans défaillance et sans repos,
Ils leurs prêtèrent, bénévoles,
Un tas de saugrenus propos
Et des imaginations folles.

Ils glosaient et moralisaient.
Il n'est pas jusqu'aux plus chétives
Bestioles qui ne disaient
Des paroles définitives.

On en vit hâbler grec, latin...
Maître Aliboron, frénétique,
Abandonnait son picotin
Pour faire de la politique.

Le loup parlait comme Jaurès...
Eléphantide et Rhinocère
Etaient, l'un Bias, l'autre Thalès.
Si c'est permis ! quelle misère !

*
* *

Non, les bêtes, croyez-le bien,
Ne parlent pas comme nous autres ;
Ce n'est mon patois, ni le tien
Qui leur sert pour leurs patenôtres...

Les bêtes avant tout, surtout,
Parlent le langage des bêtes,
Que nous ne savons pas du tout,
Et que seule comprend Colette.

Le Journal, 23 Mai 1904.

De Paul Reboux

Ces *Dialogues de bêtes* où Mme Colette Willy a noté les propos que tiennent Kiki-la-Doucette chat, et Toby, bull bringé, forment un précieux petit volume que j'ai lu avec beaucoup de plaisir. Kiki-la-Doucette, avec ses yeux obliques et couleur de raisin, sa gueulette rose armée de dents en aiguilles, Toby avec sa figure prognathe et carrée, sa peau plissée de crapaud sympathique, sa physionomie renfrognée que dément la bonté du regard, sont deux personnes très réelles, très chat et très chien, qui échangent des paroles délicieusement vraisemblables.

Toby est essentiellement bon garçon. Il est copieux en affections, caressant, lécheur, un peu encombrant. Il a des goûts sans noblesse. Il flatte au besoin la cuisinière pour obtenir des rognures de viandes, et, quand il ne peut réussir auprès d'elle, il ne dédaigne pas de flairer et de savourer à défaut de mieux, sur les routes, des matières telles qu'il mériterait, comme ces personnages de *Salammbô*, le titre de « mangeur de choses immondes ». Mais sa cordiale bonne humeur le fait vite absoudre, et si l'on était tenté de lui reprocher un aban-

don, une banalité, une gaieté facile de commis-voyageur, on serait désarmé par sa simplicité bonnasse et par sa franchise.

Kiki, lui, a la pudeur de ses sentiments. On croirait même qu'il dédaigne doucement ses maîtres, d'un dédain de mandarin. Il sait leurs habitudes, leurs manies, s'en étonne parfois, hautainement, mais n'en prend point ombrage, et se croit suffisamment heureux s'il a loisir de peigner, d'une langue rèche, les poils de son ventre, ou de sommeiller, en boule, au coin du feu. Kiki est, jusqu'au bout des griffes, un être de réserve, de discrétion, de contemplation. Il ne faudrait point méjuger sa vie intérieure d'après le plaisir qu'il prend quelquefois à mâcher un oiseau, à broyer les os délicats, les plumes chaudes, le petit crâne d'où sort la moelleuse cervelle... Kiki n'est pas un sanguinaire ; c'est un puissant. Il a un respect britannique pour les nécessités du confort et les mérites de la force. Et, dès que, d'une gifle aiguë, il a persuadé le bon Toby de son autorité, et l'a mis en fuite, il se concentre dans une noble méditation, pendant laquelle il songe que ses ancêtres, jadis, furent des dieux.

Je négligeais de mentionner Elle et Lui,

seigneurs de moindre importance, qui se croient maitres de Toby et de Kiki, mais qui ne sont autre chose que les pourvoyeurs de leur appêtit et les compagnons de leurs jeux.

Je vous le répète, ce livre est exquis. Je l'ai lu, et je l'ai relu avec une progression d'agrément. Et pour le charme, l'élégance, le pittoresque, l'ingéniosité, le naturel de leurs discours, je placerai Kiki et Toby dans ma mémoire, tout à côté de Riquet, l'inoubliable Riquet, en la personne de qui M. Bergeret trouva l'humble consolateur de son infortune conjugale.

Amérique Latine.

De Charles Foley

J'avoue avoir beaucoup goûté les *Dialogues de bêtes*, de Mme Colette Willy. Chien et chat se font part de leurs impressions avec un naturel qui, certes, n'exclut pas l'art, car les propos qu'échangent le trop aimant Toby et l'égoïste Kiki sont troussés de la plume la plus leste et la plus experte du monde. Tels petits coins de nature semblent écrits à l'aquarelle, avec des pinceaux très fins mouillés de rosée, enduits de rose ou de

bleu dans les fleurs et trempés dans des corolles en guise de godets. A lire certaines lignes, on y croit voir des blutes de soleil ; on croit, à tourner certaines pages, respirer une petite brise de printemps, ou bien un subtil parfum de fraises. Mais l'amusette imprévue, c'est que, dans ces pimpants décors, chien ou chat aboient ou miaulent sans plus d'esprit qu'on n'en accorde aux bêtes et qu'ils font leurs culbutes et leurs pirouettes en toute ingénuité. J'avoue d'autant plus volontiers ma prédilection pour l'unique joli petit livre de Mme Willy que j'ai parfois montré peu de goût pour certains vilains gros livres de M. Willy.

Echo de Paris.

De Georges Casella.

Un livre de Mme Colette Willy. — Chez l'Auteur. — Entre chat et chien. — Présentations.

Mme Colette Willy me fit goûter des confitures de patates et d'autres choses inconnues et fondantes. Je refusai toutefois un mélange odorant qui me parut être formé de marasquin et d'eau de Cologne. Elle s'en

Willy et Colette
au Bois de Boulogne

étonne et, peut-être, m'estima moins. Elle me confia qu'il était impossible de se procurer des bananes pourries à cette époque, que dans son atelier figureraient des barres parallèles, un trapèze et des anneaux, que les automobiles qui font des embardées lui donnent des sensations exquises et qu'enfin, jadis, ses cheveux lui tombaient sur les talons... Pendant que j'admirais l'enchaînement logique de ses paroles, elle déballa mille photographies. Elle se tenait penchée au-dessus de la table dans une position périlleuse. J'apercevais son profil volontaire sous la coiffe ondulée des cheveux courts dont une mèche tenace frôlait simultanément les deux yeux, ces yeux — ironiques, sincères, — trop fendus vers les tempes ; je devinais la pointe d'un nez mince, fureteur, hardi, le dessin parfait d'une lèvre arquée qu'un pli mobile et gamin soulevait en moue...

*
* *

Nous étions dans une pièce baroque qui tenait à la fois d'une salle d'attente et d'un cabaret hollandais : meubles larges, bancs massifs, tables trapues, cheminées boisées au tablier de cuivre fourbi, draperies lourdes glissant sur des tringles... Dans un coin,

au-delà d'une baie, ce petit bureau encombré d'objets, où l'encrier voisine avec la boîte à poudre, n'est-ce pas le pupitre où s'élabora *Dialogues de Bêtes*, œuvre subtile et précieuse ?... Je questionnai Mme Colette Willy, dont le visage enfoui dans un album exprimait la plus extraordinaire stupeur. Elle cligna des paupières, s'éloigna de l'album, revint, et comme j'insistai, elle battit des mains et cria :

— Chouette !...

Cela ne laissa pas de me surprendre, et je restai béant quand je la vis courir à travers la pièce, sa jupe courte évasée autour d'elle, les bras en balancier.

— Il a été pris sans que nous le sachions, il a été pris !...

— ?

— Kiki-la-Doucette...

Elle me montra une photo où, contre une chaise, un énorme chat, assis, magnifique et hautain, dardait des moustaches géantes, Mme Colette Willy m'expliqua qu'il se trouvait là par hasard et qu'on l'ignorait.

— C'est un angora, dis-je.

Elle me foudroya d'un regard méprisant et rectifia :

— Chat des Chartreux ; on dit « angora » quand on ne sait pas...

Elle s'anima :

— Kiki-la-Doucette était beau et fort, sa toison soyeuse traînait sur le sable quand je le promenais en laisse dans le parc d'Uriage.

Je disais : « Ici, Chat ! » et il accourait à mon geste. Il marchait avec dignité en balançant sa longue queue paresseuse. Il englobait l'humanité dans un mépris universel. Il y avait du dédain dans ses yeux asiatiques. Il nous aimait avec condescendance.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort.

La voix de Mme Colette Willy se troubla. Je donnai à mon visage une expression navrée. Cela me valut des confidences :

— C'est notre grand chagrin. Willy le chérissait tellement !... Nous l'avons perdu sans savoir pourquoi. Il maigrit, se dessécha, il devint plat, plat... puis ce fut la fin. N'en parlons plus, voulez-vous...

Elle appela : Toby-Chien ! Un bruit de pattes qui grattent, et Toby-Chien apparaît sur le seuil de la porte, les yeux ronds, « les coudes en dehors », de l'étonnement sur sa figure de « crapaud sympathique ».

— Présentez-moi, dis-je.

*
* *

— Ha ! Toby-Chien venez ici... (Entrée lente de Toby, puis saut rapide sur un divan). Bâillez pour le monsieur, faites votre langue frisée (le chien bâilla. Etreintes douces et tendres. O mon tout petit noir, mon cylindre affectueux, mon amour batracien, tu es rond et carré, comme tu es triste, comme tu trembles, comme tu souffres, ôôô ! — Gémissements éperdus de Toby, Tristesse générale). Soyons gais, Chien ! ris, chante. Je te mords l'oreille, hou ! hou ! Jappe, Chien ! jappe ! (Aboiements, hurlements, grognements, joie générale...)

Je suis dans l'admiration, mais je ne saurais renouer la causerie interrompue. Je dis, d'un ton assuré :

— Il a des taches fauves, Toby-Chien.

Regard de côté de Mme Colette Willy. Haussement d'épaules.

— Puisqu'il est bringé... Vous ne savez donc rien !...

— Ah ! il est...

— C'est un bull-bringé. Il est candide et dévoué. Il m'aime... Je l'ai tellement observé que je sais tout ce qu'il pense. Il m'a dicté chaque phrase de mon livre.

— Il parle, Toby !...

— Bien sûr !

Décidément, j'ai des questions maladroites. Je crains de m'être perdu dans l'esprit de Mme Colette Willy. Je flatte le bull-bringé. Je le caresse :

— Il est beau, Toby-Chien, il est beau.

Toby montre ses dents.

— Il sourit, dit Mme Colette Willy.

*
* *

Je regardai sourire, avec la plus grande estime, ce chien spirituel qui dicta, dans une si jolie langue, sa partie des *Dialogues de Bêtes*. Je me souvins de ces lignes où Toby-Chien raconte sa maîtresse à Kiki-la-Doucette : « Je n'ose pas. Elle m'a défendu de venir. Elle est là-bas, au fond de la combe, avec un grand panier. La rosée tombe et mouille ses pieds, et le soleil s'en va. Mais tu sais comme Elle est : Elle s'assied dans le mouillé, regarde en avant d'Elle comme si Elle dormait ; ou bien se couche à plat ventre, siffle et suit une fourmi dans l'herbe ; ou arrache une poignée de serpolet et la respire, ou appelle les mésanges et les geais, qui ne viennent jamais d'ailleurs. Elle porte un arrosoir lourd, qu'Elle verse en

mille fils d'argent glacé qui me donnent le frisson, sur les roses ou dans le creux de ces petites auges de pierre, au fond du bois. Tout de suite je m'y penche pour voir la tête du bull bringé venir à ma rencontre, et pour y boire l'image des feuilles, mais Elle me tire en arrière par mon collier ; « Toby, c'est l'eau des oiseaux ! » Elle ouvre son couteau et vide des noisettes, cinquante noisettes, cent noisettes, — Et oublie l'heure. Cela n'en finit pas. ».

Je m'écriai :

— Toby est lyrique, Toby sait employer le style « sublime »... Il a composé l'Hymne au Feu, qui est une page inoubliable. Ce chant alterné, où Kiki-la-Doucette mêlait sa séduisante voix, fut-il prononcé ?...

— Parbleu !... J'ai vu Toby s'approcher du feu, par les soirs d'hiver, et se laisser griller stoïquement. Il souffrait, agitait sa patte devant son visage crispé, mais n'abandonnait pas la place. Il disait : « Oh ! que j'ai chaud ! Sois plus doux, feu souverain, vois comme ma truffe séchée se fendille et craque... Mes oreilles ne flambent-elles point ! Je t'adjure d'une patte suppliante, je gémis d'une volupté insupportable... Je n'en puis plus, je n'en puis plus ! »

— Comment avez-vous eu l'idée d'écrire ces *Dialogues de Bêtes* ?

— Pour dérider mon chat, pour faire rire mon chien, je leur en lisais chaque phrase, mais jamais je n'ai pensé à les publier.

— Et qui vous décida ?

— Willy... ça l'amusait... j'ai voulu amuser Willy...

*
* *

A ce moment, un bruit énorme se produisit dans l'antichambre :

— Tonnerre ! ce journaliste va-t-il bientôt lâcher ma femme ! Que le feu des enfers !...

Et Willy entre, souriant, le chapeau sur le front, la main tendue, il dit :

— Ma femme a du génie, voilà, ma femme a du génie, sacré nom d'un chien !

GEORGES CASELLA.

De Camille Pert

Déconcertante et curieuse cette silhouette de femme au corps svelte de gamin qui met indifféremment les habits de femme et d'homme, et sous les uns et sous les autres paraît également insexuée ; cette tête fine

aux traits railleurs, aux yeux voilés d'un insondable mystère — au regard énigmatique et complexe qui semble bafouer la vie, l'humanité, avec une nerveuse hilarité et une douloureuse angoisse.

Attirant, charmant, vibrant, d'une étrange gaîté mélancolique, au frais éclat de rire qui frise le sanglot, *Dialogues des bêtes*, le petit livre mince et profond que vient de lancer Colette Willy précise de façon singulièrement frappante la personnalité de l'auteur, si fuyante sous l'analyse.

C'est, en ces lignes originales, un sourire discret, espiègle et doux, une ingénuité simple, une rare profondeur tranquille, mêlés parfois à l'accent tremblé, mouillé d'une émotion exquise, émanant de tréfonds insoupçonnés — insoupçonnables si l'on s'arrêtait au masque ironique de l'ensemble du visage que nous offre le hasard d'une rencontre avec Colette Willy, si l'on négligeait de remarquer l'amertume et la douceur aimante de la bouche, l'obstination du regard à ne point se laisser violer, à garder le secret de cette âme captivante...

Dans les *Dialogues des bêtes*, Toby-chien et le chat Kiki-la-Doucette causent au foyer de leurs maîtres, raisonnent de leur vie res-

treinte, et de celle, tout proche et pourtant distante de ces mystérieux *Deux Pattes* dont ils dépendent. Et, dans ces âmes philosophes, primitives et compliquées, aux impulsions différentes, le dialogue court, alerte, ou se ralentit, rêveur ; d'une réalité doucement comique, ou d'une poésie pénétrante, à l'irrésistible charme.

Petites âmes de bêtes, élans de vies peut-être aussi parfaites en leur genre que les nôtres, pensées latentes derrière ces regards humains que lève sur nous l'animal blotti à nos pieds. Colette Willy les a traduites avec une spontanéité, une sincérité, une grâce, une souplesse qui font de ces quelques pages tout un monde, tout un monument sous sa fragile et modeste apparence de blanc petit volume.

Informateur des Gens de Lettres. — 5 Mai 1904.

De Marcel Boulestin

Dialogue de Bêtes

Une tendre dédicace nous apprend que ce livre a été écrit « pour amuser Willy », et voici qu'il va faire l'admiration étonnée des lettrés, car la langue simple, savoureuse et charmante, révèle des pensers lyriques, amicaux et vraisemblables.

Nul ne fut plus coupable que M. de La Fontaine, moraliste douteux, que des universitaires en délire louèrent si fort d'avoir fait parler et agir des bêtes comme des hommes. Ce travestissement ne me parait pas digne d'éloges, et il est probable que le bon fabuliste ne comprit pas mieux les animaux que M. de Buffon l'histoire naturelle.

L'on a donc raison de leur préférer Jules Renard et Colette Willy. L'Anglais Rudyard Kipling, historiographe des bêtes indiennes, est, encore qu'exquis, un peu loin de nous. Cependant de Baghera à Kiki-la-Doucette il n'y a que la distance d'un océan et la différence d'un zézaiement : « A jugle ! » rugit l'une « à z'ongle ! » miaule l'autre. Encore le chat a-t-il la supériorité d'être plus portatif, baudelairien et ex-divinité égyptienne. S'il condescent parfois à l'animalité, jamais ne se ravale-t-il au niveau des Deux-Pattes que nous sommes ; il méprise tendrement nos travaux et nos goûts, et son amour pour lui revêt l'allure d'un caprice de souverain s'encanaillant avec grâce. Il aime cependant et s'en cache comme d'une faiblesse, tandis que Toby-chien, cordial et simpliste, nuance sa passion de respect et de confiance.

Avec les yeux hautains de Kiki-la-Doucette, et les prunelles sympathiques de Toby-chien, Colette Willy sut, oubliant qu'elle était femme, regarder la Vie et la Nature.

Gil Blas.

Dans La Vie Heureuse

Mme Henry Gauthier-Villars arrive, cheveux courts, frisés, sur des yeux futés qui s'attristent par instants, mine pointue, jupe courte d'écolière. Et tout de suite nous causons.

Elle s'enfouit dans un amoncellement de coussins multicolores, se lève d'un bond, vire, et sa conversation zigzague comme elle. Et je songe à la justesse de cette comparaison qu'avec une indiscrétion toute professionnelle je viens de lire, inscrite en guise de dédicace, sur un livre de Francis Jammes : « A Madame Colette Willy avec les sentiments qu'on a pour un écureuil en cage ». L'originale cage et le délicieux écureuil !

Elle me parle intarissablement de sa Franche-Comté et de ses chères montagnes, dont elle a toujours la nostalgie.

Elle me parle surtout de ses bêtes, de son chat Kiki-la-Doucette. C'était la bête la plus extraordinaire du monde, il avait l'âme d'un chien, prétend Colette Willy. « Je le menais en laisse, dans le parc d'Uriage, ou à Paris sur le boulevard Berthier, et il me suivait docile, au grand étonnement des populations. Il répondait à propos lorsqu'on l'interrogeait et voyageait toujours avec nous, sans s'effaroucher du fracas des gares, regardant le paysage par la portière du wagon avec un sérieux

imperturbable. Il est mort il y a quelques semaines après quelques jours de tristesse, sans souffrir, comme une bougie qui s'éteint après avoir brûlé jusqu'au bout. Il adorait son maître, près duquel il aimait vivre, et restait des heures entières, plongé dans la contemplation de la plume de Willy courant sur le papier. Willy a eu tant de chagrin de cette mort que pour le consoler et le distraire j'ai écrit les *Dialogues de bêtes* et esquissé le portrait de ce chat que nous aimions tous ici, même ce Toby que voilà et qui l'a longtemps, longtemps regretté, »

Celui-ci, jeune bull français, fut découvert par Colette Willy dans une écurie. Il ne la quitte jamais, elle l'emmène partout, même au théâtre « ...quand j'ai une baignoire, bien entendu ».

Je regarde Toby-Chien, il a bien une mine candide et dévouée. Il marche les coudes en dehors, il suit des yeux chaque mouvement de sa maîtresse qui est pour lui le centre du monde. Et je me souviens des paroles qu'il lui adresse dans *Dialogues de bêtes :* « Ne me chasse pas, je consentirai joyeusement à ne pas dîner, si tu veux m'emmener toujours, partout, même dans le mouillé, même dans le crépuscule qui me rend triste, je te suivrai heureux, mon nez fervent au ras de ta jupe courte... » Mais cet amour des bêtes ne s'arrête pas à Kiki défunt et à Toby-Chien. Colette Willy voudrait avoir chez elle une véritable ménagerie, des chiens et des chats à la douzaine, faire de sa maison à la campagne une arche de Noé. « Là-bas, j'aurai un âne ! un bel âne gris-argent, et aussi une chèvre, que je mènerai moi-même brouter dans la montagne. Je sais bien que c'est très têtu une chèvre ! mais comme je ne la contrarierai jamais !... »

Et elle rêve de grand air, de liberté, de laisser-aller champêtre ; elle a choisi pour sa chambre à

Paris une vaste pièce aux murs blancs qui donne sur un jardin dans lequel pousse un grand pommier.

« C'est pour me donner l'illusion que je suis chez moi, dit-elle, dans mon pays ! Ah ! cette vie absurde et éreintante de vernissages, de répétitions générales, comme je la quitterai avec joie pour la solitude de Franche-Comté... dès que Willy voudra. Je n'ai qu'un rêve : vivre à la campagne, et là, dans la solitude de la montagne, réunir autour de moi tous les animaux domestiques possibles. »

Et c'est d'une âme triste, aux yeux rêveurs où passe quelquefois un rayon gai, avec sa voix chantante, du parler de sa province, qu'elle raconte cela pendant qu'elle se pelotonne dans ses coussins et qu'elle embrasse son Toby-Chien.

POUR WILLY

Bibliographie [1]

LES ŒUVRES [2]

Sonnets*, Paris, sans nom d'éditeur, 1878, in-18 (tirage à petit nombre sur Japon. — **Les Parnassiens**, par H. G.-V., Paris, Gauthier-Villars, 1882, petit in-8°. — **Mark Twain***, Paris Gauthier-Villars (*Conférence Olivain*), 1884, petit in-8°. — **La Photographie des Objets colores avec leur valeur réelle**, par le professeur Docteur H. Vogel, traduit de l'allemand par Henry Gauthier-Villars. Figures dans le texte et hors texte. Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-16. — **L'Eclairage des Portraits photographiques**, ouvrage de C. Klary, refondu et préfacé par Henry Gauthier-Villars, Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-8° — **La Platinotypie**, exposé théorique et pratique d'un procédé photographique aux sels de platine, permettant d'obtenir rapidement des épreuves inaltérables, traduit de l'allemand de Pizzighelli et Hübl, par Henry Gauthier-Villars (avec planches), Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-8°. — **Lettres de l'Ouvreuse**, voyage autour de la musique (en collaboration avec Alfred Ernst), Paris, Vanier, 1890, in-18. — **Histoires Normandes** (en collaboration avec Léo Trezenik), Paris, Ollendorff, 1891, in-18. — **Manuel de Ferrotypie*** (avec une préface par Willy), Paris, Gauthier-Villars, 1891,

(1) Les documents qui suivent ont été empruntés en partie à l'ouvrage de M. Henri Albert : *Willy*.

(2) Les astérisques placés au cours de la présente bibliographie servent à désigner les ouvrages de Willy qui parurent sous la signature d'Henry Gauthier-Villars (Ad. B.)

in-8°. — L'**Année Fantaisiste**, tome I, illustrations de Alb. Guillaume, Paris, Delagrave, 1891, in-18. — **Comic-Salon** (Champs-Elysées et Champ-de-Mars, dessins de Christophe, Paris, Vanier, 1892, in-18. — L'**Année Fantaisiste**, tome II, illustrat. d'Alb. Guillaume, Paris, Delagrave, 1892, in-18. — **Bains de Sons** (en collaboration avec Alfred Ernst), couverture de Job, Paris, Simonis-Empis, 1893, in-18. — L'**Année Fantaisiste**, tome III, illustrations d'Alb. Guillaume, Paris, Delagrave, 1893, in-18. — L'**Année Fantaisiste**, tome IV. illustrations d'Alb. Guillaume et de Godefroy, Paris, Delagrave, 1894, in-18. — **Les Enfants s'amusent** (en collaboration avec Pierre Veber), couverture illustrée de Jean Veber, Paris, Simonis-Empis, 1894, in-18. — **Soirées Perdues**, couverture illustrée d'Alb. Guillaume, Paris, Tresse et Stock, 1894, in-18. — **Rythmes et Rires** (en collaboration avec Alfred Ernst), Paris, Bibliothèque de La Plume, 1894, in-18. — La **Mouche des Croches**, couverture illustrée par de Ber, Paris, Fischbacher, 1894, in-18. — L'**Année Fantaisiste**, tome V, illustrations de Godefroy, Paris, Delagrave, 1895, in-18. — **Entre deux Ans**, couverture illustrée, de Job, Paris, Flammarion, 1895, in-18. — **Une Passade**, roman (en collaboration avec Pierre Veber), Paris, Flammarion, sans date (1895), in-18 (réimpression avec 50 illustrations de Barbu et Davray, Paris, Flammarion, 1903, in-18). — **Notes sans Portée**, couv. illust. par José Engel, Paris, Flammarion, 1896, in-18. — **Poissons d'Avril**, couverture illustrée, non signée, Paris, Simonis-Empis, 1896, in-18. — **Quelques Livres** (année 1895), Paris, Bibliothèque de la Critique, 1896, grand in-8°. — **Maîtresses d'Esthètes**, roman, couverture illustrée d'Alb. Guillaume, Paris, Simonis-Empis, 1897, in-18. — Les **Mémoires d'un Grenadier Anglais**, par Williams Lawrence, traduit par

Henry Gauthier-Villars, Paris, Plon, 1897, in-18. — l'**Argonaute**, roman-bouffe (en collaboration avec Andrée Cocotte), illustrations de Lucien Métivet, Paris, Juven, 1897, in-18.— **Fervaal*** étude thématique et analytique (en collaboration avec Pierre de Breville), Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1897), in-8°. — **Un vilain Monsieur**, roman, couverture illustrée d'Alb. Guillaume, Paris, Simonis-Empis, 1898, in-18. **La Colle aux Quintes**, couverture illustrée par José Engel, Paris, Simonis-Empis 1899, in-18. — **A manger du Foin**, couverture illustrée d'Alb. Guillaume, Paris, Simonis-Empis, 1899, in-18. — **Mémoires d'un Vétéran de la Grande-Armée, 1791-1800**, par J. C. Vaxelaire, publiés et annotés par Henry Gauthier-Villars, Paris, Delagrave, sans date (1900), in-18. — **Le Mariage de Louis XV*** d'après des documents nouveaux et une correspondance inédite de Stanislas Leczinski, avec deux portraits en heliogravure, Paris, Plon et Nourrit, 1900, in-8°. — **Claudine à l'Ecole**, roman, couverture illustrée par E. della Suda, Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **Garçon l'Audition**! couverture illustrée par G. Lamy, Paris, Simonis-Empis, 1901, in-18. — **La Ronde des Blanches**, couverture illustrée par G. Lamy, Paris, Librairie Molière, 1901, in-18. — **Claudine à Paris**, roman, couverture illustrée par Rassenfosse, Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — **Dans le Noir**, roman drôlatique (en collaboration avec Andrée Cocotte), couverture illustrée par G. Lamy, Paris, Librairie Molière, 1901, in-18. — l'**Odyssée d'un petit Cenevol***, illustrations de J. Geffroy, Paris, A. Hennuyer, sans date (1901), in-4°. — **Claudine en ménage**, roman, Paris, Société du « Mercure de France ». 1902, in-18. — **Pi...houitt !...**, nouvelles (en collaboration avec Andrée Cocotte), couverture illustrée par P. Rabier, Paris, Librairie Molière, 1902, in-18. — **Claudine**

s'en va, roman, couverture ilustrée par E. Pascau, Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — **La Maîtresse du Prince Jean**, roman, illustrations de J. Wely, avec la plaidoirie de Me Paul Boncour, (cette curieuse partie manque à la plupart des exemplaires), Paris, Albin Michel, 1903, in-18, — **L'automobile Enchantée*** (en collaboration avec Trémisot), illustrations de R. Pinchon, Paris, Delagrave, 1903, petit in-4°. — **Le petit Roi de la Forêt***, avec de nombreuses gravures, Paris, Hachette. 1903, in-8°. — **La môme Picrate**, roman, couverture illustrée, de J. Wely, Paris, Albin-Michel, 1904, in-18. — **Maugis Amoureux**, Ollendorff. — **Minne**, Ollendorff, 1903. — **Les Egarements de Minne**, Ollendorff, 1905.

THÉATRE

Bastien et Bastien, opéra-comique en un acte, musique de W. Mozart, version française de Henry Gauthier-Villars et C. Hartmann, première représentation à l'Opéra-Comique, le 9 juin 1900 (édition Schott's). — **Claudine à Paris**, comédie en trois actes, précédée d'un prologue en un acte : **Claudine à l'École**, par Willy et Luvey (Lugné-Poë et Ch. Vayre), première représentation le 21 janvier 1902 ; reprise au même théâtre le 11 mars 1903 (non publiée). — **Médecine aux Champs**, comédie en un acte (en collaboration avec Andrée Cocotte), représentée au Théâtre des Mathurins en 1902, Paris, Librairie Molière, 1903, in-18. — **Le P'tit jeune Homme**, comédie en trois actes de Willy et Luvey, première représentation aux Bouffes-Parisiens, le 29 avril 1903 (non publiée. — **Serment d'Ivrogne**, vaudeville en un acte (en collaboration avec Andrée Cocotte), première représentation au Théâtre Moderne, le 4 octobre 1903 (non publié). — **P'stt !**, vaudeville en un acte (en collaboration avec Andrée

Cocotte), première représentation au Théâtre des Mathurins, le 9 janvier 1904. Paris, librairie Molière, s. d. (1904), in-18. — **Le Friquet**, comédie en 4 actes, tirée du roman de Gyp, première représentation au Théâtre du Gymnase.

PRÉFACES

Récits de Rhamsès II, contes (sans nom d'auteur), Paris, Simonis-Empis, 1894, in-18. — **Artistes et Bourgeois**, de Jossot, album de 24 dessins en couleurs, Paris, G. Boudet, 1894, in-4°. — **Le Pacte**, dialogue de X. Marcel Bou'estin, Paris, Soc. d'Edit. littér. et artist., 1899, petit in-4°. — **La Musique de chambre**, 2 volumes (sans nom d'auteur), Paris (1898 et 1899), Pleyel, Wolff, Lyon et Cie, in-12. — **Y a des Dames**, album de dessins d'Albert Guillaume, Paris, Simonis-Empis, 1899, in-18. — **Dispensé de l'article 23**, de Paul Acker, Paris, Simonis-Empis, 1901, in-18. — **Trois semaines d'Amour**, de Paul Héon, Paris, Simonis-Empis, 1901, in-18. — **Le jeune Marcheur**, d'Alphonse Crozière, Paris, Simonis-Empis, 1901, in-18. — **Notules et Impressions musicales**, d'Eugène de Solenière, Paris, Sevin et Rey, 1902, in-18. — **L'amour en dentelles**, album de dessins, de Prejelan, Paris, Simonis-Empis, 1902, in-18. — **Le P'tit Jeune homme**, de Charles Vayre, Paris, Offenstadt, 1903, in-18. — **Les Amours célèbres**, de Léon Passurf. *Bibliographie des ouvrages relatifs aux relations intimes des personnages historiques,* Paris, H. Daragon. — **Violons et Violonistes**, d'Alberto Bachmann. Paris, Fischbacher. (Ces deux derniers ouvrages sont actuellement sous presse).

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Collaboration très active depuis 1878. Beaucoup d'articles, d'études, introuvables aujourd'hui. Nous

signalerons seulement, pour mémoire, quelques-unes des plus importantes parmi les collaborations de notre auteur.

La Liberté du Jura (1878), articles de début, contes, nouvelles, critiques, etc. — **La Batte**, 25 mars 1888-octobre 1888. — **Lutèce** 1885-1886, articles « tintamaresques » et critique musicale sous la signature d'Henry Maugis. — **Le Bon Journal**, 24 avril 1890. — **Echo de Paris**, 1890-1903, collaboration assidue ; nouvelles, critique musicale, les comptes-rendus des concerts sont signés « l'Ouvreuse du Cirque d'Eté ». — **Mercure de France**, 1891. — **Gil Blas**, 1890-1903, collaboration irrégulière. *Claudine au concert* (articles hebdomadaires, en collaboration avec Colette du 12 janvier au 29 juin 1903) ; *Claudine au Conservatoire* (même collaboration, du 17 au 31 juillet 1903). Des vers, **Le Nouvel Echo**, 1892, chroniques et fantaisies. — **Le Ch t Noir** (Willy, rédacteur en chef en 1897). — **Revue Bleue**, 1892-1895, articles historiques : *Toussaint-Louverture au fort de Joux*, 23 janv. 1892 ; *Le carnet d'un officier bavarois*, 11 juin 1892 ; *La bataille de Leipzig*, 14 janv. 1893 ; *Une question de préséance au XVIIIe siècle*, 8 sept. 1894 ; *Le général Thiébaut pendant les Cent-Jours*, 29 décembre 1894. — **Revue hebdomadaire**, 1894-1899, articles historiques, nouvelles, etc., *Agar, d'après des lettres inédites*, 23 nov. 1895 ; *Hans de Bülow*, etc., 11 fév. 1899. — **Le Mascarille**, **L'ermitage**, 1895. — **La Revue Blanche**, 1896-1898, critique musicale. Voir 15 mars 1896 : *Bayreuth et l'Homosexualité*, réponse à un article d'Oscar Panizza publiée par « Die Gesellschaft ». — **Journal Amusant**, 1896-1904. — **Revue Encyclopédique** et **Revue Universelle**, 1896-1904: *Lemice Terrieux*, 18 avril 1896. — Critique musicale. — **Nouvelle Revue**, 1897-1900 et 1903 : *Lettres de Sophie Arnould*, 1er fév. 1897 ; *Les amours du*

prince Alexandre de Wurtemberg, 15 août 1900 ; *Un discours de Rostand,* 1er mai 1903. — **La Quinzaine**, 1898 : *Lavater,* 1er mars. — **Revue Générale de Belgique**, 1898 : *Le cas Nietzsche,* décembre. — **Revue Internationale de musique** (Henry Gauthier Villars, secrétaire de la rédaction pour une partie de l'année 1898). — **Le Supplément**, 1902-1904 : *Maugis amourcux*, roman. — **Fin de Siècle**, 1902-1904 : *Madame de Joli-Cœur* (Maîtresses d'Esthètes), roman parisien, 1902. — **Revue Musicale**, mars 1903 : *Qu'est-ce que la musique française ?* — **L'action française**, 1903. — **Renaissance Latine**, 15 mai 1903 ; *Berlioz et Wagner.* — **La Vie Musicale**, 1904. — **Le Courrier Musical**, 15 janv. 1904 : *Un renouveau de l'art religieux.* — **Monde artiste**, 24 janvier 1904 ; *La réforme de la musique religieuse..* — La **Chronique des Livres. Weeckly Critical review. La Vie Galante. Journal musical**, 1903-1904, etc., etc.

A CONSULTER. — **Paul Acker** : *Humour et Humoristes*, Paris, Simonis-Empis, 1899, in-18. — **Henri d'Alméras** : *Avant la gloire, Leurs Débuts,* Paris, Soc. française d'imprim. et de libr., 1902, in-18. — **Anonyme** : *Les Hommes du jour*, Eclair, 8 mai 1901. — **Anonyme** : *Petit Bottin des Lettres et des Arts,* Paris (article inséré par Félix Fénéon). — **Anonyme** : *Claudine à Besançon*, Dépêche Républicaine de Besançon, 23 sept. 1903. — **André Beaunier** : *Willy,* Journal des Débats, 27 nov., 1898. — **J. Paul-Boncour** : *Plaidoirie pour M. Henry Gauthier-Villars (Willy) le 1er avril 1903 (Tribunal correctionnel de la Seine — 9e chambre),* Poitiers, imprim. Blais et Roy, plaq. in-8°, s. d. — **Marcel Boulenger** : *Claudine en ménage*, Renaissance latine, 15 juin 1902. — **Maurice Boutry** : *Les Livres,* Revue Universelle, 16 février 1901. — **Adolphe Brisson** : *Revue des Livres*, Annales po-

litiques et littéraires, 27 novembre 1898 et 11 nov. 1900. — **Charles Canivet :** *Chronique littéraire*, Le Soleil, 22 nov. 1900). — **Georges Casella :** *Les Trois Claudines*, Revue Dorée, novembre 1902 ; *Chronique littéraire*, Revue Illustrée, 1er octobre 1903. — **Jacques Collandres :** *Nos artistes et les Sports*, Arts et Sports, 20 avril 1904. — **Michel Corday** : *Les Livres*, La Lanterne, 17 juin 1902. — **Paul d'Armor :** *La Vie littéraire. L'Ouvreuse et l'historien*, Le Signal, 9 nov. 1900. — **Paul Dupray :** La Vie Littéraire à Paris, L'Indépendance Belge, 11 juin 1902. — E. G. (Emmanuel Glaser) : *Le Livre du jour, La Maitresse du Prince Jean*, Figaro, 31 juillet 1903 ; du même : *La dernière de Willy*, Figaro, 19 janvier 1904. — **Félix Gautier :** *Henry Gauthier-Villars* (13 illustrations), Revue Illustrée, 15 juillet 1902. — **Félix Fenéon :** *Express-Silhouette*, Nouvel Echo, 15 février 1892. — **F. Funck-Brentano** : *A travers l'Histoire*, Revue Hebdomadaire, 19 janv. 1901. **Henry Gauthier-Villars :** *Peints par eux-mêmes, Willy*, Cri de Paris, 31 août 1902. — **A. Gilbert de Voisins :** *Impulsion galante*, l'Art Moderne, 22 juin 1902. — **Charles Henry Hirsch :** *De Mademoiselle de Maupin à Claudine*, Mercure de France, juin 1902. — **Jean Lorrain :** *Doit-on le lire ?* Le Journal, 29 mai 1902. — **Lucien Muhlfed :** *Le Mariage de Louis XV*, Echo de Paris, 7 janvier 1901. — **Edmond Sée :** *Claudine à l'Ecole*, Le Journal, 8 mai 1900. — **Armand Silvestre :** *Un vilain Monsieur*, Journal, 25 nov, 1898. — **Eugène de Solenière :** *Willy*, Paris, Libr. Sevin et E. Rey, s. d., 1903, in-8°.

Voir en outre les notices biographiques ou bibliographiques de Joseph Uzanne (*Album Mariani*) ; de Robert de Flers (Liberté, 26 nov. 1900) ; du comte Fleury (La Presse, 10 nov. 1900), etc., etc.

ICONOGRAPHIE

Jack Abeillé : WILLY ET POLAIRE, dessin, inséré dans TOUTE LA TROUPE, de Henri Sébille (p. 172), Paris, Méricant, 1903, in-18. — **Azambre** : PORTRAIT, peinture (appart. à M. Willy). — **Barbu-Davray** : DESSINS insérés dans l'éd. d'UNE PASSADE publiée par Flammarion, 1903, in-18. — **Barrère** : DESSINS A LA PLUME, publié dans le numéro 2 des COULISSES, mai 1902 ; PORTRAIT CHARGE, « Almanach Willy », 1903, petit in-4°. — **Henri Bataille**, PORTRAIT, lithographie publiée dans l'album TÊTES ET PENSÉES, Paris, Ollendorff, 1901, in-fol. — **Jacques-Emile Blanche** : PORTRAIT, peinture (Salon de la Soc. nation. des Beaux-Arts, 1899), reproduit dans la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE du 15 juillet 1899. — **Leal de Camara** : PORTRAIT CHARGE, inséré dans L'ASSIETTE AU BEURRE (LES ACADÉMISABLES) n° 101, 7 mars 1903 ; PORTRAIT CHARGE, carte postale illustrée, 1903. — **Cappiello** : PORTRAIT CHARGE, inséré dans LE THÉATRE, avril 1903. — **Charles Deprez** : WILLY-CLAUDINE, groupe bronze, cire perdue (app. à Polaire). — **Dornac** : WILLY CHEZ LUI (Nos contemporains chez eux), photo reproduite dans LA BAVARDE, 5 juillet 1903. — **Ducoureau** : PHOTOGRAPHIE, reprod. dans la REVUE ILLUSTRÉE, 15 juillet 1902. — **Fernand Fau** : DESSIN EN COULEUR, « Les Hommes d'aujourd'hui », n° 412, Paris, Vanier. — **Pierre Fracasse** : PORTRAIT CHARGE, carte postale en couleur. — **Geo**, PORTRAIT CHARGE, carte postale en couleur. — **Gerschel** : PORTRAITS, photographie (série de 12 cartes postales illustrées, Willy and C°). — **Gil Baer** : CARICATURES insérées dans le SUPPLÉMENT, années 1902, 1903, 1904. — **Godefroy** : CARICATURES, insérées dans l'ANNÉE FANTAISISTE, de Willy, années 1894 et 1895, Paris, Delagrave, édit. — **Albert Guillaume** : DESSINS ET CARICATURES, inséré dans l'ANNÉE FANTAISISTE, de

Willy, Paris, Delagrave, années 1892, 1893 et 1894. — **Sacha Guitry** : PORTRAIT CHARGE, inséré dans l'ALBUM DES CONNUS ET DES INCONNUS, imprim. Camproger, s. d., 1903 ; POINTE SÈCHE, dans le GIL BLAS, 4 juin 1904. — **Léandre** : LA VIEILLE GAIETÉ FRANÇAISE, dessin charge, JOURNAL AMUSANT, 6 septembre 1902 ; PORTRAIT CHARGE, frontispice de l' ARGONAUTE, Paris, Juven, 1897, in-18. — **Luc Leguey** : MAUGIS, dessin, SUPPLÉMENT, 5 avril 1904. — **P. Mathey** : PORTRAIT, crayon, REVUE ILLUSTRÉE, 15 juillet 1902. — **Moriss** : CARICATURES, insérées dans l'INDISCRET, 1902 à 1904. — **Myrton Michalski** : PORTRAIT, peinture (Salon de la Soc. nat. des Beaux-Arts, 1904), reproduit dans ARTS ET SPORTS, 9 avril 1904. — **Eugène Pascau** : PORTRAIT, peinture (Salon de la Soc. des artistes Français, 1903), reproduit dans la REVUE THÉATRALE, mai 1903 ; PORTRAIT CHARGE, reprod. dans l'ALMANACH Willy, 1904, et tiré en cartes postales (P. Varelli, édit.) — **Benjamin Rabier** : CARICATURES, insérées dans le JOURNAL AMUSANT, années 1901 et 1904. — **Rip** : CLAUDINE ET SON PAPA, portrait charge, LE SOURIRE, 13 sept. 1902 ; DESSIN CHARGE, reprod, dans ADEVERUL, de Bucharest, 1903, et dans la VIE EN ROSE, 11 janv. 1903 ; PORTRAIT CHARGE, publié dans le JOUR, 4 avril 1903. — **Sem** : WILLY, COLETTE, POLAIRE, dessin, JOURNAL, 2 juillet 1902. — **G. Sieben** : DESSIN, couverture, CLAUDINE GEHT (édit. allemande de CLAUDINE S'EN VA), Budapest, G. Grimm, 1903, in-18. — **Claude Simson** : DESSIN A LA PLUME (app. à M. Henry Gauthier-Villars), reprod. en carte postale, 1904. — **Félix Vallotton** : MASQUE, inséré dans la REVUE BLANCHE et reprod. dans l'ouvrage de E. de Solenière WILLY, Paris, Sevin et Rez, 1903, in-18. — **Jean Veber** : CARICATURE, couverture de LES ENFANTS S'AMUSENT, de Pierre Veber et Willy, Paris, Simonis-Empis, 1894, in-18. — **J. Wely** : DESSINS, couverture de LA

MAITRESSE DU PRINCE JEAN, et de LA MÔME PICRATE, Paris, Albin-Michel, 1903 et 1904, in-18. — **Widhopff**: DESSIN, dans le COURRIER FRANÇAIS, 6 juin 1903.

Voir en outre diverses reproductions photographiques dans le tome VII, de l'ALBUM MARIANI (Paris, Floury, 1902), dans LA REVUE ILLUSTRÉE, du 15 juillet 1902 et du 1er oct. 1903, dans LA REVUE SPORTIVE (année 1903) dans l'ALMANACH WILLY, 1903 et 1904, Paris, Varelli, éditeur, in-8°, l'ouvrage de Eugène de Solenière : WILLY, Paris, Sevin et Rey, 1903 et celui de M. Henri Albert WILLY, Paris, Sansot et Cie, 1904.

POUR COLETTE

Bibliographie

I. — ŒUVRES.

Dialogues de Bêtes, 1 vol., Mercure de France (tirage restreint), 1904. — Nouvelle édition, in-18 jésus, augmentée de 3 nouveaux dialogues. — Mercure de France 1905, 3 fr. 50.

II. — COLLABORATIONS.

Collaboration irrégulière à certaines œuvres de Willy, particulièrement à certaines chroniques musicales du *Gil Blas*, aux *Claudine* (roman) et à *Minne* (roman), *Le Damier*, revue (lettres de Claudine), avril 1905. — *Mercure Musical.*

A consulter

En plus des articles ci-avant insérés, consulter encore :

E. Beaudu : *Chronique des Livres*, février 1904 ; *La simple Revue*, du 1er mars 1904 ; le *Tam-Tam*, du 20 mars 1904 ; *la Revue Provinciale* du 15 mars 1904 *Le Gaulois* du 30 mars 1904 ; *Le Journal*, même date ; *Le Figaro*, du 1er avril 1904 ; *l'Echo de Paris*, même date ; *le Ruy-Blas*, 2 avril ; *Parizer Zeitung*, 2 avril ; le *Tam-Tam*, 2 avril, **Eugène de Solenière :** *Arts et Sports* 3 avril ; *La Politique Coloniale*, 7 avril : *Le cri de Paris*, 10 avril ; *Les Essais*, avril 1904. — **André Chaumeix,** *Journal des Débats*, 17 avril ; *Le Journal Amusant*, 3 décembre 1904 ; *Le monde Artiste*, 24 avril ; *Sporting Times*, 25 avril. — **Edouard Beaudu,** *Chronique des Livres*, avril 1904 ; *La vie* Parisienne, 30 avril. — **Charles Foley,** *l'Echo de Paris*, mai 1904 ; *La Presse*, 3 mai ; *Les Marges*, mai. — **Marcel Boulenger,** *l'Auto*, 21 avril. — **Georges Casella,** *Revue Illustrée*, mai 1904. — **Raoul Ponchon,** *Journal*, 23 mai 1904 ; *The Sketch*, juin 1904 ; *le monde*

Artiste, 12 juin 1904 ; *Alceste*, juin ; *Le chroniqueur de Paris*, 16 juin. — **Xanrof,** *La France*, juin 1904.

Iconographie

Pascaud, peinture (Champs-Elysées), 1903. — Jacques Blanche, peinture (New-Gallery), 1905. — Deprez statuette bronze (salon d'automne), 1904. — Ferdinand Humbert (peinture), 1899. — Fix-Masseau, buste marbre (Champ-de-Mars), 1896. — Nombreux autres dessins, en plus des portraits et dessins insérés dans ce livre.

Universitas BIBLIOTHECA Dilevianda

ANNONCES COMMERCIALES

Inspirées par les œuvres de Willy

Lotion de Claudine (Boyer, préparateur, 108, avenue de Paris, La Plaine-Saint-Denis, Seine). — *Glace-Claudine*, chez Latinville, confiseur, Paris. — *Parfum de Claudine*, préparé par Théric, parfumeur à Marseille (Bouches-du-Rhône). — *Le Claudinet*, col rabattu et cravate ornés biais pour dames et enfants. Catalogue de *la Samaritaine*, avril 1903. — *Le Parfum de Colette*, préparé par Delettrez, 15, rue Royale, Paris. — *Chapeau Claudine*, chez Lewis, rue Saint-Honoré, Paris, etc. (Communiqué). — *Poudre de riz Willy*, (adhérente et invisible). — La lotion *Claudine*. — Cigarettes *Claudine*. — Plaques et papiers pour photographie *Claudine*.

Revues de fin d'année

Dans un grand nombre de revues de fin d'année, dans les grands et petits cafés-concerts, Willy a été plus ou moins spirituellement reproduit ou caricaturé. — Il serait long et fastidieux de donner la liste de ces revues.

Disons seulement qu'elles ont coûté à Willy un nombre incalculable de chapeaux à bords plats, chaque comédien étant allé lui demander d'en « prêter » un !...

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — **Willy.**

Pages

I . — Réflexions générales 3
II . — La Vie et l'Homme. 10
III. — L'Œuvre 40
Les Romans 41
La Critique musicale 63
Livres d'Histoire et Traductions . . . 82
IV. — Willy au théâtre. — Polaire 90
V . — Collaborations 102
VI. — Conclusion. 107

DEUXIÈME PARTIE. — **Colette.**

I . — L'intérieur de Colette et Willy. — La Femme et l'Œuvre 113
II. — Les dialogues de bêtes. 120

TROISIÈME PARTIE.

Critiques et Documents

I. — Pour Willy 131

OPINIONS de Jean Lorrain, F. de Nion, Pierre de Bouchaud, Paul Héon, Th. Lindenlaub, Georges Lecomte, Jules Bertaut, Sacha Guitry, Camille Pert, Félix Fénéon, Paul Acker, Emmanuel Glaser, Henri Bordeaux, Rachilde, G. Deschamps, André Beaunier, Charles Maurras, Paul Bernard, Camille de Sainte-Croix, Paul André, Emmanuel Glaser, Paul Dupray, Francisque Sarcey, Georges Casella, Frédéric Charpin, Marcel Boulestin, Henri Albert, Joseph Montet.

Pages

II. — Pour Colette 242

OPINIONS de Francis Jammes, Rachilde Raoul Ponchon, Paul Reboux, Charles Foley, Georges Casella, Marcel Boulestin, Camille Pert, La Vie Heureuse.

APPENDICE.

Bibliographie, Théâtre, Préfaces, Journaux et Périodiques, Iconographie

I . — Pour Willy . . . . , ... 270

II. — Pour Colette 281

ANNONCES COMMERCIALES — REVUES. 284

CE LIVRE

A ÉTÉ IMPRIMÉ

POUR

« LA BIBLIOTHÈQUE INDÉPENDANTE »

PAR

BIRTÈGUE ET GARDERAULT

A

ISSOUDUN

EN MAI 1905

XIVme VOLUME

ÉDITÉ

PAR ADOLPHE D'ESPIE

Vient de Paraître

Aux Editions de la Bibliothèque Indépendante

" Petite Collection d'ESPIE "

Jean-Jacques ROUSSEAU

LES RÊVERIES

DU

PROMENEUR SOLITAIRE

orné de frontispices et culs-de-lampe
originaux par Mme WEYRICH DE LA HIRE
1 vol. in-12 couronne. **3 fr. 50**

En vente dans toutes les Librairies de la France
et de l'Etranger
et dans les Bibliothèques des gares.

Envoi franco contre mandat de
3 fr. 50 adressé à M. d'Espie, éditeur,
15, rue des Ursulines. — Paris.

VIENT DE PARAITRE

aux éditions de la Bibliothèque Indépendante

MARIE WEYRICH

(Marie de La Hire)

Les

Jardins du Soir

POÈMES

avec ex-libris gravé, firme, cul-de-lampe

et couverture illustrée par l'auteur.

Un beau volume in-18 Jésus. — 3 fr. 50

Envoi franco contre mandat

VIENT DE PARAITRE

Aux Editions de la BIBLIOTHÈQUE INDÉPENDANTE

PAUL YAKI

MÉNAGES D'ARTISTES

Mr et Mme

Jean de La Hire

BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE PORTRAITS, CARICATURES, AUTOGRAPHES

SUIVIE DE DIVERS FRAGMENTS DE CRITIQUE

D'UNE BIBLIOGRAPHIE ET D'UNE ICONOGRAPHIE

Un beau vol. in-18 jésus avec illustrations
sur papier couché . . . . . **1 fr. 50**

Envoi franco contre mandat

BIBLIOTHÈQUE INDÉPENDANTE D'ÉDITION

15, rue des Ursulines, Paris

Extrait du catalogue

Volumes in-18 jésus à 3 fr. 50.

MARIE WEYRICH

LES JARDINS DU SOIR, poèmes . . . 1 vol.

CAMILLE AYMARD

LA PROFESSION DU CRIME. . . . 1 vol.

JEAN DE LA HIRE

VENGEANCES D'AMOUREUSES, roman. . . . . 1 vol.

GASTON TOURNIER

LES VOIX DU CŒUR, poèmes. . . . 1 vol.

COMTESSE CLO

L'INÉVITABLE, roman. . . . . 1 vol.

LÉON SOULIÉ

AU CŒUR DE L'OMBRE, poèmes. . . 1 vol.

PAUL BRUNETTE

LES IMPRESSIONS FUGITIVES, poèmes. . . . . 1 vol.

COMTESSE DE SALORGES

FANCHON LA JOLIE, nouvelles . . . 1 vol.

Volumes in-18 à prix divers

PAUL YAKI

M. et Mme JEAN DE LA HIRE . . . 1 fr. 50

JULES TROHEL

FEUILLES INTIMES, poèmes. . . . 2 fr.

RENÉ FAUCHOIS

L'EXODE, pièce en 3 actes. . . . . 2 fr.

BIBLIOTHEQUE INDÉPENDANTE D'ÉDITION
15, rue des Ursulines, Paris

MÉNAGES D'ARTISTES, DE SAVANTS, etc., etc.

Conçues et exécutées sur le plan de *Willy et Colette*, ces biographies doubles se recommandent assez d'elles-mêmes. Les noms que contient la liste suivante suffisent à montrer quel intérêt ces livres d'études et d'informations documentées, *ornés de nombreuses illustrations*, présentent pour le public des lettrés et des curieux.

Prix de chaque double biographie en 1 volume. . . . **1** fr. **50**

BIOGRAPHIES PARUES

M. et Mme **Willy et Colette**, par Jean de La Hire, 1 magnifique volume in-16 colombier, *hors série* . . . . **3** fr. **50**

M. et Mme **Jean de La Hire**, par Paul Yaki. 1 vol. in-18 jésus. . **1** fr. **50**

BIOGRAPHIES A PARAITRE

M. et Mme **Edmond Rostand.**

M. et Mme **Henry de Régnier.**
(Henry de Régnier. — Gérard d'Houville.)

M. et Mme **Mesureur.**

M. et Mme **Henry Lapauze.**
(Henry Lapauze — Daniel Lesueur.)

M. et Mme **Camille Flammarion.**

M. et Mme **Sylvain.**

M. et Mme **Catulle Mendès.**

M. et Mme **Jacques Richepin.**
(Laparcerie — Richepin.)

M. et Mme **Le Bargy.**

M. et Mme **Tarride.**
(Tarride. — Marthe Régnier.)

M. et Mme **Delarue-Mardrus.**

M. et Mme **Dieulafoy.**

M. et Mme **Mœterlinck.**
(Mœterlinck. — Georgette Leblanc.)

M. et Mme **Demont-Breton.**

M. et Mme **E.-H. Delacroix.**

M. et Mme **Toutain-Grün.**

M. et Mme **Curie.**

M. et Mme **Besnard.**

M. et Mme **Cruppi.**

Nouvelle collection complémentaire

MONOGRAPHIES DE FEMMES

Publiées sous la direction de Mme Marie de La Hire

A paraitre :

S. M. LA REINE DE ROUMANIE
(Carmen Sylva.)

Mme **la Duchesse d'Uzès.**

Mme **la Comtesse de Noailles.**

Mme **la Comtesse de Martel** (Gyp).

Mme **Séverine.**

Mme **la baronne de Zuylen de Nyvelt.**

Mme **Jeanne Marni.**

Mme **Jean Bertheroy.**

Mlle **Renée Vivien.**

Mme **Bartet.**

Mme **Myrriam Harry.**

Mme **de Chabannes de la Palice**
(Armande de Polignac.)

Mme **Camille Pert.**

Mme **Sarah Bernhardt.**

Mme **Réjane.**

Mme **Jane Hading.**

Mme **Emma Calvé.**

Mlle **Delna.**

Mlle **Paule Riversdale.**

Envoi franco, contre mandat, des biographies parues.

1223 4-
130

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT - 5 1970
DEC 0 7 '79
DEC 2 1 '79
DEC 2 1 '79
MAR 3 0 '80
MAR 29 '80
P.L.S.
2 5 AVR. 2001
MONTRÉAL
MAR 2 8 2001

a39003 002548948b

CE PQ 2257
.G8Z75 1905
COO LA HIRE, JEA WILLY & COLE
ACC# 1222670